

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CALEL PERECHODNIK, *SUIS-JE UN MEURTRIER?*, ET JAROSŁAW MAREK RYMKIEWICZ, *LA DERNIÈRE GARE. UMSCHLAGPLATZ* : LA RÉPARATION PAR L'ÉCRITURE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARIE-OLIVIER DE MERS

MAI 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

Pourquoi travailler sur des auteurs parlant de la Shoah? D'abord, j'avais une envie folle de travailler sur Jarosław Rymkiewicz, que j'avais découvert dans un cours sur les fictions de l'histoire au baccalauréat. Ensuite, à la lecture de son roman, *Umschlagplatz, La dernière gare*, j'ai été piquée de curiosité pour un des textes mentionnés par l'auteur, *Suis-je un meurtrier?* de Calel Perechodnik. Tout en ce texte m'attirait, peut-être d'abord et avant tout en raison de l'empathie que je ressentais pour l'histoire tragique de Perechodnik. J'ai alors cherché à retracer son témoignage, en espérant qu'il ait été édité depuis la parution du roman de Rymkiewicz, pour apprendre que, dix ans plus tard, on l'avait traduit en français. J'ai couru à la bibliothèque pour le lire et, dès lors, j'ai voulu à mon tour transmettre son histoire aux autres. Je devais auparavant travailler le texte de Rymkiewicz sous un autre angle, mais j'ai décidé d'inclure Perechodnik à mes recherches lorsque j'ai remarqué que les deux auteurs avaient des points en commun dans leur écriture.

Ce mémoire a donc été écrit pour analyser comment l'écriture avait permis à ces deux auteurs de faire réparation et, par le fait même, de comprendre les événements. Sans doute ce sujet m'attire-t-il parce que moi-même, je n'ai toujours pas compris. Ce mémoire a également été écrit pour faire mémoire .moi aussi. Pour raconter l'histoire de Calel Perechodnik, qui me touche. Pour raconter un moment de l'histoire qui ne doit pas être oublié.

Il s'agit, bien entendu, d'un travail s'inscrivant dans la lignée de plusieurs autres analyses ayant été faites sur le sujet. Loin de prétendre résoudre les questions qui se posent encore aujourd'hui, loin de prétendre également que mes conclusions seront applicables à tous les récits ayant été écrits sur la Shoah, je crois cependant qu'il est tributaire de certains écrits.

J'aimerais profiter de l'occasion pour remercier tous ceux qui m'ont soutenue, de près ou de loin, lors de l'écriture de ce mémoire. J'aimerais aussi remercier tout particulièrement ma boîte de mouchoirs parce que, vous pouvez vous en douter, ce n'est pas le sujet le plus facile et le moins touchant! J'aimerais aussi remercier toute la paralittérature et les films d'amour qui m'ont permis de me changer les idées, une fois de temps en temps. J'aimerais remercier mon chien qui me dérangeait toutes les cinq minutes parce qu'il voulait sortir sur le balcon, rentrer, sortir, rentrer, prendre son jouet, sortir... J'aimerais aussi remercier mon conjoint et mes voisins, qui ont toléré mes envolées plutôt bruyantes d'inspiration. De manière plus générale, j'aimerais remercier tout mon entourage, qui a compris que je n'avais que très peu de vie sociale durant mes études supérieures et qui ont consenti à ce que mon cerveau prenne parfois des pauses en leur compagnie.

Sur une note plus sérieuse, j'aimerais remercier mes professeurs, et plus particulièrement mon directeur, Dominique Garand, qui m'ont tous encouragée et soutenue tout au long de mon parcours à l'UQÀM. J'aimerais également remercier Alain Dancyger qui, par les discussions que nous avons eues, m'a donné plusieurs suggestions de lectures très intéressantes. J'aimerais remercier ma sœur, France Camille, qui m'a toujours encouragée et qui a cru en moi et en mes capacités lorsque j'avais des doutes. Enfin, il ne faudrait pas oublier mes parents, Danielle et François, d'abord pour m'avoir préparé des repas de manière régulière et enfin pour m'avoir toujours soutenue, peu importe les choix que j'ai faits, et ce, avec une constance et un amour déconcertants.

Merci!

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	ii
RÉSUMÉ	vi
INTRODUCTION.....	7
CHAPITRE I	
JAROSŁAW RYMKIEWICZ ET CALEL PERECHODNIK, TÉMOINS DE LA SHOAH.....	11
1.1 JAROSŁAW RYMKIEWICZ OU LA RECHERCHE DE L'HISTOIRE.....	12
1.1.1 Umschlagplatz, La dernière gare	12
1.1.2 Un témoin-spectateur et fictif.....	13
1.2 CALEL PERECHODNIK OU L'AUTOPROCÈS D'UN POLICIER JUIF	20
1.2.1 Suis-je un meurtrier?.....	20
1.2.2 Un témoin survivant	21
CHAPITRE II	
DES FORMES DE CULPABILITÉ.....	26
2.1 Rymkiewicz – Une culpabilité imposée	27
2.1.1 La culpabilité ou la responsabilité morale	27
2.1.2 La mémoire.....	29
2.1.3 L'écriture dénonciatrice	39
2.2 Perechodnik – Une culpabilité profonde	45
2.2.1 La culpabilité	45
2.2.2 La mémoire.....	47
2.2.3 L'écriture-procès ou la culpabilité collective.....	55
2.2.4 L'écriture-procès 2 ou la déshumanisation par l'écriture.....	73

CHAPITRE III	
DES FORMES DE LA RÉPARATION	87
3.1 Les formes d'écriture chez Rymkiewicz	87
3.1.1 L'écriture, forme de recherche historique	88
3.1.2 L'écriture, sacralisation du lieu	93
3.1.3 L'écriture, itinéraire de la mémoire collective	95
3.2 Les formes d'écriture chez Perechodnik	98
3.2.1 Écrire, par défaut, une histoire individuelle et collective	99
3.2.2 L'écriture : une forme-prison	102
3.2.3 Écrire pour sacraliser les faits	104
3.2.4 L'écriture, itinéraire de la mémoire personnelle	104
CONCLUSION	111
APPENDICE A	
Données recueillies sur le site de Yad Vashem	116
BIBLIOGRAPHIE	124

RÉSUMÉ

Un travail sur la Shoah s'inscrit automatiquement dans un corpus littéraire bien garni. Cependant, plusieurs choses restent à découvrir. Certains auteurs n'écrivent qu'un livre sur le sujet et n'y reviennent plus. C'est le cas de Jarosław Marek Rymkiewicz, avec *Umshschlagplatz, La dernière gare*, et de Calel Perechodnik, avec *Suis-je un meurtrier?* Après un bref résumé de ces deux textes et de leur contexte d'énonciation, les tentatives de légitimation du témoignage sont étudiées. Dans un premier temps, la **culpabilité** est un profond motivateur de leur volonté de témoigner, et l'**écriture**, un puissant vecteur de transmission de ce sentiment, même si les auteurs abordent cette relation de façons différentes : écriture *contre*, écriture réparatrice, écriture-procès... L'écriture découle d'une **responsabilité morale**, individuelle ou collective, responsabilité qui rend nécessaire le **devoir de mémoire**. Dans un deuxième temps, les deux auteurs ont cessé leurs dires parce que le processus d'écriture s'inscrit dans une démarche de **réparation** qui répond à l'ensemble de leurs questionnements individuels, quitte à porter des jugements de valeur parfois questionnables. Chez Jarosław Rymkiewicz, l'écriture permet la mise en place d'un lieu sacré à travers la fiction et la description historique, lieu qui est ensuite le point d'origine d'une transmission de la mémoire collective juive et polonaise à travers un itinéraire spatial de cette mémoire. Chez Calel Perechodnik, l'écriture sert plutôt à la sacralisation des faits et à la déshumanisation du sujet écrivant, c'est-à-dire à la déconstruction et à la reconstruction des déterminants de sa personnalité. Dans les deux cas, leurs questions trouvent réponses, et les auteurs peuvent ensuite aller plus de l'avant. L'écriture est donc à l'occasion réparatrice lorsqu'elle permet, de manière consciente ou non, l'évolution du sujet écrivant.

SHOAH – ÉCRITURE – CULPABILITÉ – RÉPARATION – MÉMOIRE – RYMKIEWICZ – PERECHODNIK

INTRODUCTION

1943. Un jeune policier juif, Calel Perechodnik, décide de raconter son histoire alors qu'il se cache dans un appartement de Varsovie, côté aryen, à l'ombre du ghetto. Une histoire qui est non seulement celle de sa propre culpabilité, mais aussi celle de sa société entière. À travers le récit de son expérience, il désigne ceux qu'il considère être les véritables responsables de l'extermination du peuple juif.

1987. Un écrivain polonais et chrétien, Jarosław Marek Rymkiewicz, se sent coupable de n'avoir rien pu faire pour empêcher la Shoah, bien qu'il n'était encore qu'un enfant au moment des événements. Pour raconter l'histoire, il passe forcément par les yeux des autres. Il établit un véritable lieu sacré de la mémoire qui, par son exactitude, permet la transmission de la mémoire collective.

Il est des événements dans la vie de chacun qui influencent ses choix, qui guident les pas, qui laissent des traces. Sur le plan collectif, la Shoah est, sans contredit, l'un de ceux qui marquèrent l'imaginaire du XX^e siècle. Non seulement cette atrocité a-t-elle été unanimement décriée, mais elle a également été représentée de nombreuses façons. En effet, il serait impossible d'ignorer toutes les créations qui ont été influencées par cette tragédie, que ce soit dans le domaine historique, artistique ou littéraire. La littérature en est profondément marquée. Aussi parle-t-on d'une véritable littérature postgénocidaire.

Les récits de Rymkiewicz et de Perechodnik s'énoncent à partir de deux situations bien différentes, que ce soit sur le plan de l'identité, de l'espace ou du temps. Nous décrirons ces paramètres ainsi que le processus de légitimation du témoignage au premier chapitre. Dans les deux cas, le récit est revendiqué par son auteur comme étant de l'ordre du témoignage, même si le statut de « témoin » n'a pas de l'un à l'autre la même valeur heuristique. Le premier texte, en effet, vient d'un homme écrivant une histoire dont il est l'un des acteurs principaux, tandis que l'autre est le fait d'un homme qui n'a pas vécu

directement les événements qu'il raconte, ce qui ne l'empêche pas de reconsidérer sa propre implication et, plus globalement, celle de son peuple, dans le génocide.

Les deux auteurs nous présentent un texte qui, bien que fondé sur des données historiques incontestées, se permet des incursions du côté de la fiction. Rymkiewicz l'emploie pour légitimer sa position en tant que narrateur, pour lier les faits historiques et pour se donner ultimement une figure de témoin direct des événements. Perechodnik n'emploie que peu la fiction, et ce, pour décrire des événements semblables à ceux qu'il a déjà vécus, montrant par le fait même la cyclicité de trop fréquents meurtres.

Les différences notables sur cette possibilité de parler, voire ce droit de parole, sont des conséquences de leur contexte d'énonciation respectif. Ainsi, Perechodnik se donne le droit de décrire en détail ce qui a eu lieu, puisqu'il est un témoin oculaire, un témoin-survivant ayant participé à plusieurs événements en tant que policier juif. Rymkiewicz, lui, recourt à la parole des autres, dont celle-là même de Perechodnik, pour parler et pour rendre légitime sa qualité de témoin, n'étant lui-même qu'un témoin-spectateur puisqu'il n'a pas vécu directement les événements et qu'il est, non pas un Juif, mais un Polonais de confession chrétienne. Il ira donc jusqu'à créer un personnage de témoin fictif, survivant de la guerre.

À la lecture de ces deux livres, une impression surgit qui traverse de part en part ces écrits : les deux auteurs sont rongés par la culpabilité. Cette dernière s'articule de manière entièrement différente, prenant tantôt la forme de la responsabilité collective, tantôt celle de la culpabilité directe, découlant des gestes posés par l'auteur lors de la guerre. En découle une multitude de conséquences, dont leur rapport à la mémoire, leur perception d'eux-mêmes et leur difficulté de dire ou non ce qui s'est passé. Cette culpabilité détermine la mise en place de l'écriture comme processus de réparation. La réparation, bien qu'elle s'effectue de manière totalement différente, permettra aux auteurs de se purger de ce sentiment de culpabilité, leur donnant par ce fait la liberté de continuer leur vie en allant de l'avant.

La culpabilité et la légitimité sont deux concepts qui s'opposent chez ces auteurs. La problématique est simple. Les deux étant Polonais, l'un souffrant d'avoir conduit sa femme et sa fille, juives, à la mort, l'autre ne pouvant accepter que les Polonais aient contribué à conduire les Juifs à la mort. La culpabilité articule donc certains éléments précis dans le texte. Il y a mise en place d'un sujet en peine; cette peine entraîne un déplaisir chronique, conséquences de tous les traumatismes vécus. Le seul moyen de se purger de cette culpabilité devient l'action, que ce soit l'action de l'écriture simple, de la prise en charge de la mémoire ou de la réparation personnelle entamée par le témoignage. La légitimité, étant l'acte du témoignage même, permet, d'un autre côté, l'instauration d'un « Je » dénonciateur. Ce « Je » écrit *contre*; contre les autres, contre soi-même, contre les Allemands, contre les Polonais, contre la religion. Par cette dénonciation et par l'écriture, ces souffrances parviennent à être expliquées, les traumatismes sont sublimés, quoique non éliminés. Seulement, l'auteur peut maintenant vivre avec ces traumatismes. Enfin, l'action effectuée, la nouvelle action devient possible, soit le fait de passer à autre chose, de s'engager dans la Résistance, de ne plus avoir besoin de revenir aux questions auxquelles aucune réponse n'a pu être donnée.

Une grande partie de ce mémoire portera donc sur cette dialectique entre culpabilité personnelle et/ou sociale ressentie et légitimité du témoignage chez ces deux écrivains. Nous chercherons à voir comment la fictionnalisation, lorsqu'elle s'appuie sur le témoignage pour l'amplifier, contribue à transformer la parole individuelle, « Je », en instance critique autre tout en élaborant un acte de réparation, tant pour l'auteur que pour la collectivité. Nous mettrons en lumière l'importance de la culpabilité ressentie par chacun des auteurs et la manière dont elle est représentée dans le récit, que ce soit à travers l'autoaccusation ou la recherche des divers responsables.

Notre hypothèse sera que la culpabilité ressentie par les auteurs influence grandement leur jugement et permet de mettre en place une parole critique sur la responsabilité éthique et historique que les auteurs attribuent aux coupables. Cette critique des événements permet ultimement l'acceptation des faits, menant finalement à l'établissement de l'écriture en tant que moyen de réparation ou de pardon.

La première partie de ce mémoire présentera les deux œuvres qui seront au cœur de notre recherche. Seront alors discutés les critères de légitimation du témoignage, la place de la fiction dans une œuvre traitant de la Shoah et l'établissement de l'auteur comme figure-témoin. Nous verrons ensuite, en deuxième partie, comment la culpabilité s'articule afin de devenir un motivateur du récit et de la parole du témoin. Cette culpabilité mettra en place des thèmes importants pour les auteurs, thèmes qui seront présents en différente proportion chez chaque auteur, tout dépendant de leur projet d'écriture. Puis, en troisième partie, l'écriture sera établie comme moyen de réparation ultime des témoins, réparation qui sera soit entamée ou réalisée.

CHAPITRE I

JAROSŁAW RYMKIEWICZ ET CALEL PERECHODNIK, TÉMOINS DE LA SHOAH

Plusieurs témoignages ont été écrits pendant et à la suite de la Shoah. Parmi eux, différentes manières de penser, différentes manières de rendre l'écrit. Journaux intimes, récits, documentaires, bandes dessinées, etc., de nombreuses formes ont permis à leur auteur de s'exprimer, de parler ou de tenter de trouver les mots pour parler de leur expérience. Mais comment ignorer l'importance grandissante du témoignage dans la société d'aujourd'hui? Jean-François Chiantaretto avance dans *Le témoin interne* que :

Le XX^e siècle est marqué par l'apparition d'un recours inédit au témoignage pour rendre compte d'événements historiques ayant pris l'ampleur d'une catastrophe et les inscrire dans ce qu'il faut bien nommer, faute d'un meilleur terme, la mémoire collective.¹

Avoir assisté à un tel événement impose le devoir d'en parler. Le témoin est plus que la personne devant témoigner à la cour; il devient une figure importante de la constitution de la mémoire de l'histoire comme véhiculée par les particuliers, puisque l'histoire des événements traumatiques s'articule désormais à travers les récits transmis par les témoins. La figure du témoin, loin d'être figée, continue à se développer, et il est possible d'en décliner les différentes fonctions. Les auteurs qui nous intéressent dans cette recherche n'appartiennent pas à la même culture. Ils n'appartiennent pas non plus à la même religion et n'ont sans doute pas les mêmes valeurs politiques, sociales, économiques et, pourquoi pas, personnelles. Ils n'écrivent pas pour les mêmes raisons et, pourtant, ils se rejoignent. Nous centrerons notre attention, dans ce chapitre, sur comment deux auteurs aux

¹ Jean-François Chiantaretto, *Le témoin interne*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « La psychanalyse prise au mot », 2005, p. 10.

situations d'énonciation si différentes s'inscrivent dans le rang des témoins, à la fois par leur existence et par leur écriture.

1.1 JAROSŁAW RYMKIEWICZ OU LA RECHERCHE DE L'HISTOIRE

1.1.1 *Umschlagplatz, La dernière gare*

Ce qui m'intéresse actuellement, dis-je, ce n'est pas l'aspect éternel, l'essence de ce problème. Je cherche plutôt à savoir pourquoi les Polonais faisaient chanter les Juifs, pourquoi ils les donnaient. Pourquoi justement les Polonais, pourquoi justement les Juifs. Pourquoi justement à ce moment-là. Car le fait de trahir les siens n'a en soi rien de surprenant, je suis bien d'accord avec toi.²

Une partie du projet d'écriture de Jarosław Rymkiewicz peut s'expliquer par ce besoin de sens; une autre, par la culpabilité ressentie en raison de l'absence d'un lieu mémoriel commémorant Umschlagplatz et d'un sentiment de responsabilité collective chez les Polonais. Umschlagplatz. Lieu terrible, point de non-retour d'où les wagons, chargés de personnes, quittaient Varsovie pour emmener leur chargement aux camps d'extermination. Lieu qui, en 1988, moment où l'auteur écrit, n'est commémoré d'aucune façon. Comment se fait-il que personne ne sache où se trouvait Umschlagplatz? Comment se fait-il que les Polonais tentent d'oublier la présence d'un tel lieu à Varsovie? Ce sont là des questions auxquelles Rymkiewicz essaie de répondre.

Son roman, puisqu'il s'agit d'un roman, a une structure bien particulière. En effet, il n'y a pas d'unité temporelle, ni de narrateur unique. L'auteur alterne régulièrement entre son propre personnage et un personnage inventé, celui d'un poète : Icyk Mandelbaum. En plus de ces deux narrateurs, la temporalité change souvent. On se retrouve en 1937, puis en 1987 avec un simple changement de paragraphe. Icyk est la figure fictive du témoin

² Jarosław Marek Rymkiewicz, *Umschlagplatz, La dernière gare*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Pavillons. Domaines de l'Est », 1989, p. 45.

survivant, ce que Rymkiewicz ne peut être puisqu'il est un Polonais chrétien. Il est l'image-miroir de l'auteur, ce qu'il serait s'il était juif. C'est un « Je » inventé, un personnage. Il justifie la prise de parole de l'auteur en lui accordant le statut de témoin direct qui lui manquait. Quant au personnage de l'auteur, Rymkiewicz est la figure de la recherche historique – en effet, deux années de recherche ont été nécessaires afin de nourrir ce récit. Rymkiewicz dénonce l'absence de commémoration et sent sur ses épaules le poids du devoir de mémoire non encore accompli. L'auteur se permet même l'utilisation de la fiction et répond à l'avance aux critiques qui pourraient éventuellement surgir à la suite de son roman, la première étant la légitimité de son témoignage.

1.1.2 Un témoin-spectateur et fictif

Lorsqu'il est question de témoignage dans le contexte de la Shoah, il peut paraître normal que ces témoignages se ressemblent. Pourtant, ce n'est pas le cas. Plusieurs facteurs entrent en jeu, notamment l'origine culturelle, l'appartenance linguistique, le contexte d'énonciation, la volonté de témoigner ou encore la situation des témoins lors du déroulement des événements. Ainsi, il serait hâtif et erroné d'affirmer que le *Journal* d'Anne Frank ressemblerait à celui de Joseph Goebbels. Ils n'ont pas le même âge, ni la même culture. L'une, juive persécutée, l'autre, nazi. Plusieurs témoignages ont été écrits par des Juifs ayant ou non survécu, mais plusieurs Polonais ont aussi témoigné. C'est le cas de Jarosław Rymkiewicz. N'ayant pas vécu la Shoah de l'intérieur – né en 1935, l'auteur n'a que 4 ans lorsque la guerre commence et 10 ans à sa fin – sa prise de conscience de la gravité des événements qui se sont passés lors de sa jeunesse est tardive. Il mentionne dans son roman, dans une scène où il regarde des photos de sa jeunesse avec sa sœur, qu'il ne comprend pas qu'ils aient pu vivre la guerre tout en ne se doutant de rien. Malgré le fait qu'il ne soit pas passé lui-même par les camps de concentration, Rymkiewicz revendique le statut de témoin.

Il existe plusieurs types de témoins lorsqu'il est question de la Shoah. Nous retiendrons sur ce point la théorie d'Alain Parrau. Dans le livre *Écrire les camps*, ce dernier, s'inspirant lui-même de la théorie élaborée par Shoshana Felman, nous explique qu'il y a « trois groupes de "témoins" : les *victimes* (les survivants juifs), les *bourreaux* (les ex-nazis), et les *spectateurs* (les Polonais) »³. Parmi les victimes, mentionnons Anne Frank, Primo Levi, Caeli Perechodnik, Jacques Lazarus, etc., parmi les bourreaux, Joseph Goebbels, Rudolf Höss, et parmi les spectateurs, Jarosław Rymkiewicz, Zygmund Klukowski... Vient alors l'éternelle question : lequel de ces témoins est « Le » témoin ? Y en a-t-il réellement un possédant plus de droit au témoignage qu'un autre ? Rymkiewicz s'attendait, évidemment, à se faire critiquer sur ce point et il y répond à quelques reprises en mettant en scène des conversations avec sa femme, Hanna, qui est juive. Elle l'interroge, par exemple, sur les raisons pour lesquelles il s'intéresse à ce que les Polonais ont fait pendant la guerre :

- [...] Faut-il vraiment que tu te mêles de toute cette histoire ?

- Il le faut, dis-je. Si ma femme avait été polonaise, je ne me serais peut-être pas mêlé de cette affaire. Mais puisque tu es juive, je dois savoir ce que ces Polonais – comment les appeler autrement ? c'étaient quand même des Polonais – te voulaient.⁴

Hanna, représentant par son appartenance culturelle – elle est non-pratiquante – la communauté juive, s'oppose constamment à la prise de parole de son mari. Selon elle, seuls les Juifs peuvent témoigner. Les conversations prennent alors la forme d'un débat que Rymkiewicz doit remporter. Lorsque Hanna lui dit qu'il n'a pas le droit de témoigner, il répond :

Misérable est mon témoignage, piètre est ma mémoire. Néanmoins, je ne peux être d'accord avec toi lorsque tu dis que je n'ai pas le droit, pauvre témoin que je suis, de témoigner. En outre, je ne te permets pas de me frustrer de ce droit. Pourquoi en serais-je privé ? [...] Je considère donc que je suis un témoin digne de ce nom, que non seulement je peux, mais que je

³ Alain Parrau, *Écrire les camps*, Paris, Éditions Belin, coll. « Littérature et politique », 1995, p. 310-311.

⁴ J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 46.

dois jouer mon rôle de témoin. Même si l'histoire que je propose n'est pas celle de leur vie, ce sera mon histoire sur eux, sur leur vie. Ce sera le témoignage de ce dont je me souviens, mais aussi de la manière dont je me souviens. C'est peut-être peu, mais c'est déjà quelque chose.⁵

Il y a donc un besoin de légitimer sa prise de parole, de légitimer ce qu'il appellera son « témoignage chrétien ». En plus de la simple légitimation de la parole, Rymkiewicz s'oblige à dire la vérité. Il maintient d'ailleurs à plusieurs reprises que ce qu'il dit est la complète vérité et va même jusqu'à justifier la place que la fiction occupe dans son œuvre.

La place qu'occupe la transmission de la vérité est très importante pour l'auteur : « Aide-moi à témoigner, dieu des Juifs qui est aussi le dieu des Polonais, fais en sorte que ce témoignage soit digne et juste. »⁶ Il est possible de noter deux éléments dans cette courte phrase. Tout d'abord, il serait impossible de passer à côté du devoir de mémoire ressenti par l'auteur, sujet dont il sera question plus loin. Ensuite, il est important que ce qui est raconté soit *juste*. Rymkiewicz précise régulièrement que ce qu'il dit est la vérité – une discussion avec Hanna tourne d'ailleurs autour de ce point⁷. C'est pourquoi il revient régulièrement sur des éléments déjà mentionnés dans son texte afin de les corriger, procédé s'inscrivant aussi dans le processus de recherche historique de son œuvre : « J'ai commis une erreur à propos de ce dernier : j'ai écrit que l'hôpital pour enfants – il s'agit de l'hôpital Berson et Bauman – a été transféré de la rue Śliska à la rue Stawki. C'est inexact. »⁸ Aussi, l'auteur utilise souvent des modalisateurs ou des formules incidentes, comme « À ma connaissance », « semble-t-il », afin de toujours le signifier au lecteur lorsqu'il s'agit de sa propre interprétation des faits. Il peut ainsi déduire des faits de certains écrits (témoignages, journaux, etc.) et les inclure dans sa reconstruction des événements et des lieux. Mais cette reconstruction ne pourrait s'opérer, étant donné que Rymkiewicz n'est

⁵ *Ibid.*, p. 126.

⁶ *Ibid.*, p. 69.

⁷ Elle lui dira, entre autres, qu'elle ne veut pas qu'il invente. Voir p. 122-128.

⁸ *Ibid.*, p. 137.

qu'un témoin-spectateur, sans une certaine part de fiction. Toutefois, l'auteur assure que la place de cette dernière n'est pas proéminente : « j'aurais tout inventé qu'il y aurait encore une part de vérité dans mon récit »⁹. La fiction permet de lier les différentes parties de son œuvre, tout en montrant qu'il y a une part d'imaginaire dans la mémoire. Le tout n'empêche pas l'auteur de s'assurer que ce qu'il dit est plausible, inspiré de la vérité.

La question de l'utilisation de la fiction lorsqu'il est question de témoignages est très controversée. Il n'y a qu'à se rappeler tout le tollé entourant la sortie, en 1997, du film *La vie est belle* de Roberto Benigni. Plusieurs se sont offusqués du fait qu'une fiction se situe pendant l'époque de la Shoah, d'autant plus que cette fiction est traitée par moment comme une comédie. Le camp n'est pas un réel camp d'extermination – bien qu'il soit inspiré d'Auschwitz, ce qui est déduit par la présence de ce dernier au générique –, les personnages sont des témoins fictifs, etc. Mais comment rejeter une telle fiction lorsqu'elle représente ce qui est arrivé à tant de gens? Plus récemment, la polémique entourant la sortie de *Jan Karski* (2009), de Yannick Haenel, rejoint ces questions d'authenticité et de légitimité de l'utilisation de la fiction. Jan Karski est un résistant polonais qui, pendant la guerre, a voyagé de par le monde afin de prévenir les autorités de différents pays des atrocités commises en Pologne. Yannick Haenel reprend l'histoire du courrier de l'Armia Krajowa, neuf ans après la mort de ce dernier, dans un livre construit en trois parties; la première résume les entrevues que Karski avait accordées à Claude Lanzmann pour le film *Shoah*; la deuxième résume *Mon témoignage devant le monde*, témoignage du véritable Jan Karski. Dans la troisième partie, et c'est là où le bât blesse, Haenel met en scène par la fiction les pensées d'un Karski qui dirait finalement ce qu'il a toujours voulu dire. C'est l'occasion d'une dénonciation des Alliés, qui savaient mais n'ont rien fait, et de la Pologne. Claude Lanzmann, le premier, fait une sortie contre ce livre dans la revue *Marianne*, le traitant de parasitage et de plagiat – notons que Lanzmann n'apprécie pas que des passages de *Shoah* aient été repris presque intégralement. Depuis, plusieurs se sont mis au débat, prenant l'un ou l'autre côté. Leopold Unger écrit, dans la *Gazeta Wyborcza* :

⁹ *Ibid.*, p. 125-126.

[...] je ne doute pas qu'il aille trop loin. Je me suis interrogé sur ce que j'ai retenu des livres de Karski, j'ai aussi consulté les témoignages les plus crédibles, de ses amis comme Elie Wiesel, entre autres. Leur verdict est sans appel. Le monologue de Karski, sous la plume de Haenel, est une négation de la réalité, toute remplie d'absurdités et d'inepties. Le monologue déforme le caractère et les opinions du vrai Karski et injecte dans la conscience du lecteur étranger une image déformée du personnage et de sa pensée. Ce Karski-là est faux à la fois moralement et psychologiquement. Haenel transmet au monde une fausse image de celui qui fut l'un des rares grands héros de l'époque des fours crématoires.¹⁰

À la défense d'Haenel, on dit :

De cette controverse historique je n'ai cure puisque ce livre est composé de vérité mais aussi de songes et que sa force est de rendre palpable l'infini malheur et admirables l'énergie de vivre et la solidarité et désespérantes les rencontres manquées entre le cours du destin et ce qui aurait pu et dû le détourner de sa terrible issue. Mais dans le bonheur de la littérature.

Yannick Haenel n'a rien à se faire pardonner.¹¹

Alexandre Prstojevic, dans un article intitulé « Fictions (s) de témoignage et vérité du récit : Zvi Kolitz, *Yossel Rakover s'adresse à Dieu* », défend également la fiction. Il explique, en se basant sur la théorie de Dorrit Cohn, que les principaux marqueurs de la fictionnalité dans le récit sont « le dialogue entre les personnages et [le] discours indirect libre »¹². L'auteur prend alors l'exemple du texte de Zvi Kolitz afin de démontrer comment il est possible de contourner ces marqueurs en présentant, par exemple, un monologue. Prstojevic indique aussi, toujours à propos du même texte :

¹⁰ Leopold Unger, « On ne touche pas à Jan Karski », *Gazeta Wyborcza, Courrier international*, [en ligne]. [<http://www.courrierinternational.com/article/2010/02/12/on-ne-touche-pas-a-jan-karski>] (15 décembre 2011)

¹¹ Philippe Bilger, « Claude Lanzmann, dépositaire de l'Holocauste? », *Marianne 2*, [en ligne]. [http://www.marianne2.fr/savoirsvivre/Claude-Lanzmann-depositaire-de-l-Holocauste_a177.html] (15 décembre 2011)

¹² Alexandre Prstojevic, « Fictions(s) de témoignage et vérité du récit : Zvi Kolitz, *Yossel Rakover s'adresse à Dieu* » in *Raconter l'Histoire*, Paris, Éditions L'improviste, coll. « les aéronautes de l'esprit », 2009, p. 87.

Dans ce cas concret, le choix entre fiction et diction qui s'offre au lecteur n'entraîne pas des conséquences aussi graves que dans le cas où l'on douterait de l'authenticité d'un document historique censé nous renseigner sur un moment hautement emblématique de la résistance juive pendant la Deuxième Guerre mondiale.¹³

La fiction, loin de nuire à l'authenticité de l'œuvre, permet, comme chez Rymkiewicz, de lier l'histoire. Selon Paul Ricœur, le rôle de l'écrivain qui serait un témoin-spectateur se résume, étant donné qu'il n'a pas connu personnellement ses sources, à faire un lien pour amener une sorte de continuité dans l'histoire malgré les coupures et les problèmes, créant ainsi un présent, plus ou moins fictif, dans le passé, présent qui relève à la fois de l'intimité autobiographique et du reportage :

[...] l'antinomie apparente entre discontinuité et continuité en histoire [...] dans la mesure où, d'une part, c'est la *réception* même du passé historique par la conscience présente qui semble requérir la continuité d'une mémoire commune, et où, d'autre part, la révolution documentaire opérée par la nouvelle histoire semble faire prévaloir, dans la reconstruction du passé historique, les coupures, les ruptures, les crises, l'irruption d'événements de pensée, bref, la discontinuité.¹⁴

La présence même du témoin fictif qu'est Icyk est ce qui permet de lier l'histoire entière; Icyk est celui qui unit les temps 1937 et 1987, qui unit également les lieux que sont Otwock et Varsovie, et qui unit les Polonais et les Juifs par son contact avec le personnage qui représente l'auteur. L'histoire de Rymkiewicz, loin de n'être qu'une fiction, s'accompagne également d'une recherche historique exhaustive. Il est important de mentionner que la fiction ne représente donc pas la totalité du livre, puisque plusieurs sections sont des comptes rendus de documents historiques ou de réels témoignages.

La surabondance de sources mentionnées et citées, de références bibliographiques, permet d'écarter cette « peur de l'invention », dont parle Prstojevic, qui pourrait naître chez le lecteur. En se fondant sur cette base solide, Rymkiewicz se permet alors de ne pas cacher

¹³ *Idem.*

¹⁴ Paul Ricœur, *Temps et Récit III, Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1985, p. 314-315.

cette fiction. En effet, nombre de dialogues sont parsemés dans le récit, que ce soit des dialogues retranscrits entre l'auteur et sa famille (mère, sœur et femme), entre ses personnages ou même entre lui et un de ses personnages. Prstojevic nous dirait alors qu'il ne s'agit pas d'un témoignage direct, mais plutôt d'un commentaire. Cependant, nous croyons que l'importance de la recherche historique permet de considérer le texte de Rymkiewicz comme un témoignage. De plus, l'utilisation de la fiction sert principalement au développement du récit en permettant de décrire des événements qui n'ont pas été vécus et qui permettent de justifier la prise de parole en ayant recourt à un témoin imaginaire, dérivé de la réalité. Aussi, nous considérons comme essentielle la *volonté* de témoigner, thème qui transcende l'œuvre. Enfin, notons la différence entre réalité et vérité : « la réalité est donnée par le témoignage historique, par les livres d'histoire, par les statistiques, par les photos, les films, les archives... la vérité, elle, est donnée par les hommes et les femmes, par les écrivains qui, pour atteindre "le ton le plus juste" trahissent leur réalité »¹⁵. Le roman de Rymkiewicz est donc réaliste, puisqu'il se base sur les témoignages, livres d'histoire, photos, films, archives, etc.

Umschlagplatz, La dernière gare est donc, comme en parle son auteur, un témoignage chrétien, un témoignage d'une partie de l'histoire un peu moins connue du public, celle des Polonais. Le choix du témoignage est également ce qui lui permettra de se confier, de parler de ses inquiétudes, de ses déceptions, de ses ambitions. Le témoignage sera ce qui lui permettra de se purger de tout ce qui le hantait jusqu'alors; ce que Rymkiewicz appelle son « cauchemar ». À l'opposé du contexte d'énonciation de Rymkiewicz se trouve Calel Perechodnik. Bien que ces deux auteurs n'aient pas vécu les mêmes situations, culture et volonté d'écrire, il reste que leur témoignage est semblable en plusieurs points.

¹⁵ Linda Pipet, *La notion d'indicible dans la littérature des camps de la mort*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2000, p. 123.

1.2 CALEL PERECHODNIK OU L'AUTOPROCÈS D'UN POLICIER JUIF

1.2.1 *Suis-je un meurtrier?*

Nous sommes le 7 mai 1943. Moi, ingénieur agronome Calel Perechodnik, représentant typique de l'intelligentsia juive, j'entreprends de décrire le sort de ma famille pendant l'occupation allemande. Ce n'est pas une œuvre littéraire, je n'en ai ni l'ambition ni la capacité. Ce n'est pas non plus une histoire des Juifs polonais. C'est l'histoire d'un Juif et de sa famille juive.

C'est la confession de ma vie, une confession vraie et sincère. Je ne crois pas, hélas, à l'absolution divine. Quant aux êtres humains, seule ma femme aurait pu m'accorder ce pardon que par ailleurs je ne mérite pas. Mais elle n'est plus. Elle fut victime de la barbarie allemande, et en grande partie de ma légèreté.¹⁶

Ainsi débute le récit de Calel Perechodnik. Avant les événements tragiques qu'il raconte, qui est-il? Un homme ordinaire, militant sioniste, père de famille heureux en mariage, alors propriétaire avec sa femme d'un cinéma à Otwock, en banlieue de Varsovie. En 1943, Perechodnik a vingt-six ans et il a tout perdu. Il entreprend alors l'écriture de son histoire, caché à Varsovie, tout près du ghetto.

Il raconte qu'après être devenu policier au ghetto d'Otwock pour sauver sa famille, faisant confiance aux autorités, il a tiré sa famille de la cave où elle se tenait cachée. Sa femme, incertaine, souhaitait rester dans la cave, mais Perechodnik finit par la convaincre, pour se rendre compte aussitôt qu'il l'a poussée, avec sa fille, dans la gueule du loup. Le voici forcé d'escorter lui-même sa famille sur la grande place pour la déportation. Dès lors, il s'en veut de son imprudence et de sa naïveté et se considère comme directement responsable de la mort de sa femme et de sa fille. Perechodnik passe ensuite de ghetto en ghetto, devient prisonnier dans un camp avant de finalement s'enfuir à Varsovie avec l'aide d'un ami. Il y trouvera une cachette dans un ancien magasin transformé en petit

¹⁶ Calel Perechodnik, *Suis-je un meurtrier?*, Paris, Éditions Liana Levi (pour l'édition française), 1995, p. 19.

appartement, où le loyer à payer est relativement acceptable. Il y sera caché avec ses parents, Genia, une jeune fille de dix-huit ans, et un certain Buchalter; les journées sont longues et inquiétantes. Le 7 mai 1943, en plein soulèvement du ghetto de Varsovie, qu'il voit brûler de son appartement, il prend conscience du fait que sa vie ne tient qu'à un fil et croit qu'il est fort improbable qu'il survive à la guerre. Il décide alors d'écrire ses mémoires pour préserver le souvenir de sa femme et de sa fille, pour partager son expérience (il tient à ce que ses mémoires soient publiés et le mentionne régulièrement) et pour informer le monde entier des atrocités commises par les nazis pendant la guerre.

Son récit se veut une description fidèle des événements, montrant à travers des exemples poignants de cruauté et de barbarie humaine, le vrai visage des responsables de ces atrocités. Il relate ainsi tout ce qu'il sait, qu'il ait été témoin direct d'un événement ou qu'on le lui ait raconté. La fiction est même permise lorsqu'elle vient au service de ce qu'il veut décrire et elle n'est d'ailleurs jamais voilée. En définitive, l'auteur décrit fidèlement ce que lui et son entourage ont vécu. Son récit est un témoignage précieux de la vie des policiers juifs, figures on ne peut plus controversées dans les camps et les ghettos de la Pologne occupée.

1.2.2 Un témoin survivant

Nous avons vu qu'il existe plusieurs types de témoins. Conformément à son existence, Perechodnik s'inscrit parmi les témoins-*victimes*. Nous croyons que cette catégorie ne saurait s'appliquer universellement aux auteurs survivants sans être elle-même subdivisée. Dominique Moncond'huy, dans son article « L'évidence que je n'ai pu surmonter le fait que j'aie surmonté »¹⁷, propose une analyse intéressante de cette figure qu'est le témoin-*victime*. Il établit deux types : le témoin « rescapé » et le témoin « survivant ». Le rescapé

¹⁷ Dominique Moncond'huy, « "L'évidence que je n'ai pu surmonter le fait que j'aie surmonté" », *Les camps et la littérature, une littérature du XX^e siècle*, 2^e éd., Rennes, La Licorne, Presse Universitaires de Rennes, 2006, p. 235-248.

est sorti des camps; il est toujours lui et ne ressent pas le besoin d'écrire. Le survivant tente plutôt d'expliquer pourquoi il est resté en vie. Il est celui qui témoigne. Il « sur-vit » :

Le plus insoutenable pour un survivant, ce n'est peut-être pas d'avoir vécu l'inimaginable, c'est d'y avoir survécu, de n'être pas vraiment mort. Et que tous n'aient pas survécu. Psychiquement, cela se dit, peut s'éprouver ainsi : sentiment de culpabilité. Témoigner, c'est aussi chercher à payer cela, à s'en donner justification. Témoigner, en ce sens, c'est parler pour les autres, à la place des autres, parler pour les morts, être leur voix. Mais aussi parler *pour* les autres, pour la dette.¹⁸

Cette approche mérite une attention particulière puisqu'elle s'inscrit dans la lignée de l'écriture d'un Perechodnik. Nous reviendrons d'ailleurs ultérieurement sur la place importante qu'occupe la culpabilité chez l'auteur.

Bien que Calel Perechodnik n'ait en fin de compte pas survécu à la guerre, ses mémoires se trouvent à être un témoignage d'une valeur inestimable. Étant policier juif, il assiste aux manœuvres douteuses et aux manigances et voit clair dans le jeu des autorités allemandes, jeu qu'il présente dans toute son horreur. Au moment où Perechodnik écrit, il est hanté par la mort de sa femme et de sa fille, dont il doit défendre la mémoire :

Ce fœtus, ce sont ces mémoires qui – je le crois – seront un jour publiés, afin que le monde entier apprenne tes souffrances. Je les ai écrits à ta gloire, pour t'immortaliser. [...]

J'espère que des millions de gens liront ces mémoires, qu'ils te regretteront tous, qu'ils compatiront avec toi d'avoir été unie à moi par les liens du mariage.¹⁹

Pour lui, le témoignage est une forme de vengeance, car il s'agit d'une occasion de dire au monde entier ce que les gens ont fait. Aussi ne se gêne-t-il pas pour dénoncer certaines personnes, tout en protégeant l'identité de celles qui les ont aidés, lui, sa famille ou ses amis.

¹⁸ *Ibid.*, p. 241.

¹⁹ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 259.

Malgré son statut indiscutable de témoin le plus souvent oculaire des faits, Perechodnik ressent un besoin de se justifier, de légitimer sa prise de parole : « N'oublions pas qu'environ quatre mille Juifs furent fusillés à Otwock. Je le sais, car j'en fus témoin. »²⁰ Il est conscient de l'importance que peut avoir son témoignage, mais aussi des limites de celui-ci devant l'ampleur indescriptible de la situation. Ainsi écrit-il : « Si mes mémoires pouvaient témoigner à ma place, je serais prêt à mourir sans regrets [sic.]. Mais s'ils sont trop pâles comparés à la tragédie juive, alors il me faut survivre à la guerre. »²¹ Son seul souci est de laisser à la postérité une description fidèle des événements qui se sont passés dans les camps et dans les ghettos. Il avoue même qu'il souhaite que cela puisse faire condamner les coupables. Il est donc également témoin au sens *juridique* du terme et souhaite pouvoir témoigner dans les procès après la guerre s'il survit. Mais une définition juridique du témoin, qu'on pourrait définir en ce sens comme un témoin oculaire des faits, n'est plus appropriée lorsqu'il est question de la Shoah. Jean-François Chiantaretto fait remarquer que :

[...] dans la mesure précisément où le projet nazi inclut la destruction du témoignage, [une] nouvelle définition de celui-ci devient une nécessité incontournable : non pas seulement un récit, mais un acte engageant la responsabilité à la fois du témoin, de chacun de ceux qui recueillent le témoignage, de leur (s) groupe (s) d'appartenance et, plus largement, de « l'espèce humaine », pour reprendre l'expression de Robert Antelme²².

La figure du témoin survivant découle d'ailleurs de cette nouvelle forme de témoignage.

En plus du besoin de légitimer sa parole, Perechodnik sent qu'il doit convaincre ses lecteurs potentiels de la vérité de ses propos. Ainsi indique-t-il, dès la préface, que ses mémoires sont « la confession de ma vie, une confession vraie et sincère »²³. Il en parle

²⁰ *Ibid.*, p. 111.

²¹ *Ibid.*, p. 272.

²² Jean-François Chiantaretto, *op.cit.*, p. 12.

²³ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 19.

même comme d'une « ultime confession ». Il se pose dès le départ comme un témoin qui exposera les faits tels qu'ils sont, sans les enjoliver. La vérité est l'un des principes fondateurs de son écriture : « Mais je ne cherche pas d'excuses, je n'écris pas ces mémoires pour me justifier mais pour témoigner de la vérité. »²⁴ Il ne prétend jamais être un littéraire non plus : « Ce n'est pas une œuvre littéraire, je n'en ai ni l'ambition ni la capacité. »²⁵ Il l'avoue d'emblée lorsqu'il n'est pas en mesure de rendre justice à un témoignage : « Bien qu'un témoin oculaire m'en ait fait le récit, je n'ai pas assez de talent pour décrire ce qui se passa dans la souricière. »²⁶ L'importance de témoigner de la vérité est donc un thème qui hante son écrit, et cette hantise l'amène même à ressentir l'impuissance des mots à rendre compte avec justesse de la réalité vécue.

Le choix énonciatif d'opter pour la forme des mémoires ancre automatiquement le récit de Perechodnik dans le témoignage pur. Chiantaretto pose le témoignage comme un « récit à la première personne authentifié par la parole de celui qui raconte et qui garantit, par l'acte même le constituant comme témoin, l'existence de l'événement raconté »²⁷. Le choix du témoignage permet donc de parler de l'événement sans qu'il soit remis en question, puisque le témoin « raconte ce que nul autre ne peut raconter à sa place et engage sa responsabilité de sujet parlant quant à la vérité de ce qu'il raconte »²⁸. Chiantaretto insiste particulièrement sur le malaise du témoin, en particulier à partir des textes de Primo Levi, causé par une trop grande distance temporelle et personnelle entre ce que le témoin était et ce qu'il est devenu. Bien qu'il écrive pendant la guerre, Perechodnik perçoit déjà cette distance. Isolé dans un ancien magasin à Varsovie, il passe le plus clair de son temps à réfléchir et, à l'occasion, à lire les journaux clandestins que lui amène sa

²⁴ *Ibid.*, p. 114.

²⁵ *Ibid.*, p. 19.

²⁶ *Ibid.*, p. 151.

²⁷ Jean-François Chiantaretto, *op.cit.*, p. 11.

²⁸ *Ibid.*, p. 13.

logeuse, Mme Hela. Il se sait ailleurs. L'auteur exprime assez rapidement son impression d'être décalé par rapport au reste du monde, d'être devenu apathique, de ne plus être un homme. Nous reviendrons plus en profondeur sur ce sujet dans le prochain chapitre. En somme, il est donc incontournable de considérer Perechodnik comme témoin survivant. Dominique Moncond'huy nous dit que le besoin de justifier son témoignage découle directement du sentiment de culpabilité éprouvé par le témoin survivant. Toujours selon Moncond'huy, la culpabilité est le sentiment ressenti par le témoin/auteur du fait même d'être vivant, dans un contexte où tant d'autres, parfois très proches, sont morts. Dans le prochain chapitre, nous étudierons précisément comment cette culpabilité se présente dans le récit et en quoi sa présence a pour effet de solliciter certains thèmes chez nos deux auteurs.

CHAPITRE II

DES FORMES DE CULPABILITÉ

Il est impossible d'éviter le sujet de la culpabilité lorsqu'il est question de la Shoah. Bien souvent, elle va de pair avec le fait d'être témoin, comme l'explique Dominique Moncond'huy. Nous pouvons y rattacher l'approche psychanalytique de Nathalie Zajde qui, suivant la définition de Laplanche et Pontalis, définit le sentiment de culpabilité comme un « sentiment diffus d'indignité personnelle sans relation avec un acte précis dont le sujet s'accuserait »²⁹, tel qu'on peut le supposer dans le texte de Rymkiewicz. Perechodnik, contrairement à ce dernier, se rattache plutôt à l'autre définition de Laplanche et Pontalis, qui stipule que le sentiment de culpabilité peut aussi être un « état affectif consécutif à un acte que le sujet tient pour répréhensible »³⁰. Enfin, toujours selon Laplanche et Pontalis, ce sentiment se caractérise par « des auto-accusations, une auto-dépréciation, une tendance à l'auto-punition pouvant aboutir au suicide »³¹. On pourrait aller jusqu'à dire qu'il s'agit d'une culpabilité morbide. Et c'est sans doute là, précisément sur la question de la culpabilité, que les deux textes dont nous traitons divergent, puisque la présence de ce sentiment ne s'y joue pas de la même manière. La culpabilité qu'ils éprouvent tous deux est cependant centrale dans leur œuvre et elle a des conséquences relativement similaires chez nos deux auteurs : elle se veut un motivateur du récit et le déclencheur d'une volonté de

²⁹ Nathalie Zajde, *Guérir de la Shoah*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 247.

³⁰ Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Quadrige/PUF, coll. « Quadrige », n° 249, 3^e éd., 2002, p. 440.

³¹ *Idem*

transmettre une mémoire qui autrement serait perdue si elle n'était pas énoncée. Enfin, cette culpabilité pousse les auteurs vers une forme d'écriture réparatrice.

2.1 Rymkiewicz – Une culpabilité imposée

Jarosław Marek Rymkiewicz est un homme de lettres polonais. Chrétien, il habite tout près des limites du ghetto de Varsovie. *Umschlagplatz, La dernière gare* témoigne de la blessure qui s'est inscrite en lui lors de la Shoah : comment avons-nous pu laisser un tel événement arriver ? Cinquante ans après, il cherche encore à comprendre ce qui a pu se passer. *Umschlagplatz* témoigne de la culpabilité que l'auteur ressent. Cette culpabilité ne peut s'exprimer que par l'écriture. C'est donc sous le couvert d'un véritable travail d'historien que Rymkiewicz fait mémoire, qu'il tente la reconstruction ultime. Cependant, la mémoire mise en scène par Rymkiewicz est une mémoire déléguée. Afin de mieux comprendre cette mémoire, il est important de s'attarder à la construction du roman. Enfin, l'écriture est étudiée comme le moyen ultime permettant de se débarrasser de cette culpabilité.

2.1.1 La culpabilité ou la responsabilité morale

« Pendant très longtemps j'ai recherché le plan d'Umschlagplatz. [...] C'est là que l'histoire des Juifs polonais a pris fin ou plus exactement qu'elle s'est immobilisée. »³²

Première phrase du récit. S'ensuivent des réflexions sur les divers plans disponibles d'Umschlagplatz, plans qui, la plupart du temps, ne sont que quelques petites lignes sur un plan plus général du ghetto de Varsovie. Rymkiewicz souhaite tout apprendre sur ce lieu car, vivant aux abords d'Umschlagplatz, il ressent le devoir de le connaître et de savoir exactement ce qui s'y est passé.

³² J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p.15.

Chez Rymkiewicz, le sentiment de culpabilité est diffus, c'est-à-dire que sa culpabilité ne découle pas d'un acte qu'il aurait commis, mais plutôt d'une responsabilité collective ressentie en raison de son appartenance culturelle. En effet, il ne peut comprendre que les Polonais n'aient pas pris la défense des Juifs :

Pourtant, lorsque je lis les notes de Czerniaków, de Kaplan, de Ringelblum, je suis mort de honte et je ne peux m'empêcher de pousser des "Oh! la la!", des "Mon Dieu! mon Dieu!" Comment avons-nous pu agir de la sorte? [...] Tu es juive [sa femme], dis-je, tu n'es donc pas responsable. En revanche, moi, je le suis.³³

Comment se fait-il que lui, enfant polonais, ait été épargné alors que l'enfant juif qui vivait à ses côtés a été mené à l'abattoir? De savoir qu'il a vécu, lui, une enfance heureuse est scandaleux, et dès lors le bonheur qu'il a pu ressentir est considéré comme odieux. Pour ces raisons, Rymkiewicz se sent responsable des gestes que d'autres ont posés, alors qu'il n'était encore qu'un enfant. C'est ce qu'il appelle la responsabilité collective ou morale :

La responsabilité collective existe et n'existe pas, dis-je. Supposons qu'on se mette à arrêter, à déporter les gens dont le nom commence par la lettre R et que toi tu me caches dans ta cave, je ne vois pas pourquoi tu aurais à en répondre, pourquoi tu te ferais fusiller. Ce type de responsabilité n'existe pas ou du moins ne devrait pas exister. Mais il y a un autre genre de responsabilité que l'on pourrait appeler responsabilité morale, dans le cas présent responsabilité polonaise. Et c'est dans ce sens que je suis responsable pour ce voyou qui jetait des pierres par-dessus le muret de la rue Chłodna.³⁴

C'est le poids moral qu'il porte, simplement en étant polonais et en sachant que d'autres ont agi de manière inacceptable, qui fait que ce sentiment de culpabilité s'installe. Il s'agit donc d'un sentiment que nous qualifierons de « confus ». Ce sentiment fera naître chez lui une envie de tout savoir et de tout expliquer, qu'il ira même jusqu'à comparer à un cauchemar :

³³ *Ibid.*, p. 79.

³⁴ *Ibid.*, p. 80.

Mais je suis au beau milieu du cauchemar, impossible de me réveiller. C'est une première chose. En second lieu, je considère que je peux servir à quelque chose. Dans ce cas, je n'ai pas le droit de me soustraire à cette mission. À quoi puis-je servir? Comparé à ce que les Polonais en général savent de ce que les Allemands ont fait aux Juifs dans notre pays – j'ai commencé à écrire ce livre il y a quatre mois –, mon savoir est énorme. Comparé à celui des historiens juifs, ou bien à celui des historiens polonais spécialistes de ce domaine, au savoir par exemple de Władysław Bartoszewski, mon savoir est misérable pour ne pas dire nul. [...] Dans le contexte actuel, cette démarche [d'interprétation des textes littéraires] peut être utile. Umschlagplatz n'existe pas, il ne reste que les mots pour le décrire.³⁵

Trois éléments importants de la démarche de l'auteur peuvent être repérés ici. Premièrement, la présence du sentiment de culpabilité, du « cauchemar », est connue par l'auteur. Deuxièmement, ce dernier connaît également le seul moyen de se sortir de ce sentiment de culpabilité dans son cas, l'écriture. Il faut écrire afin de faire connaître aux autres, aux Polonais surtout, toute leur implication dans la guerre. Troisièmement, Rymkiewicz est très conscient du processus de réparation qu'il opère à travers cette utilisation de l'écriture. Il en sera d'ailleurs question plus loin. Pour l'instant, il convient de nous arrêter sur cette notion : la transmission de la mémoire. La mémoire est un thème très important dans les écrits de Rymkiewicz. Il considère qu'il est de son devoir de la transmettre, et son roman sert d'abord et avant tout cette fin.

2.1.2 La mémoire

Umschlagplatz, lieu de transbordement. Lieu d'où partaient les Juifs pour les camps d'extermination. Lieu également reconstitué minutieusement par l'auteur afin que d'autres le connaissent désormais aussi bien que lui, afin que d'autres puissent désormais partager cette connaissance. Le moyen le plus évident de la transmission du lieu est, bien entendu, la mémoire. Cette mémoire devient l'articulation principale du sentiment de culpabilité de

³⁵ *Ibid.*, p. 56-57.

l'auteur. Chez Rymkiewicz, elle s'articule sous différentes formes. Nous étudierons ici les mémoires temporelle, difficile, nécessaire, exacte, individuelle et collective, et déléguée.

2.1.2.1 D'une mémoire temporelle

Il a déjà été question de la structure du roman, qui se veut très particulière. Plusieurs changements de parties assez drastiques s'articulent et il arrive même qu'à l'intérieur d'un seul paragraphe, on saute plusieurs années. Les temps principaux sont 1937 à Otwock et 1987 à New York avec Icyk Mandelbaum, et 1987 avec l'auteur. Chaque temporalité est, bien entendu, marquée par sa propre mémoire. 1987 est le temps de la remémoration, tant celle d'Icyk que celle de Rymkiewicz, de sa famille ou de ses amis. 1937 est plutôt le temps du souvenir, du rêve. Rymkiewicz suppose les pensées et les actions d'Icyk et de son entourage à ce moment-là et adapte ses propres pensées :

Il est peu vraisemblable qu'en juillet 1937 quelqu'un pensât exactement la même chose que moi, en juillet 1987, de la même manière que moi, prosateur et poète polonais, auteur d'un roman et de quelques recueils de poésie. Je dois donc modifier quelque peu les idées que je prête à Icyk afin qu'elles s'adaptent à ce qu'il pensait à l'époque, afin qu'elles trouvent place dans sa tête.³⁶

Il y a donc création d'une nouvelle mémoire, celle d'un auteur juif fictif, se superposant à celle de l'auteur. Quelques parties de la narration sont d'ailleurs très ambiguës, et il arrive qu'on ne sache pas toujours qui, de l'auteur ou du poète, parle avant d'en avoir un indice clair plus loin dans la même partie. Un premier axe temporel est ici créé entre l'écrivain de 1937 et l'écrivain de 1987. 1937 est temps du souvenir car, à partir de quelques photographies de lui et de sa sœur prise cette même année, Rymkiewicz entame un travail de mémoire : que faisait-il à ce moment-là? Où était-il? Une photographie en particulier, sur laquelle Rymkiewicz pose en socquettes blanches sur le quai d'Otwock, est également comparée à une véritable photo du ghetto de Varsovie (ci-bas) dans laquelle le jeune

³⁶ *Ibid.*, p. 27.

garçon, Artur Siemiatek, a le même âge que l'auteur à l'époque. Un certain travail d'identification commence alors, travail qui culminera à la fin du roman par la prise en charge de la mémoire.



Source : United States Holocaust Memorial Museum
[<http://www.ushmm.org/lcmedia/viewer/wlc/photo.php?RefId=46199>]

Ce parallèle entre les deux garçons représente le deuxième axe temporel du roman : l'enfant polonais et l'enfant juif en 1937 qui, bien qu'à la même époque, vivent dans deux univers complètement différents. Le roman est tributaire de ces axes du temps qui soulèvent une autre question qui s'attache à la distance temporelle : comment créer un roman qui saurait rejoindre la société entière? Ou, plus précisément, qu'est-ce qui pourrait rendre les Polonais sensibles à ce qu'ont vécu les Juifs? Les axes temporels permettent de lier les deux réalités, voire les deux communautés, à la fois dans le temps et dans l'espace, afin d'impliquer de manière plus implicite les Polonais dans l'histoire juive. En découle une mémoire des événements qui sait enfin toucher toute la société. Mais cette mémoire est tout, sauf facile.

2.1.2.2 D'une mémoire difficile

La mémoire de la Shoah n'est pas chose facile : « Du côté du monde juif, la Seconde Guerre mondiale est le lieu d'une mémoire invivable, incontournable et difficile à transmettre »³⁷. Comment en effet se souvenir d'un tel événement? Comment en parler? Comment le transmettre afin d'éviter les erreurs passées? En 1945, immédiatement après

³⁷ Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage? D'un bon usage de la mémoire*, Éditions Mille et une nuits, coll. « Les petits livres », n° 24, 1998, p. 21.

les faits, la « grande obsession, c'est alors d'échapper à l'oubli »³⁸. Il est important de tout transmettre, de tout dire, dans les moindres détails. Cependant, la tâche s'avère beaucoup plus difficile que prévu. Les résistants, ceux qui ont aidé les Juifs ou qui ont agi d'une manière ou d'une autre en héros, ont facilement parlé. Ils savaient quoi dire et, surtout, ils pouvaient le dire avec les mots de tous les jours. Ils n'avaient pas été dépassés par les événements. Là où le travail de commémoration devenait difficile était chez les Juifs qui n'avaient su que faire lors des événements et qui n'avaient pas d'histoires héroïques à raconter. Édith Castel parle, dans son livre *La traversée de la mémoire*, d'une « résistance à la mémoire par honte d'avoir été impuissant »³⁹. Il s'agit ici d'un questionnement récurrent au cœur même de plusieurs récits. Ainsi, Calel Perechodnik écrit-il dans ses mémoires qu'il est inconcevable que personne n'ait réagi. Les Juifs étaient nombreux, et les Allemands, si peu en comparaison⁴⁰. Rymkiewicz dira, dans le même sens, en faisant référence à une histoire qu'il s'est fait raconter, qu'il est impensable qu'un groupe de personnes ait attendu sans réagir le retour d'un enfant parti chercher des munitions pour un soldat allemand non armé qui menaçait de tous les tuer.

Le souvenir est quelque chose d'insupportable, quelque chose de douloureux. Non seulement y a-t-il la honte du souvenir, mais « cette mémoire renvoie aussi à la culpabilité du survivant, et à la honte d'appartenir à la même espèce que l'assassin »⁴¹. Malgré tout, les survivants persistent dans leurs tentatives de commémoration plus les années avancent, et ce type de témoignage devient de plus en plus nombreux. À partir des années 1970, la problématique de la commémoration se réoriente : « le projecteur s'est massivement

³⁸ François Bédarida, « Comment écrire l'histoire du génocide », in *Auschwitz, La solution finale*. Paris, Éditions Tallandier, 2005, p. 197.

³⁹ Édith Castel, *La traversée de la mémoire, Cinquante ans après Auschwitz*, Paris, Assas Éditions, coll. « Cahiers pour croire aujourd'hui », n° 15, 1995, p. 101.

⁴⁰ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 77-78.

⁴¹ Georges Bensoussan, *op.cit.*, p. 21.

déplacé vers un secteur jusque-là négligé : l'attitude des Alliés »⁴². C'est alors le moment fort des témoignages de ceux qui sont restés passifs et qui n'ont pas agi. Rymkiewicz, bien qu'il écrive en 1987, reflète parfaitement cette problématique. Son livre se trouve être un reflet de la culpabilité qu'il ressent, lui, Polonais chrétien, de n'avoir rien pu faire. Il ne comprend pas comment tant de personnes ont pu ne rien faire et même devenir elles-mêmes dangereuses en trahissant des personnes cachées ou en volant les Juifs :

Ce qui m'intéresse actuellement, dis-je, ce n'est pas l'aspect éternel, l'essence de ce problème. Je cherche plutôt à savoir pourquoi les Polonais faisaient chanter les Juifs, pourquoi ils les donnaient. [...] Il y a toujours des gens qui trahissent et des gens qui sont trahis. Mais on ne peut expliquer que des Juifs aient été trahis à ce moment précis de l'histoire [...].⁴³

Cette culpabilité devient l'objet d'une nouvelle vague de témoignages. Comment s'en débarrasser? La commémoration devient alors le recours nécessaire de ce sentiment.

2.1.2.3 D'une mémoire nécessaire

Malgré la honte ou l'inconfort des souvenirs de l'Holocauste, la commémoration est nécessaire à la survie : « À aucun prix la mémoire ne doit se perdre. »⁴⁴ Il faut éviter les erreurs du passé, et le seul moyen de le faire est de continuer à écrire afin de garder la mémoire vivante. Édith Castel, réfléchissant sur la question, indique qu'il faut surtout ne « jamais oublier ce qui s'est passé, car oublier serait trahir le passé et hypothéquer l'avenir. Invitation à demeurer éveillés dans la mémoire et à veiller sur notre mémoire, personnelle aussi bien que collective. »⁴⁵ La transmission de la mémoire est donc essentielle, car elle permet précisément de se sortir de la honte que peut faire ressentir le passé. De plus, la

⁴² François Bédarida, *op.cit.*, p. 200.

⁴³ J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p.45-46.

⁴⁴ Édith Castel, *op.cit.*, p. 95.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 18.

mise en parole permet de briser le cercle de violence en la dénonçant le plus directement possible.

Écrire, c'est aussi s'aider à comprendre. Bensoussan, dans son livre *Auschwitz en héritage? D'un bon usage de la mémoire*, dit que le « besoin de transmettre est lié au souci de comprendre : la préservation de la mémoire nous apparaît bientôt comme un devoir civique »⁴⁶. L'importance est donc de se souvenir du plus grand nombre de choses afin de pouvoir tout connaître et, en définitive, tout comprendre. C'est ici qu'entrent en jeu deux questions : quoi transmettre et, surtout, qu'est-ce qu'un Polonais pourrait avoir à transmettre puisqu'il n'est que témoin-spectateur? Regardons un instant cette dernière question. Henry Racimow, dans la préface d'*Umschlagplatz, La dernière gare*, écrit :

La question, c'est le rapport entre les Juifs et les Polonais. Les Polonais ne peuvent occulter qu'ils furent, dans cette histoire, les témoins privilégiés du génocide. Le génocide des Juifs les regarde parce qu'ils l'ont regardé. Il est arrivé quelque chose aux Juifs de Pologne, mais il est arrivé quelque chose aussi aux Polonais qui étaient là, aux premières loges. N'auraient-ils vraiment rien à dire? Non pas sur les Allemands, sur Dieu, ni même sur les Juifs : non, sur eux-mêmes. La mémoire est affaire d'éthique.⁴⁷

La mémoire du Polonais est aussi essentielle que les autres, puisqu'elle permet de connaître un autre point de vue, de tout comprendre en élargissant nos connaissances, en découvrant le fameux « témoignage chrétien » de Rymkiewicz. Toutes les mémoires sont donc essentielles mais, parmi tout ce dont on se souvient, que faut-il garder des événements? Certains éléments sont-ils plus importants que d'autres? Que peut-on enlever? Est-il seulement permis de *choisir* ce qui va être transmis?

⁴⁶ Georges Bensoussan, *op.cit.*, p. 25.

⁴⁷ J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 11.

2.1.2.4 D'une mémoire exacte

Dans *Le devoir de mémoire*, un entretien avec Primo Levi réalisé par Anna Bravo et Federico Cereja, Levi explique qu'il est important de rendre compte de l'événement dans la plus grande exactitude. Cependant, pour ce faire, il est primordial d'enlever l'interprétation que l'on pourrait en faire et de s'en tenir aux faits. Lui-même démontre son jugement et mentionne qu'il a enlevé plusieurs conversations jugées non pertinentes ou non essentielles à son analyse de telle sorte qu'il était inutile de les transcrire ou même de les mentionner. Pour paraphraser Castel, il est question, dans ce cas, d'un oubli qui sert le propos. On laisse volontairement de côté ce qui semble futile pour se consacrer uniquement aux faits.

C'est ici que s'inscrit une partie du projet d'écriture de Rymkiewicz. Dans *Umschlagplatz, La dernière gare*, l'auteur s'attarde à faire une description exhaustive du lieu qu'est Umschlagplatz. L'auteur déclare : « Il faut que je vois certains lieux, il faut que je les décrive de telle sorte que ceux qui me liront les voient aussi. »⁴⁸ Voilà l'idée sous-jacente du récit. Que ce soit par la bouche d'Icyk ou par l'entremise de l'auteur, le récit est bourré de descriptions qui ancrent les lieux concrets dans les mémoires, les souvenirs (nous parlons ici des souvenirs véritables de l'auteur ou de son entourage). La description agit comme ligne directrice sous-jacente au récit, principalement la description d'Umschlagplatz. On commence par voir les cartes que présente l'auteur puis, au fur et à mesure qu'il collecte des informations dans ses recherches, il interrompt les parties de fiction ou les conversations relatées pour revenir sur les plans d'Umschlagplatz. Il y a quatre définitions d'Umschlagplatz. Dans la première (p. 53 à 66), l'attention est portée sur les issues, les portes, l'emplacement des différents bâtiments, dont l'auteur essaie également d'expliquer les fonctions. La deuxième description (p. 135 et suivantes) se concentre plutôt sur l'intérieur des bâtiments et sur leur conception et organisation. L'aspect visuel d'Umschlagplatz est traité dans la troisième description, que l'auteur met en place après avoir lu le *Journal du ghetto de Varsovie* de Henryk Makower. Enfin, la dernière description (p. 233 et suivantes) est réalisée lorsque l'auteur retourne sur les lieux avec son ami Jacek

⁴⁸ Georges Bensoussan, *op.cit.*, p. 267.

pour voir ce qui en reste et reconstituer Umschlagplatz en le comparant à ce qui occupe l'espace aujourd'hui (en 1987) et en expliquant, par exemple, où devaient se trouver les rails, l'hôpital, etc. En réalisant ce projet, le roman de Rymkiewicz permet que tous puissent savoir ce qu'est Umschlagplatz. Nous rappelons ici que le monument commémoratif d'Umschlagplatz ne sera érigé qu'en 1988, soit presque quarante ans après les déportations. À l'époque où l'auteur rédige son roman (1987), rien n'est encore en place. Personne ne sait donc ce que représente ce lieu.

Le processus de recherche historique est clairement évoqué. C'est ainsi qu'au lieu de revenir dans le texte pour se corriger, Rymkiewicz écrit : « À l'appui du journal de Calel Perechodnik, je peux rectifier quelques informations que j'ai données précédemment. »⁴⁹ De la même façon, il corrige l'information donnée sur l'hôpital Berson et Bauman⁵⁰. Les lieux sont donc très importants. Ils deviennent tout particulièrement essentiels dans le cas présent, car il s'agit du seul vecteur de mémoire dont Rymkiewicz peut parler sans un intermédiaire, se rapprochant de la sorte du témoin-spectateur en unissant les deux temps du récit. Les dernières descriptions que l'auteur donne sont véritablement la seule expérience que l'auteur a pu vivre de lui-même, étant donné qu'il s'est rendu sur les lieux et qu'il a effectué ses propres recherches. Toutes les autres mémoires présentes chez Rymkiewicz sont des mémoires déléguées, mais nous reviendrons plus tard sur cette idée. Cette importance des lieux est manifestement non négligeable dans *Umschlagplatz, La dernière gare*, puisque ce sont à travers ces derniers que s'articulent les mémoires individuelles et collectives.

2.1.2.5 D'une mémoire individuelle et collective

Dans le cas d'un événement aussi important que la Shoah, il est essentiel de considérer l'importance que les lieux tendent à avoir dans la transmission de la mémoire.

⁴⁹ J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 209.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 137-138.

Notons que la plupart des personnes vivant aux abords des lieux où les génocides ont été perpétrés (que ce soit dans le cas de l'Holocauste ou encore du génocide rwandais) tendent à vouloir oublier les événements. La remémoration est volontairement évitée, comme si l'on voulait se forcer à oublier. Dans la majeure partie des cas, les lieux de mémoire tendent à être oblitérés, à se fondre dans le paysage.

Castel nous dit : « La mémoire, qu'elle soit collective ou individuelle, est faite des débris accumulés avec le temps. »⁵¹ Elle s'accumule en couche, chaque événement s'ajoutant par-dessus les autres, les plus importants restant à la surface, et ceux qui le sont moins restant pris au fond. L'important est bien entendu de parvenir à ne rien perdre d'un événement comme la Shoah. C'est alors qu'il devient important de revisiter les lieux : « Comme la mémoire individuelle, la mémoire collective s'inscrit plus dans les lieux que dans le temps. En permettant au temps de se structurer et de faire récit, eux seuls rendent possibles la construction et la transmission d'une mémoire collective. »⁵² Le lieu devient donc la base même du récit, la condition de son existence. Bensoussan écrit que « Les traces du camp abandonné se sont progressivement effacées du paysage comme de la mémoire. Or, la mémoire collective s'inscrit essentiellement dans l'espace. Pour qu'une mémoire politique survive, il faut que subsistent les traces matérielles des lieux. »⁵³ Comme la littérature est un puissant vecteur de la mémoire, il est essentiel de l'utiliser comme véhicule de transmission. Cet élément, Rymkiewicz l'a bien compris. Il explique lui-même dans le récit pourquoi il accorde autant d'importance à décrire Umschlagplatz.

Pour Rymkiewicz, la mémoire individuelle est changeante. Il présente ainsi des personnages qui se souviennent que le même café était situé sur deux rues différentes, l'un

⁵¹ Édith Castel, *op.cit.*, p. 13.

⁵² Georges Bensoussan, *op.cit.*, p. 30-31.

⁵³ *Ibid.*, p. 29.

affirmant que la barrière était blanche, l'autre, verte⁵⁴. Rymkiewicz ne dénigre toutefois pas cette forme de mémoire, puisque c'est celle qu'il s'attribue à lui-même⁵⁵. La mémoire individuelle et la mémoire collective peuvent donc changer mais, en ancrant son récit dans un lieu précis, en le décrivant de manière exhaustive, l'auteur s'assure d'en figer une version qui pourra ensuite être transmise comme représentant le déroulement exact de ce qui s'est passé à ce moment, à cet endroit. La mémoire du temps n'existe pas. Il choisit donc la mémoire de l'espace, des lieux, mémoire qui existe tant et aussi longtemps que l'espace existe.

2.1.2.6 D'une mémoire déléguée

Venons maintenant à ce que nous considérons être la deuxième mémoire la plus importante de ce récit. *Umschlagplatz, La dernière gare* est, bien sûr, le témoignage de l'auteur, celui d'Icyk Mandelbaum, d'amis, de connaissances, mais c'est aussi celui de plusieurs personnes, connues ou non, qui ont vécu les événements. Nous croyons que, dans ce récit, Rymkiewicz opère un transfert de mémoire, au sens où il emprunte celle de l'un ou de l'autre, où il la copie (non pas au sens de plagiat, mais plutôt au sens d'une forme de prise en charge – *je dirai pour toi qui ne peux le faire*). Rymkiewicz lui-même ne parle jamais directement des faits jusqu'à la toute fin du récit. C'est ainsi que l'on remarque des formules comme : « Vraisemblablement à quelques kilomètres de là il se passait ce que l'on sait. »⁵⁶ Il parle des « événements », de « ce qui s'est passé en 1942/en 1943 ». Lui-même semble incapable d'admettre les faits jusqu'à la toute fin. Même lorsqu'il se trouve à

⁵⁴ Rymkiewicz met en effet en scène un entretien entre quatre survivants juifs qui discutent des événements de Przytyk. Personne n'arrive à s'entendre, car chacun entretient un souvenir entièrement différent. Il met ainsi en scène la variabilité de la mémoire individuelle et la facilité avec laquelle elle peut différer. Du coup, il réaffirme la possibilité d'une subjectivité sous-jacente à toute œuvre, comme à la sienne. Voir p. 238-240.

⁵⁵ La citation a déjà été mentionnée au chapitre 1. Voir J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 126.

⁵⁶ *Ibid.*, p.38.

Umschlagplatz, s'adressant à Jacek lorsqu'ils identifient les bâtiments, il explique que « là où se dressent les tours grises, il se passait ce que tu sais »⁵⁷.

Ne pouvant décrire lui-même les événements, que ce soit parce qu'il ne peut leur faire face d'un point de vue historique ou qu'il ne veut pas s'aventurer sur un terrain dont l'expérience lui est inconnue, Rymkiewicz transfère ses propres souvenirs sur Icyk, y ajoutant en plus des éléments vraisemblables ou réalistes en regard du contexte historique. « Misérable est mon témoignage, piètre est ma mémoire »⁵⁸, nous rappelle-t-il. En puisant dans des témoignages qui lui sont extérieurs, Rymkiewicz légitime le sien. Il trouve les souvenirs de l'expérience concentrationnaire dont il a besoin. Cependant, notons que les souvenirs concentrationnaires d'Icyk ne sont pas évoqués, puisque l'auteur n'a vécu ni les camps de concentration, ni les ghettos, ni les camps d'extermination. C'est sans doute pour ces raisons que les souvenirs des autres prennent une place prépondérante dans le récit. Il a été question tout à l'heure de Calel Perechodnik. Nous pouvons également ajouter aux noms connus Marek Edelman. Plusieurs autres personnages (ou personnes?) livrent ainsi leur témoignage à travers les différentes parties du roman, parfois ne prenant la forme que d'une histoire racontée par l'auteur. Se mêlent ainsi, avec tout le génie de Rymkiewicz, une mémoire inventée, une mémoire personnelle, une mémoire historique, mais principalement une mémoire des événements somme toute déléguée. Notons toutefois que cette mémoire, qui doit être transmise, doit également être prise en charge.

2.1.3 L'écriture dénonciatrice

Rymkiewicz croit en la puissance de l'écriture. Le fait qu'il emploie ce moyen pour transmettre la mémoire en est un exemple incontestable. Cependant, l'écriture sert également à dénoncer ce qu'il croit injuste, ce qui n'aurait pas dû avoir lieu. Ainsi, l'écriture

⁵⁷ *Ibid.*, p. 272.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 126.

se définit à tour de rôle par une subjectivité marquée envers la religion, envers les Allemands ayant participé à la guerre et, surtout, envers le peuple polonais. Comme la vérité est un élément vital du projet d'écriture de l'auteur, personne n'est épargné.

2.1.3.1 Écrire à propos de Dieu

Nous voici venu à la question omniprésente, chez les témoins de la Shoah, de la responsabilité que peut avoir ou non la religion dans les événements. Alexandre Prstojevic parle d'une « révolte spirituelle » chez certains Juifs, révolte engendrée par l'écart inimaginable entre la vie menée avant la guerre et la vie pendant et après la guerre. Également, en parcourant les écrits de survivants de la Shoah, nous tombons nez à nez avec des questions comme : Pourquoi sommes-nous punis? Pourquoi sommes-nous abandonnés par Dieu? Dans le même ordre d'idées, Zvi Kolitz, dans le court récit *Yossel Rakover s'adresse à Dieu*, met en scène un Juif qui, quelques moments avant l'échec de l'Insurrection du ghetto de Varsovie, s'adresse à Dieu afin de le questionner sur les raisons qui font qu'il reste silencieux et qu'il se voile la face. Bien qu'il s'agisse d'un texte de fiction, ce dernier met parfaitement en scène le questionnement qui tenaille la diaspora juive à l'époque de l'après-guerre. Plusieurs choisiront d'exclure Dieu de l'équation, en disant qu'il ne peut rien pour nous et que nous sommes maîtres de notre vie. Prstojevic identifie cette tendance comme le retrait de Dieu de la sphère humaine. Cette question est ouvertement traitée dans les écrits.

Elle est la formulation explicite de l'interrogation maintes fois modulée dans les écrits des survivants sur le mal transcendant qui, face à la désertion de Dieu de l'horizon d'espoir, semble s'incarner matériellement dans le réel de L'Histoire. Comment habiter l'invivable lorsque le dernier ressort que l'homme s'offre pour perdurer – l'explication causale, sacrée ou profane, de ce qu'il est en train de vivre – lui est dérobé?⁵⁹

⁵⁹ Alexandre Prstojevic, *op.cit.*, p. 82.

Plus particulièrement, il s'agit d'une reconfiguration du rapport que l'homme entretient avec Dieu. Emmanuel Lévinas en parlera comme d'une nouvelle « maturité religieuse dans laquelle l'homme n'occupe plus la place d'un éternel enfant à qui son Dieu inflige des sanctions ou pardonne des fautes, mais qui se trouve confronté à sa propre responsabilité dans un univers qui semble déserté par son créateur »⁶⁰.

Chez Rymkiewicz, le même courant de pensée s'intègre au texte, que ce soit à travers sa propre bouche ou à travers celle de sa sœur. Rymkiewicz croit qu'en tant que Polonais, inculper Dieu – qui est selon lui à la fois celui des Juifs et des Polonais – serait une façon de se déculpabiliser en jetant la faute sur un autre. Le personnage de sa sœur lui dit : « Ne mêle pas Dieu à cette affaire [...]. Cela ne regarde que les Allemands et les Juifs. Les hommes. »⁶¹ La dimension immatérielle est donc éliminée de l'événement. Il ne s'agit plus désormais que d'une tragédie à hauteur d'homme, dirigée par un homme et exécutée par des hommes. Rymkiewicz dira à ce sujet :

En privant Dieu du droit d'intervenir dans notre histoire, nous sommes plus indulgents à Son égard qu'à notre égard. Nous admettons que notre histoire se déroule en dehors de Lui, qu'elle est notre affaire car nous ne voulons pas que Dieu réponde de toutes les horreurs dont nous sommes témoins. Mais, en agissant de la sorte, c'est-à-dire en privant Dieu du droit d'intervenir, nous Le privons également de son omnipotence : Il ne peut plus agir comme il le désire, donc Il n'est pas tout-puissant. Le dieu qui s'est retiré – qui a été par nous retiré – de l'histoire, cesse d'être Dieu.⁶²

Rymkiewicz croit qu'admettre cette affirmation reviendrait à accepter l'affirmation de Nietzsche, qu'il décrit ainsi : Dieu est mort, et c'est nous qui l'avons tué. Il dira alors qu'il n'y a pas de raison à proprement parler de tuer Dieu. Il est vivant et la preuve en est qu'il fait du peuple ce que bon Lui semble. Il faut donc s'attarder à chercher ailleurs. En effet, si Dieu n'est pas le coupable, qui l'est? Les Allemands?

⁶⁰ *Ibid.*, p. 83-84.

⁶¹ J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 35.

⁶² *Ibid.*, p. 177.

2.1.3.2 Écrire contre les Allemands

Peu se risqueraient à dire que les Allemands, entendons ici les nazis, n'ont aucune responsabilité dans la Shoah. Loin de contredire leur culpabilité, Rymkiewicz décrit sans gêne les Allemands comme « une bande de pickpockets qui affinent leur idéologie débile en pillant. Des bandits qui subliment leur philosophie d'infirme en volant, en tuant. »⁶³ Il leur en veut de boire de la bière alors que d'autres autour d'eux massacrent des personnes. Les soldats collaborant avec les nazis ne sont pas épargnés. Ainsi, il cite Perechodnik lorsqu'il raconte le moment où il a vu un Ukrainien dépecer une jeune femme avec une pelle : « Comme il n'avait plus de balles, il s'est emparé du manche de cet outil et l'a battue vivante, entre les seins, avec une telle violence qu'il a fini par la couper en deux. »⁶⁴ Les soldats sont donc évidemment responsables, du fait surtout qu'ils ont commis des actes eux-mêmes ou qu'ils y ont assisté sans rien faire. Mais ils ne sont pas les seuls responsables.

Rymkiewicz explique que la culpabilité touche en réalité beaucoup plus de personnes. Il reprend alors le concept de la responsabilité collective et explique celle du peuple allemand :

Tous les Allemands ne sont pas responsables de ce que Brandt ou Mende ont fait dans le ghetto, c'est-à-dire de leurs actes concrets. Ce n'est pas cela que je veux dire. En revanche, ils sont tous responsables de ce que des gens comme Brandt et Mende aient en général existé, de ce que leurs actes aient pu être justifiés d'un point de vue moral, qu'une atmosphère morale ait pu permettre l'accomplissement de leurs actes. Ils sont responsables – c'est sans doute ainsi qu'il convient d'appréhender la chose – de ce qu'une permission leur ait été accordée.⁶⁵

L'atmosphère sociétale est donc partie intégrante de la responsabilité collective. En effet, si un acte n'est pas jugé répréhensible par sa société, un homme peut-il se laisser tenter plus facilement? Si la masse ne s'oppose pas à l'injustice, comment alors l'arrêter? Le même

⁶³ *Ibid.*, p. 97.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 212.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 83.

phénomène se passe, selon lui, dans la société polonaise. Oui, les Allemands buvaient de la bière en regardant les déportés et en riant entre eux, tirant sur eux lorsqu'ils en avaient envie mais, pendant ce temps, « des Polonais passaient, emportant couvertures, oreillers, lampes, sucriers. »⁶⁶

2.1.3.3 Écrire contre les Polonais

Les Polonais ont, pendant la guerre, pillé des maisons, volé des réfugiés, dénoncé femmes, hommes et enfants, etc. Rymkiewicz donne ouvertement des exemples de l'antisémitisme de plusieurs Polonais, allant même jusqu'à faire dire en toute ironie au personnage de Mme Sarah Fliegeltaub, la tenancière de la villa d'Otwock, des propos antisémites alors qu'elle est elle-même juive, car c'est ce qui était bien vu dans la société d'alors. Le roman est aussi l'occasion de parler des préjugés des Polonais, qui croient que tous les communistes sont juifs et vice versa. Il donne même un exemple personnel : toute sa vie, son nez l'a fait passer soit pour Juif, soit pour antisémite⁶⁷. À cause de ces nombreux préjugés, il a également perdu sa première fiancée, dont la mère tentait par mille moyens détournés de savoir s'il était juif. Pendant la guerre, l'antisémitisme était à son comble, et plusieurs Polonais en ont profité.

Rymkiewicz ne peut supporter « que dans la mentalité polonaise il y avait quelque chose qui autorisait à briser les vitres »⁶⁸. Plus particulièrement, le fait qu'il appartienne à la même société que ceux qui brisaient les vitres est ce qui le rend collectivement responsable : « Or je suis d'ici, je ne puis donc me soustraire à la responsabilité de ce qui s'y est passé, de ce qui s'y passe. En niant ma responsabilité dans cette affaire, je cesserais d'être ici. Du moins c'est ainsi que je ressens les choses. D'après moi, chacun est

⁶⁶ *Ibid.*, p. 268.

⁶⁷ *Ibid.*, voir p. 149-152.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 81.

responsable. Tous ceux qui sont d'ici. »⁶⁹ En raison de cette culpabilité qu'il ressent, il doit comprendre.

Trahir les siens n'est, selon lui, pas surprenant⁷⁰. Les Polonais chrétiens ont trahi les Polonais juifs. Pourtant, peu ont parlé, peu se sont confiés à ce sujet. Rymkiewicz note, à ce sujet, le récit *Les rameaux d'acacia*, d'Edmund Wierciński, en tant qu'exemple parfait de ce que devrait être un témoignage chrétien :

[Le récit] de Wierciński est l'un des plus fondamentaux : non pas tant du point de vue thématique que de celui de sa tonalité. Il relate l'histoire des Juifs exactement comme peut le faire un simple observateur, comme devraient en parler les Polonais. Le récit est sobre, concret, serein. Il est imprégné de douleur et de colère à l'encontre de ses compatriotes qui profitèrent du malheur des Juifs.⁷¹

C'est le fait que plusieurs aient joui de la situation qui doit être pointé du doigt, et il est essentiel que les écrits en témoignent. Malgré l'effort de témoignage que l'auteur pose, ce dernier s'en veut d'insérer des éléments fictifs dans son témoignage, car il croit que seul un ouvrage dans lequel rien ne serait imaginé, dans lequel seule l'histoire commune des Juifs et des Polonais « serait un digne témoignage de ce qui s'est réellement passé, une digne réparation dont nous, Polonais, sommes redevables aux Juifs »⁷². Réparation... L'écriture, en tant qu'intermédiaire du témoignage, est donc le vecteur réparateur. L'ouvrage n'existant pas, il se doit d'être inventé, et c'est là une des raisons du choix de l'écriture. Il sera vu au prochain chapitre comment l'écriture s'inscrit dans ce processus de réparation.

Rymkiewicz n'est évidemment pas le seul à avoir recours au témoignage pour se purger de sa culpabilité. En effet, nombre de survivants et de témoins ont parlé, écrit, dessiné, etc., afin de témoigner de leur expérience dans les camps. Dans presque tous les

⁶⁹ *Idem.*

⁷⁰ Cette citation a été donnée au chapitre 1.

⁷¹ *Ibid.*, p. 261.

⁷² *Ibid.*, p. 288.

cas, ce témoignage est motivé par un sentiment de culpabilité. Chez Rymkiewicz, il s'agit de la responsabilité collective que tous doivent prendre sur leurs épaules. Chez Perechodnik, la culpabilité est profonde, inscrite au plus creux de lui-même.

2.2 Perechodnik – Une culpabilité profonde

Suis-je un meurtrier? Étouffante question qui hante l'auteur. Il a été présenté au premier chapitre que Perechodnik a dû conduire sa femme et sa fille sur la place de déportation et ne se le pardonne pas. Il ne croit pas non plus possible que quiconque lui pardonne son geste. Contrairement à Rymkiewicz, c'est un sentiment précis de culpabilité que Perechodnik ressent, un sentiment si puissant qu'il peut en résulter le désir de s'abolir tout à fait. En plus de la présence indiscutable de la mémoire en tant qu'objet à transmettre, comme chez Rymkiewicz, une déshumanisation du sujet s'opère, processus que nous analyserons un peu plus loin. Enfin, nous verrons comment cette culpabilité s'impose comme instigatrice d'une écriture-procès personnelle.

2.2.1 La culpabilité

Le sentiment de culpabilité de Perechodnik se présente sous deux volets : un volet motivateur et un volet dépressif. L'image de sa femme et de sa fille sur le lieu de déportation restera à jamais gravée dans sa mémoire. Il écrit d'ailleurs principalement pour en parler et pour honorer leur mémoire.

Parce qu'il se sait coupable, il ressent le besoin de parler de sa femme et de sa fille pour que justice leur soit rendue. Il imagine à rebours ce qu'il aurait pu faire pour éviter le pire : « Une autre chose m'agitait et me rappelait ma faute : mes costumes anglais et mon manteau d'hiver. [...] Si je n'avais pas hésité à vendre ces vêtements avant l'action, j'aurais

pu acheter une *kennkarte* pour Anka et la sauver de l'*Umschlagplatz*. »⁷³ Le questionnement incessant de l'auteur prend de plus en plus de place : « Suis-je un meurtrier, le bourreau de ma propre femme? »⁷⁴ Cette phrase est particulièrement éloquente. Pourquoi n'a-t-il pas réagi quand il le pouvait encore? Pourquoi n'est-il pas monté dans le train avec elles? Ces questions le hantent constamment dans son appartement à Varsovie. Il explique : « Je passais le plus clair de mon temps à penser combien il aurait été facile de sauver ma femme et mon enfant. [...] J'étais envahi par un chagrin terrible et par un sentiment de culpabilité. »⁷⁵ Ce sentiment est une des raisons qui, inconsciemment, le poussent à écrire.

Toutefois, même si la culpabilité est la source de son écriture, elle s'attaque petit à petit à son âme pour détruire son besoin même d'écrire : « Que me reste-t-il à dire, le jour du troisième anniversaire de notre Aluška et du premier anniversaire de ta mort? Je me souviens de vous, je me souviendrai de vous jusqu'à mon dernier souffle. Mais je ne peux plus écrire. Je me sens trop coupable. »⁷⁶ Tout au long du texte, Perechodnik développe un mécanisme d'écriture qui lui permet de s'autojuger sans merci. Il explique toujours la raison de ses actions, comme dans une autothérapie. Pourquoi a-t-il agi de la sorte? Au départ, il tente bien sûr d'étouffer la culpabilité en lui, mais c'est là une tentative bien vaine. L'écriture et la remémoration de la perte de sa femme et de sa fille, arrivées à leur terme respectif la journée du premier anniversaire de leur déportation, ne servent en réalité qu'à le condamner. La culpabilité prend donc de plus en plus de place dans le texte jusqu'à en signifier la fin, car l'espace d'écriture participe à la mort lente du sujet écrivant, à la réclusion progressive supplémentaire qu'il s'impose. Cette condamnation progressive en vient d'ailleurs à jouer sur l'énonciation du sujet qui se présente en se dépouillant des différentes caractéristiques qui le définissaient comme sujet avant la guerre. Mais avant

⁷³ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 189-190.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 89.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 192-193.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 261.

d'aller plus loin sur ce point, revenons à l'importance que la mémoire occupe chez notre auteur.

2.2.2 La mémoire

Il est impossible de passer à côté de la question de la mémoire lorsqu'il est question de l'écriture des camps. La commémoration se trouve encore aujourd'hui au cœur des discussions entourant les survivants de la Shoah ou de leurs écrits. Le témoin a survécu, sa famille, non. C'est d'ailleurs là l'origine de ce sentiment de culpabilité qui envahit le survivant. Le besoin de témoigner de Perechodnik, qui s'exprime par l'écriture, vient précisément du fait qu'il ressent le besoin de parler *pour* sa famille⁷⁷. Il faut dire ce qui est arrivé aux autres, car il est le seul à pouvoir le faire. Mais comment se positionner par rapport au passé et à l'avenir? Comment se décrire et décrire ce qui est arrivé aux autres après avoir vécu un tel drame? Chez Perechodnik, toutes ces questions sont explicitement formulées, puis résolues. Nous verrons d'abord comment s'articule la présence de la mémoire personnelle, puis celle de la mémoire collective et du procès.

Sur fond de ghetto de Varsovie en flammes, je vis de mes propres yeux le crépuscule des Juifs de Pologne. Je vis la mort de tous ceux que j'avais tant enviés dans le passé. Je compris l'inutilité de tout combat, je pris conscience que tôt ou tard il me faudrait partager le sort des Juifs. Je me dis qu'il ne resterait plus personne pour pleurer et vénérer la mémoire de ma femme, transmettre ses souffrances à la postérité, exiger vengeance pour sa vie innocente et celles d'un million de Juifs.

Je décidai alors, très précisément le 7 mai, d'écrire mon histoire. Elle se conservera peut-être et sera transmise aux Juifs, un jour, en tant que fidèle miroir de ces temps tragiques. Elle incitera les États démocratiques à exterminer impitoyablement tous les Allemands, à venger la mort de millions d'innocents, enfants et femmes juifs.⁷⁸

⁷⁷ La citation a été donnée précédemment. Voir Calel Perechodnik, p. 261.

⁷⁸ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 214.

2.2.2.1 La mémoire personnelle ou à court terme

L'auteur sait qu'il a de fortes chances de mourir et, bien qu'il souhaite survivre, il n'a pas d'espoir réel. Son avenir n'est guère plus qu'une espérance. Plus le récit avance, moins il est optimiste. À la fin, il est persuadé qu'il mourra, si ce n'est physiquement, à tout le moins dans son âme. C'est là que la mémoire prend toute son importance. Celle-ci se présente sous deux aspects majeurs. Le premier concerne sa mémoire personnelle, qui se sépare elle-même en deux : la mémoire du passé, concernant sa femme et sa fille et concernant sa propre vie qu'il oublie, et la mémoire après l'Action (déportation de ses proches à Otwock), avant et après la mort d'Anka et d'Athalie (voir schéma ci-dessous).

La culpabilité, les aspects de la mémoire et ses enjeux chez Perechodnik

Personnelle	1° mémoire du passé	a) de sa femme et de sa fille	Rappel de leur existence
		b) personnelle; de ses actes	Recherche de rédemption
	2° mémoire après l'Action	a) avant la mort de sa famille	Rappel du bonheur passé
		b) après la mort de sa famille	Descente en enfer
Collective	1° de lui-même face aux autres Juifs	Identité et destin historiques	
	2° des Polonais → procès	Identité collective et politique	
	3° des Allemands	Tortionnaires intelligents	
	4° de la religion juive	Atavisme d'isolement et de passivité	

Revenons un instant sur les types de mémoire, tels que décrit par Jacques Le Goff. La démarche de Perechodnik s'inscrit véritablement dans l'histoire de la mémoire collective. Le Goff explique que la mémoire collective est « le vécu de ce rapport jamais fini entre le présent et le passé »⁷⁹. Elle peut souvent être inspirée de mythes d'une société ou encore être anachronique, voire déformée. Loin de dire que l'histoire que Perechodnik relate est déformée, elle est plutôt teintée par sa subjectivité, puisqu'il choisit les événements qu'il nous raconte. Plus particulièrement, nous pouvons affirmer qu'il choisit les événements qui lui servent dans sa reconstruction personnelle, dont il sera question plus loin. Il est important de mentionner que la démarche de Perechodnik, contrairement à celle de Rymkiewicz, n'a pas de volonté collective sous-jacente. Elle se veut une démarche individuelle. Son histoire et celle de ses proches doivent être connues, et c'est là ce qui motive l'écriture. Aussi, il est important de mentionner que sa démarche est limitée dans le temps : l'histoire qui doit être connue est celle de l'immédiatement passé, dont on se souvient et dont nos proches se souviennent. Il est plus facile de la relater, car il est possible d'interroger les autres sur les événements. Par opposition, la volonté de raconter le passé s'accompagne automatiquement d'une recherche documentaire, car il serait impossible d'en parler autrement. Perechodnik s'inscrit donc dans la mémoire collective, au même titre que plusieurs autres écrits de survivants de la Shoah qui ont raconté leur histoire personnelle.

La mémoire du passé prend, chez Perechodnik, deux aspects. L'auteur écrit d'abord pour entretenir la mémoire de sa femme et de sa fille; il s'adresse d'ailleurs, pendant une partie de ses mémoires, directement à sa femme : « Il me faut terminer, Aneczka, je t'ai déjà tout dit. Tu sais que tu seras vengée par le sang. »⁸⁰ Sa femme est, nous pouvons le supposer, le principal destinataire de ses écrits : « c'est un compte rendu que je T'offre à l'occasion du premier anniversaire de ta mort. Puisque je ne pouvais partager avec toi, soir

⁷⁹ Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « folio/histoire », n° 20, 1988, p. 194.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 263.

après soir, mes pensées et mes souffrances, je les ai couchées sur le papier pour te les lire aujourd'hui. »⁸¹ Toutes les occasions sont bonnes pour raconter diverses anecdotes sur elle, sur sa fille et sur sa famille. L'auteur tente cependant d'oublier le reste de sa vie, car il s'agit d'une période trop difficile pour lui. Par exemple, lorsqu'il retourne à Otwock, il marche dans la ville et retourne automatiquement dans son cinéma, monte à l'étage et se rappelle brusquement qu'il n'y habite plus et que sa femme et sa fille sont décédées. Il s'effondre alors en larmes dans les escaliers, brusquement ramené à la réalité. La vie d'avant la guerre est donc généralement évitée, du moins l'auteur a la volonté de le faire. Cette mémoire personnelle du passé est donc elle-même séparée entre la mémoire heureuse de sa famille et la mémoire sombre du retour personnel en arrière.

La mémoire personnelle après l'Action se développe également en deux aspects : avant et après la mort de sa femme Anka et de sa fille Athalie. La période qui précède la déportation est heureuse : « Tout me rappelait ma femme, mon enfant, et toute la période vécue dans le ghetto, période que j'idéalisais après la catastrophe comme étant la plus heureuse de ma vie. »⁸² Cette période est régulièrement évoquée et est, malgré les circonstances, relativement positive par rapport aux épisodes qui suivent. La deuxième période, celle qui suit le drame, est une période très sombre et se caractérise par les nombreuses évocations de l'extrême solitude et de la culpabilité de l'auteur.

Il convient de nous arrêter quelques instants sur ce profond sentiment de solitude qui, chez Perechodnik seulement, est évoqué. Contrairement à Rymkiewicz, ce sentiment d'une solitude pesante est important chez Perechodnik et est développé par ses réflexions et par son écriture. Son récit, écrit alors qu'il vit loin du reste de la société, est marqué par une confusion dans le temps. Ainsi, il donne des dates qui sont corrigées par la suite dans les notes : « Perechodnik se trompe : le 25 avril 1943 était un dimanche. »⁸³ Le temps stagne

⁸¹ *Ibid.*, p. 258-259.

⁸² Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 178.

⁸³ *Ibid.*, p. 310.

et est même éternel pour l'auteur : « Nos journées traînaient en longueur de manière insupportable. Je me mettais au lit dès deux heures de l'après-midi et j'y restais jusqu'à neuf heures du matin. »⁸⁴ La solitude est également la source du sentiment de culpabilité puisque c'est l'occasion d'un éternel face à face avec lui-même, avec ses actes. Il ne peut qu'y penser à journée longue : « Rester seul avec ses pensées est bien le pire qui puisse arriver à un homme. Je n'étais pas seul dans la chambre, mais je n'avais personne avec qui partager mes problèmes. »⁸⁵ La solitude est donc à la fois physique et mentale, et s'étend jusqu'aux gens qui l'entourent. Ainsi, Calel Perechodnik voit le reste de sa famille éclater. Sa mère et son père restent ensemble, mais se tournent contre lui : « Je peux tout donner à mes parents, mon argent, mes affaires, mon travail, mais je n'ai pas d'amour à leur offrir. D'ailleurs, crois-moi, ma mère ne le mérite pas. Elle et moi, un mur nous sépare. Ce qui est nouveau, c'est que maintenant je ne m'entends pas avec mon père non plus. »⁸⁶ Cet éclatement total est non seulement causé par les comportements de chacun, mais est une conséquence directe de la réclusion, de la solitude et de la guerre : « Quant à moi, mes sentiments filiaux avaient nettement faibli. J'essayais de me comporter correctement, mais sans plus »⁸⁷. Les stratégies des autorités fonctionnent. Les atrocités vécues sont telles qu'elles font éclater chez lui même les liens filiaux, liens qui par ailleurs pourraient sembler les plus intouchables. Toutefois, ce n'est pas le cas chez tous les témoins de la Shoah. En effet, certains, Martin Gray par exemple, ont expliqué que la vie pendant la guerre, menée sous le signe de la peur constante et de la loi de la jungle, renforçait le lien familial :

C'est curieux une famille : jamais comme en ces jours je ne m'étais rendu compte de ce qu'elle représentait pour moi. La Gestapo aurait pu me torturer, je n'aurais pas donné mon père et quand l'homme a frappé ma mère, même si je n'ai pas bougé il m'a semblé que je hurlais, que je devenais fou. Une famille, c'est le monde tout entier et maintenant par leur faute le

⁸⁴ *Ibid.*, p. 192.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 192-193.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 261.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 184.

monde était en miettes. J'ai pensé, ces nuits-là, qu'un jour je reconstruirais un monde à moi, une famille.⁸⁸

Cependant, Perechodnik a toujours eu une relation particulière avec ses parents, d'autant plus depuis qu'ils n'ont pas réagi à l'annonce de la mort de sa femme et de sa fille, trop préoccupés, selon l'auteur, par leur propre survie pour éprouver un quelconque sentiment. Mentionnons enfin que la solitude contribue également à l'enfermement psychique de l'auteur, qui se trouve dès lors pris dans un cercle vicieux. En effet, le fait d'être seul et, principalement, d'être rongé par la culpabilité, le pousse à s'isoler encore davantage en ne freinant pas l'éloignement qu'il sent s'installer entre lui et ses parents. Lorsque sa mère croit qu'il pense à l'empoisonner, il ne prend pas la peine de lui faire comprendre que ce n'est pas le cas et se laisse tranquillement sombrer dans l'apathie, blessé que ses parents s'écartent de lui aussi facilement.

Revenons maintenant aux deux périodes mémorielles personnelles qui se confondent parfois. Lorsqu'il est question de sa femme et de sa fille, la mémoire est heureuse et est volontiers partagée (mémoire personnelle, 1^o a). Lorsqu'il s'agit d'épisodes plus sombres, nous sommes toujours dans la partie de sa vie qu'il tente d'oublier, mais également dans la partie suivant la mort de sa famille (mémoire personnelle, 1^o b et 2^o a, b). Les deux parties se juxtaposent puisqu'il est impensable en effet de parler des deux femmes de sa vie sans penser à leur mort⁸⁹. L'événement heureux qu'est le troisième anniversaire de sa fille se trouve dramatiquement mis en parallèle avec la mort de sa femme (mémoire personnelle, 1^o a et 2^o b). Les souvenirs heureux et malheureux en viennent donc à se mélanger jusqu'à ce que l'auteur se soit purgé de tout ce qu'il avait à dire.

Une nette distinction existe entre la façon dont nos deux auteurs traitent la mémoire. Il existe une relation très nette entre le passé, l'immédiatement passé, le présent, l'immédiatement futur et le futur. Un tel lien existe également dans l'historicité lorsqu'il est

⁸⁸ Martin Gray, *Au nom de tous les miens*, Paris, Éditions Pocket Jeunesse, coll. « Jeunes Adultes », n° J319, 2004, p. 47-48.

⁸⁹ Voir citation donnée plus haut, Cael Perechondik, p. 261.

question de raconter l'histoire. Dans son livre *Temps et récit III, Le temps raconté*, Paul Ricoeur insiste sur le fait qu'il y a en chacun de nous un être-affecté-par-le-passé⁹⁰, qui a besoin de faire un lien entre les prédécesseurs et les successeurs; c'est-à-dire que cet être a besoin de faire référence au passé pour comprendre ses racines, la tradition, ses façons de penser et, de manière plus générale, sa culture et l'influence que tous ces concepts peuvent avoir sur son présent et son futur. Perechodnik est extrêmement affecté par son passé, et l'écriture lui permet de se libérer de ce passé envahissant. L'écriture se veut processus d'établissement de l'histoire et, selon ce que dit Paul Ricoeur, « l'histoire tend alors massivement à *éloigner* le passé du présent »⁹¹. En dressant les faits, Perechodnik se donne la possibilité d'analyser méticuleusement toutes ses réactions et les réactions des autres. Il cherche à comprendre pourquoi chacune de ses connaissances pense comme elle le fait, ce qui lui permet par la suite de s'éloigner de ce qu'il a vécu. Aussi, il dépasse rarement l'immédiatement passé et l'immédiatement futur. Son écriture s'y limite, car son lecteur est immédiat. Il pense principalement à ceux qui le liront après la guerre, et les quelques retours à un passé plus ancien ne servent qu'à mettre en contexte sa vie et à présenter les membres de sa famille. On a vu que Rymkiewicz avait constamment recours à un passé ancien basé sur la recherche documentaire et la fictionnalisation de l'histoire, ce qui est pratiquement écarté chez Perechodnik, car ses mémoires relatent des moments vécus et des récits oraux transmis par ses connaissances. Évidemment, Perechodnik tombe plus facilement dans l'interprétation subjective des faits, tandis que Rymkiewicz se rapproche plus dans ses démarches de l'objectivité du reportage, malgré les discussions que Rymkiewicz-personnage peut avoir dans le texte.

⁹⁰ Voir Paul Ricoeur, *op.cit.*, p. 313 et suivantes.

⁹¹ Paul Ricoeur, *op.cit.*, p. 213.

2.2.2.2 La mémoire à long terme

Le deuxième aspect de la mémoire concerne la mémoire à long terme qui se doit d'être léguée, qui est marquée par un questionnement qui force l'auteur à répondre et par un besoin d'appuyer ses dires pour ne pas être contredit. Nous savons que Perechodnik souhaite que ses mémoires soient publiés et sait donc qu'il aura des lecteurs. Il est conscient qu'il doit écrire pour ce lecteur. Lorsqu'un collègue tente de le berner en lui faisant croire que le diamant qu'il avait est faux et qu'il le lui vole, Perechodnik dit : « L'avais-je cru? Pas le moins du monde. Mais je n'avais envie ni de me bagarrer ni de faire des efforts pour avoir cet argent. »⁹² Il écrit donc pour un lecteur, expliquant ses faits et gestes, se justifiant sans cesse.

Aussi, l'auteur prend la peine d'expliquer pourquoi il connaît certains événements, qu'il narre, qu'il présente sous forme de dialogue ou dont il décrit en détail le déroulement, et valide ainsi la totalité de son témoignage. Il cite toujours ses sources lorsqu'il donne des chiffres (généralement des journaux clandestins). Sachant que les lecteurs pourraient mettre en doute ce qu'il dit, il tient à s'expliquer suffisamment, car il sait également qu'il est possible qu'il ne soit pas là pour dire de vive voix ce qui lui est arrivé. Lorsqu'on lit Perechodnik, on sent qu'il s'adresse à quelqu'un. On pourrait croire qu'il s'adresse généralement à sa femme, ce qui est cependant mis en doute à la fin de ses mémoires puisqu'il spécifie que, désormais, il s'adresse à Anka. C'est pourquoi nous croyons qu'en réalité, il s'adresse plutôt, à travers ses lecteurs, à lui-même ou à sa conscience profonde, ce qui revient presque à s'adresser à Dieu. S'adresser à ses lecteurs futurs change la donne. Il se soumet par l'écriture à son propre jugement, au leur, à celui, plus général, de l'humanité à venir. Nous pourrions même affirmer qu'il s'agit d'un moyen de s'inscrire dans cette humanité, de s'y trouver une place.

L'écriture de Perechodnik est donc une écriture consciente de ses futurs lecteurs, écriture qui cherche à valider toutes les informations afin que la mémoire qui y est

⁹² Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 132.

véhiculée, la sienne, celle de sa famille ou celle des événements, soit non contestable. Mais cette écriture, qui sert l'auteur en lui permettant de transmettre un savoir qui ne doit pas se perdre, lui nuit temporairement, au sens où elle devient une écriture-procès.

2.2.3 L'écriture-procès ou la culpabilité collective

Perechodnik profite de la tribune qu'il s'offre en écrivant son histoire pour dénoncer les coupables. Nous avons mentionné au premier chapitre que Perechodnik protège les noms des personnes qui lui sont chères ou qui l'ont aidé, lui ou sa famille, mais ne se gêne pas pour donner le nom complet, voire même l'adresse, des personnes qui lui ont nui. Mais il s'agit là d'un processus qui est normal chez les témoins survivants. En effet, Dominique Moncond'huy écrit :

Tous ces textes s'écrivent *contre*. Et non pas toujours contre ce qu'ils disent – les nazis, les kapos, l'oubli ou le pardon, le scandale de la réconciliation politique (Améry), la mort même. Tous ces textes s'écrivent aussi, plus ou moins directement, plus ou moins distinctement, contre leurs auteurs mêmes.⁹³

Ainsi Perechodnik se lance-t-il dans une dénonciation d'abord orchestrée par sa culpabilité personnelle face aux autres, puis par la culpabilité des Polonais, des Allemands et de la religion.

2.2.3.1 Perechodnik face aux autres

Nous avons vu précédemment que Perechodnik ne s'attarde pas à enjoliver l'histoire pour s'épargner et se donner le beau rôle⁹⁴. Il explique tous ses gestes, que ces derniers soient à son avantage ou non, comme lorsqu'il va reconduire de force une femme

⁹³ Dominique Moncond'huy, *op.cit.*, p. 242.

⁹⁴ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 114.

sur le lieu de déportation. Il s'agit ici d'une position éthique qui lui permet, par la suite, d'ouvrir le procès d'autres instances dans lesquelles il n'est pas directement impliqué.

Signalons au passage que Perechodnik se sait piégé. Des forces hors de son contrôle se sont jouées de lui. Il peut alors invoquer son statut de victime, ce qui lui permet d'une certaine façon d'avoir « accès » à la rédemption. La culpabilité personnelle est donc dépassée, pour ainsi dire, par ces forces qui l'ont manipulé.

Perechodnik accuse ouvertement les policiers de tous leurs méfaits. Par contre, il fait une distinction entre les Juifs et les autres (Polonais et Allemands). Les Juifs se sont « fait avoir ». Ils sont tombés dans le panneau des Allemands, et leur soudaine participation aux crimes et autres actes haineux est vue comme une conséquence de cette influence des Allemands ou des méthodes mises en œuvre par ces derniers. Cependant, il parle souvent des policiers juifs à la troisième personne, se détachant du coup d'eux. Lorsque les policiers juifs s'installent sur quatre pâtés de maisons dans le ghetto, Perechodnik dit qu'ils « boivent, pillent et exécutent les ordres des Allemands »⁹⁵. Il se place donc, d'une certaine façon, dans le camp opposé aux coupables. Nous pouvons sans doute y voir une tactique afin de se consoler quelque peu des gestes qu'il a posés et qu'il juge impardonnables. Il n'assume qu'une partie des actes irréprochables commis par les policiers, allant jusqu'à condamner plusieurs des personnes de son entourage qui ont participé à des rafles ou qui ont volé leurs semblables. Cependant, loin de nier ce qu'il a pu commettre, il sépare de sa personne les actes commis en tant que policier, en les attribuant à une autre partie de sa personne, partie qui est autre que sa conscience, autre que sa personnalité. Il dit, au sujet de la dureté des policiers :

Ordre fut donné à chaque policier juif de fournir cinq « têtes » par jour sur l'*Umschlagplatz*. [...] Les policiers juifs de Varsovie n'ont aucune excuse. Ils ne peuvent se justifier en disant qu'ils agissaient en état d'hébétude. Cet état peut durer un jour, mais pas trois longs mois. Leur cœur s'était

⁹⁵ *Ibid.*, p. 45.

transformé en pierre. Tous les sentiments humains les avaient abandonnés.
[...] Rien de tel que de dresser des frères l'un contre l'autre.⁹⁶

Perechodnik parle des policiers comme des « bourreaux de [leurs] femmes et de [leurs] frères »⁹⁷. Puis, plus formellement, on lit à leur sujet : « Je les accuse d'être responsables de la mort des Juifs, au même titre que les sbires allemands. »⁹⁸ Voilà d'ailleurs ce qui attriste particulièrement Perechodnik. Il se rend compte qu'en réalité, le plan des Allemands a fonctionné et que l'ennemi du peuple juif est devenu le peuple juif lui-même : « Mes yeux se dessillèrent alors, éblouis par la vérité. Malheureux peuple juif ! Tu as été condamné à l'extermination par tes ennemis les Allemands, tes amis les Polonais, et par tes fils et frères infâmes, les Juifs. »⁹⁹ Dès lors, il ne cache plus aucun crime ou aucun déshonneur des policiers juifs : « Mates Noj, comment te sens-tu face à ta conscience ? [...] Si ta femme et ton enfant se trouvent maintenant en sécurité, je souhaite que se réalisent les malédictions que Mokotowski t'avait silencieusement jetées avant de mourir. »¹⁰⁰ Il ne se gêne pas pour souhaiter qu'arrivent des malheurs à ceux qui sont responsables. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette volonté affirmée de vengeance, exprimée à plusieurs reprises dans le texte.

Enfin, bien qu'il tente de s'éloigner des atrocités commises par les policiers juifs en employant une tactique d'écriture, il reste responsable et ne parvient pas à se « purger » de la sorte. Il croit que lui et tous les autres sont responsables d'une certaine façon : « Nous, hommes juifs, ne méritons pas d'être vengés. Nous sommes morts par notre faute et non au champ d'honneur. »¹⁰¹ Tous les Juifs sont coupables, incluant lui-même car, d'abord et avant

⁹⁶ *Ibid.*, p. 151.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 80.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 63.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 115.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 121.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 19.

tout, ils n'ont pas réagi. Il va même jusqu'à parler de la stupidité de tous, qui restent là sans réagir alors que ce serait parfois si facile de s'en sortir. Il donne, entre autres, l'exemple de gens cachés qui, ayant été surpris par un soldat allemand, ont attendu tranquillement que l'Allemand en question revienne du village où il était allé chercher des munitions pour son fusil. Mais ce que Perechodnik a le plus de difficulté à comprendre est l'inaction, que ce soit des Polonais ou des Juifs.

Et toi, foule juive? Tu restes passive, résignée, silencieuse. Les Juifs pensent à tout sauf qu'ils sont les descendants de Judas Maccabée. Qu'en est-il de cet esprit qui vous ferait rugir, d'une voix de tonnerre :

- « Que je périsse, mais avec mes ennemis! »

Vous êtes huit mille, et il n'y a que deux cents hommes armés en face de vous. Vous n'avez rien à perdre. Levez-vous, poussez un cri, et vous serez libres en une seconde. Maudit soit le peuple juif, il est déjà vieux, il n'a plus la force de combattre l'adversité.¹⁰²

L'inaction des Juifs est un sujet très discuté et très difficile pour les survivants. Plusieurs en ont parlé, notamment Hillel Seidman, dans « Réflexions après la révolte », une partie enlevée de son journal et constituant le récit de l'Insurrection du ghetto :

Nous voici – un groupe de survivants – assis parmi les ruines [du ghetto après l'Insurrection]. Et l'éternelle question nous taraude [sans arrêt] : pourquoi ? Comment ? Comment cela a-t-il été possible ? Pourquoi nous sommes-nous laissé conduire comme du bétail à l'abattoir ? Aurions-nous pu opposer un refus ? Pourquoi la révolte a-t-elle éclaté aussi tardivement, à un moment où nous étions tellement affaiblis et si peu nombreux ? Pourquoi ne nous sommes-nous pas insurgés plus tôt, dès le début, lorsque nous étions un demi-million de personnes ? Pourquoi avons-nous accepté de nous laisser enfermer dans le ghetto, ce qui constituait une préparation au massacre ? Pourquoi ? Pourquoi ?¹⁰³

¹⁰² *Ibid.*, p. 77-78.

¹⁰³ Hillel Seidman, *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie*, Paris, Éditions Plon, coll. « Terre humaine », 1998, p. 460.

Plusieurs réponses ont été avancées. Tout d'abord, il ne faut pas passer sous silence l'influence de la religion. Dieu a toujours envoyé des épreuves aux Juifs, que ce soit l'esclavage en Égypte, le déluge, etc. Pour éviter les punitions de Dieu, il faut réussir à traverser ces épreuves. Il faut voir là une sorte de fatalisme historique. En ce qui concerne la politique, les quelques leaders qu'il y a eu du côté des Juifs n'ont pas pu former un front uni de résistance, faute de moyens pour le faire. En conséquence, la résistance a eu lieu localement et n'a pas été collective. Les autres pays ne se sont pas impliqués non plus. La résistance polonaise a également pris un long moment avant de se constituer, la première organisation ayant pour but de sauver des Juifs voyant le jour le 27 septembre 1942¹⁰⁴. Le facteur économique est également à considérer. Le manque de moyens matériels (argent, vêtements, moyens de transport, armes, etc.) est définitivement un facteur déterminant car, sans armes, il n'y a pas de combat possible. Aussi, sur le plan intellectuel, le fatalisme religieux donne lieu à une « pensée magique ». Personne ne croyait que la guerre durerait aussi longtemps. Personne ne voulait déménager ou émigrer, car la guerre serait finie la semaine suivante. Perechodnik parle de ce raisonnement à plusieurs reprises¹⁰⁵ et avoue le trouver insensé. Roni Stauber, dans son article « Polémique sur la résistance juive pendant la Shoah. Documentation et recherche en Israël dans les premières années », met en opposition la réaction officielle du Yad Vashem et celle de Raul Hilberg. Ce dernier explique, dans son livre *La destruction des Juifs d'Europe*, que la passivité pourrait être causée par le « mode de réaction traditionnel des Juifs en exil face aux pogroms perpétrés contre eux par une population hostile »¹⁰⁶, évoquant de la sorte le fatalisme imposé par la religion. Le Yad Vashem, quand à lui, a mis l'accent sur les réactions de résistance juive, soit les associations,

¹⁰⁴ Voir à ce sujet l'article de Nathan Weinstock, « La résistance polonaise face à la Shoah » in Hillel Seidman, *op.cit.*, p. 597-600.

¹⁰⁵ Voir Calel Perechodnik, pp. 27, 32, 35, 38, 39, 41.

¹⁰⁶ Roni Stauber, « Polémique sur la résistance juive pendant la Shoah. Documentation et recherche en Israël dans les premières années », dans *L'historiographie israélienne de la Shoah, Revue d'histoire de la Shoah*, Centre de Documentation juive Contemporaine, coll. « C-LEVY AUTO. DIFF », n°188, janvier-juin 2008, p. 251.

unions, groupes, etc., qui se sont formés avant et pendant la guerre. Il serait faux de dire qu'il n'y pas eu de résistance. En effet, nous connaissons plusieurs histoires, dont celle de Perechodnik qui relate à la fois l'Insurrection du ghetto de Varsovie, qu'il voyait de sa cache, et celle mentionnée indirectement en raison de la participation de l'auteur et grâce à la lettre jointe à son texte, l'Insurrection de Varsovie. La pensée magique est également reprise par Hillel Seidman :

La certitude que manifestaient les Juifs [devant l'impossibilité d'une éradication totale], leur optimisme inné et leur incapacité à se représenter l'horreur bestiale d'une pareille éventualité, qui ne pouvait naître que dans des cerveaux pathologiques, tout cela a contribué à faire en sorte que nous n'avons pas cru en la menace d'extermination.¹⁰⁷

Perechodnik parle souvent de l'importance de combattre et profite de la tribune qu'il s'offre afin de féliciter ceux qui ont su réagir, ceux qui se sont battus. Il les encense même, d'une certaine manière, en glorifiant leur mémoire. Ayant entendu parler de ce qui était arrivé à Czerniaków, il dit :

Cependant l'ingénieur Czerniaków, homme hautement cultivé et intelligent, devine – ou comprend – l'épouvantable vérité qui se cache derrière ces belles paroles. Peut-être croit-il Himmler mais n'accepte-il pas d'être l'agent du bourreau, même s'agissant des plus misérables. Toujours est-il qu'il refuse et qu'il se suicide le jour même. Gloire à l'ingénieur Czerniaków, le seul à avoir sauvé l'honneur des Juifs de Varsovie! Son nom est inscrit en lettres d'or dans l'histoire.¹⁰⁸

Dans le même ordre d'idées, il dit aussi : « Docteur Korczak! Je m'incline devant ton nom. Ce ne sont pas tes livres qui t'immortalisent mais tes actes. Au moment ultime, tu n'as pas quitté les malheureux Joški, Moški et Srukli, tu as choisi de mourir avec eux. Gloire à ta mémoire! »¹⁰⁹ Il est évident qu'il porte en admiration ceux qui ont su quoi faire. Il les place

¹⁰⁷ Hillel Seidman, *op.cit.*, p. 461-462.

¹⁰⁸ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 44.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 45.

dramatiquement en opposition avec son manque de réaction, insistant toujours sur l'idée qu'il n'a rien fait. Il souhaite mourir en homme, en ayant agi pour sauver quelqu'un, faute d'avoir pu sauver sa femme et sa fille.

On peut donc affirmer que l'écriture de Perechodnik se veut en partie une écriture de dénonciation. En plus de dénoncer les autres, Perechodnik en profite pour accuser les autres responsables. Peut-être pouvons-nous voir ici une façon de se distinguer des autres, Juifs ou Polonais. Ce sont désormais eux qui sont les responsables. Perechodnik se libère de la sorte en projetant sur eux une partie de sa propre culpabilité. Il n'est plus le seul à être coupable. S'il réussit à s'en convaincre, il n'est maintenant qu'un parmi tant d'autres. Les policiers deviennent les autres, comme nous avons pu le remarquer avec la distanciation qu'il impose. Il renie par le fait même son identité en tant que policier. Qu'advient-il de son identité en tant que Polonais et de la culpabilité de ces derniers?

2.2.3.2 La culpabilité des Polonais

Nous avons vu que Perechodnik parle de la culpabilité des Juifs et de celle des Polonais comme étant deux choses différentes. Celle des Juifs est à la limite compréhensible puisqu'elle découle du fait qu'ils ont été piégés par la « méthode allemande ». Mais les Polonais sont-ils touchés par la tragédie juive? Très peu, nous dit Perechodnik :

Il est temps de décrire l'attitude des Polonais à l'égard des Juifs en général et de leur extermination en particulier. Les couches inférieures des villes et les paysans sentirent rapidement de quel côté soufflait le vent. Ils surent saisir l'occasion de s'enrichir, une occasion comme il s'en produit rarement dans l'histoire. Puisqu'on pouvait piller, voler et tuer impunément, nombreux furent ceux qui s'y appliquèrent. Comprenant que c'était maintenant ou jamais, ils levaient les bras au ciel en le remerciant de la chance qui leur était donnée de vivre une telle époque... Ils se considéraient comme innocents – les coupables, c'étaient les Allemands.

Dans chaque ville, à l'heure de l'action, la populace entourait le ghetto et participait à une véritable chasse aux Juifs, une chasse avec rabatteurs, selon les règles de l'art. Combien de Juifs avaient péri de leurs mains? Une multitude! Dans le meilleur des cas, les rabatteurs se bornaient à dépouiller

leurs victimes de leur argent, renonçant à les emmener au poste de gendarmerie. [...] Ainsi se comportait la foule solidaire, la foule anonyme. [...] Il ne faut pourtant pas jeter la pierre à ceux qui travaillaient au service des Allemands. Après tout, ce n'était que de la populace. Que la moitié de la société polonaise fût de la populace est une autre affaire.¹¹⁰

Perechodnik est très dur et cinglant. Il n'est pas question de leur laisser la chance de s'en tirer. Eux aussi doivent se sentir coupables. Souvent l'auteur rappelle-t-il à ses lecteurs que les Polonais ont commis beaucoup d'atrocités. Ils « se disputent devant les dépouilles encore chaudes »¹¹¹ afin de savoir qui partira avec les biens; « l'extermination des Juifs se déroulait dans le *désintéressement* général de l'opinion publique polonaise, si ce n'est avec son accord tacite »¹¹². Il n'est pas possible pour Perechodnik de passer sous silence, alors que lui-même admet si volontiers sa propre culpabilité, l'implication volontaire des autres, implication qui, selon lui, est sans conséquence. D'ailleurs, il croit que cette inclination des Polonais pour l'extermination des Juifs est ce qui a permis aux Allemands d'instaurer leur politique de la peur : « Une chose est claire, les Allemands sentent parfaitement que les Polonais ne sont pas tous hostiles à l'extermination des Juifs, que certains iraient même jusqu'à donner un coup de main pour pouvoir hériter des biens juifs. »¹¹³ L'auteur va jusqu'à dire que ces comportements sont considérés comme normaux et qu'ils sont répandus. De fait, il est important de mentionner que le gouvernement en place peu avant la guerre fait la promotion de l'antisémitisme :

Le réflexe judéophobe est à ce point ancré dans les consciences qu'il arrive que des manifestations antinazies dérapent et dégénèrent en émeutes anti-juives.

L'antisémitisme se mue de la sorte en une obsession nationale qui s'exprime quotidiennement à la Diète. Des mesures antisémites, dont l'interdiction de l'abattage rituel – prohibition inspirée par celle qu'avait édictée l'Allemagne

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 142-143.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 92.

¹¹² *Ibid.*, p. 121-122.

¹¹³ *Ibid.*, p. 37.

nazie –, sont adoptées et, refusant de voir la menace qui plane sur sa frontière occidentale, la Pologne encense Hitler.¹¹⁴

Il est donc déjà ancré dans la société polonaise l'idée que les Juifs sont responsables de plusieurs malheurs, ce que l'Église polonaise soutient en majeure partie, nous dit Weinstock. Plusieurs antécédents de déportations et de persécutions soutenues par l'Église remontant aussi loin qu'au Moyen Âge ont été répertoriés par l'Histoire. Il est important de noter cependant que plusieurs prêtres ont fourni de faux papiers aux fugitifs juifs et ont aidé à en protéger¹¹⁵. Mais la majorité voyait les choses autrement. Le pape Pie XII a toujours refusé d'intervenir pour éveiller la conscience collective aux massacres et est même allé jusqu'à dire que les Polonais manquaient de gratitude et de mémoire¹¹⁶ en osant demander de l'aide. En ce qui concerne le gouvernement, le général Stefan Grot-Rowecki, commandant de l'Armée de l'intérieur, écrit à Londres en 1942 en insistant sur « l'hostilité de la population polonaise à tout geste de sympathie envers les Juifs »¹¹⁷. Quant aux médias, les journaux de l'époque, comme le *Jestem Pelskiem*, reflètent la judéophobie en vigueur bien avant 1939. Jan Karski signale lui-même cette « flambée de racisme »¹¹⁸ dans un rapport daté de février 1940. « [L]'impact de la propagande nazie sur les masses polonaises »¹¹⁹ est également confirmé par Ringelblum.

Rymkiewicz est personnellement témoin des commentaires et comportements antisémites des Polonais de sa connaissance, qui pensaient ainsi longtemps avant

¹¹⁴ Nathan Weinstock, « Juifs et Polonais, parcours parallèles, destins croisés » in Hillel Seidman, *op.cit.*, p. 503.

¹¹⁵ Voir à ce sujet l'article de Nathan Weinstock, « Le clergé polonais face à la Shoah », in Hillel Seidman, *op.cit.*, p. 605-607.

¹¹⁶ *Idem.*

¹¹⁷ Nathan Weinstock, « La résistance polonaise face à la Shoah », *op.cit.*, p. 598.

¹¹⁸ Nathan Weinstock, « Le gouvernement polonais en exil et la Shoah » in Hillel Seidman, *op.cit.*, p. 603.

¹¹⁹ *Idem.*

l'occupation. Il les mentionne d'ailleurs sans gêne. Perechodnik dit, quant à lui, ne pas avoir été personnellement confronté à de tels comportements, mais admet volontiers lui aussi qu'une vague de haine existe, et ce, bien avant la guerre. D'être impuissant devant cette réalité le fâche. Et cette colère n'est pas injustifiée. En effet, plusieurs de ses amis, ou des amies de sa femme, se retournent contre lui au dernier moment. Il se fait voler, par exemple, par l'ancien concierge de ses parents, qui avait juré de tous les protéger. Il rapporte aussi les paroles d'une ancienne amie proche de sa femme, Mme A., qui a déclaré que « L'unique et inoubliable service que les Allemands ont rendu à la Pologne est de l'avoir nettoyée de ses Juifs. »¹²⁰ Du coup, Perechodnik sait qu'il ne peut se fier qu'à très peu de gens. Du jour au lendemain, il perd donc la capacité de faire confiance à qui que ce soit. Il est alors compréhensible qu'un sentiment de colère et d'incompréhension en découle.

Il m'est difficile de parler des Polonais. Ce qui se passe actuellement constitue la plus grande déception de ma vie. J'ai vécu parmi les Polonais pendant vingt-six ans, j'ai adopté la culture et la littérature polonaises, j'ai appris à aimer la Pologne, à la considérer comme ma seconde patrie. Ce n'est qu'au cours de l'année écoulée que j'ai découvert le vrai visage des Polonais.

Je rapporte très volontiers chaque exemple de comportement noble d'un Polonais envers un Juif, mais je ne peux passer sous silence la bassesse de ceux qui, par soif de profit ou par haine aveugle, sacrifient la vie de centaines de milliers de gens. [...]

Je ne suis pas aveugle, je ne pense absolument pas qu'il était du devoir de chaque Polonais de protéger tous les Juifs, au péril de sa propre vie. Je crois pourtant que la société polonaise aurait dû leur permettre de circuler librement dans le quartier polonais, qu'elle aurait dû condamner sévèrement tous les chasseurs de Juifs.¹²¹

Exactement comme ce fut le cas avec son identité policière, Perechodnik se distancie en disant qu'il a vécu *parmi* les Polonais et, par conséquent, il n'en est plus un lui-même. Les

¹²⁰ *Ibid.*, p. 144.

¹²¹ *Ibid.*, p. 146-147.

Polonais sont les autres. Nouvelle distanciation, nouveau reniement d'une partie de son identité.

Perechodnik ne tire pas le trait sur la possibilité que certaines personnes dévouées existent. Il va même jusqu'à dire que le fait qu'il soit toujours en vie est la meilleure preuve que certains Polonais sont prêts à aider les Juifs de manière désintéressée. Mais, malheureusement, ces derniers sont peu nombreux. Nathan Weinstock relate dans un article le résultat de l'enquête menée par Teresa Prekerowa : « environ 2,2% de la population polonaise ont porté secours aux Juifs »¹²². Perechodnik ne nie pas non plus que les Allemands soient les initiateurs premiers de l'augmentation de cette vague de haine dirigée vers les Juifs. La trahison des Polonais est donc d'autant plus grande puisque dirigée sans raison valable vers les Juifs, qui ont travaillé pour la Pologne pendant des années.

Pour terminer, il est intéressant ici de voir que Rymkiewicz et Perechodnik se rejoignent. Tous deux considèrent que les Polonais sont coupables et, surtout, qu'ils n'ont pas conscience de cette culpabilité. Peut-être est-ce en raison de l'antisémitisme qui a survécu à la guerre? L'antisémitisme est-il resté parce qu'il était plus simple d'accuser une figure précise des problèmes d'une nation? Ces questions restent encore sans réponse précise. Malgré tout, ce qui est intéressant est que les auteurs opèrent une dénonciation et une démystification du rôle qu'ont joué les Polonais pendant la guerre, geste devenu essentiel puisqu'il doit s'inscrire dans le processus de remémoration – pourrions-nous même dire conscientisation? – attendu de la part des Polonais. Cette culpabilité ou implication, toujours au cœur du débat avec la controversée publication de *Jan Karski*, continue de faire couler de l'encre. Mais les Polonais ne sont pas les seuls coupables. En effet, comment oublier les soldats allemands eux-mêmes?

¹²² Nathan Weinstock, « L'antisémitisme polonaise examiné dans son contexte : judéophobie ou banale idéologie du rejet? » in Hillel Seidman, *op.cit.*, p. 619.

2.2.3.3 La culpabilité des Allemands

Écrire *contre* les Allemands. Perechodnik ne peut passer outre. Pour ce dernier, les Allemands sont des monstres. Ce sont des brutes sans cœur qui exécutent les ordres comme des machines. Ce sont des assassins qui ne sont pas capables d'avoir des sentiments. Il donne souvent en tant qu'exemple des cas où des Juifs se sont crus protégés parce qu'amis avec un ou des officiers allemands. Chaque fois, cette amitié ne changeait rien. Il raconte entre autres le cas d'un Juif allemand, ami personnel du gendarme Schlicht, qui, après avoir longuement discuté avec lui, s'est fait tuer par le gendarme qui a dit ensuite : « Mettez-le sur le dessus du tas, rendez-lui hommage, puisque c'est mon ami ! »¹²³ Ce à quoi Perechodnik répond : « Ah, qu'il est bon d'avoir des amis allemands... »¹²⁴ C'est lorsqu'il parle des Allemands que Perechodnik emploie le plus souvent l'ironie. Il félicite sans cesse les Allemands parce que leur plan fonctionne, parce qu'ils ont réussi à tourner les Juifs les uns contre les autres, etc. Dans le même ordre d'idée, il nous dit :

Gloire au génie allemand, le seul capable d'abrutir les gens, de les plonger dans un état de choc collectif tel que non seulement ils ne se cachaient pas, mais qu'au contraire ils se rassemblaient comme des moutons pour attendre leurs bourreaux, qu'ils formaient des troupeaux pour leur faciliter la tâche.¹²⁵

Perechodnik, ayant eu le temps de réfléchir à ce qui se passe alors qu'il est caché à Varsovie, comprend ce que les Allemands comptent faire. Il réalise l'ampleur du plan. Il en décrit d'ailleurs les étapes.

Arrive juillet 1942. Que font les Allemands? Leurs savants sont confrontés à un problème, insoluble pour de simples mortels, mais évidemment pas pour une nation hautement civilisée et développée comme le peuple allemand, le peuple de Nietzsche. C'est un problème macabre : comment tuer tous les Juifs du Gouvernement général sans exception, tout en remplissant les conditions suivantes :

¹²³ *Ibid.*, p. 121.

¹²⁴ *Idem.*

¹²⁵ *Ibid.*, p. 60.

- 1) il ne faut pas que les Juifs se rendent compte que leur sentence de mort a été prononcée;
- 2) il ne faut pas qu'ils se défendent;
- 3) la tâche doit être exécutée par le plus petit nombre d'Allemands possible;
- 4) les Juifs eux-mêmes doivent aider les Allemands dans leur sale besogne;
- 5) d'autres Juifs doivent nettoyer les ghettos abandonnés;
- 6) les cadavres juifs doivent être enterrés par les Juifs;
- 7) tous les biens mobiliers, or, dollars, bijoux doivent passer entre les mains allemandes;
- 8) chaque ville juive doit être persuadée qu'elle *es kommt nicht in Betracht* [n'est pas concernée];
- 9) les Juifs ayant des relations ou de l'argent doivent être maintenus dans la conviction que tout cela ne les concerne pas, afin qu'ils attendent leur tour au lieu de s'enfuir;
- 10) il ne faut pas que les Juifs déportés se rendent compte qu'ils vont à la mort;
- 11) il ne faut pas que les Juifs cèdent à la panique au moment de l'exécution; ceux qui sont encore en vie doivent ignorer leur sort jusqu'aux derniers instants;
- 12) les cadavres de trois millions de gens doivent être utilisés comme matière première précieuse, par exemple pour les engrais ou pour la graisse; de plus, il ne faut pas qu'ils laissent de traces sous forme de cimetières;
- 13) il faut empêcher les Juifs de chercher leur salut dans le quartier polonais.¹²⁶

Il expose ainsi comment les Allemands ont réussi à utiliser tous les gens autour d'eux, principalement les Juifs, afin qu'ils s'exterminent pratiquement par eux-mêmes. Perechodnik exprime par là son sentiment d'être une marionnette (comme il le dira lui-même). Par le fait même, il exprime la conscience qu'il a d'avoir été utilisé et donc de n'être pas entièrement responsable de ses propres faits et gestes pendant la guerre. Il est conscient du système nazi. Martin Gray dira, dans le même ordre d'idée, que ce système est clair; les Juifs se font donner des cartes d'alimentation (*Lebensmittelkarten*) qui « portent un J énorme. Comme le brassard : pour nous désigner aux voleurs et aux tueurs »¹²⁷. Gray raconte aussi que son père, au début de la guerre, l'avait aidé à comprendre les procédés

¹²⁶ *Ibid.*, p. 42-43.

¹²⁷ Martin Gray, *op.cit.*, p. 29.

nazis qui visaient à dresser les Polonais contre les Juifs (ne serait-ce que par la distribution de nourritures pendant lesquelles les Allemands montraient très clairement que les Juifs ne méritaient pas de manger et que le Polonais, s'il voulait manger, devait dénoncer le Juif dans la file). Les nazis ont su instaurer assez rapidement l'opinion selon laquelle ceux qui sont visés par les oppressions sont les Juifs, d'où la naissance de cet engouement pour une dénonciation devenue essentielle à la survie. À ce sujet, Gray écrit : « Il fallait vivre, apprendre à lutter pour boire et manger, comme les bêtes. Et les rues étaient peuplées de bêtes. J'avais connu des hommes. L'espèce en semblait disparue. »¹²⁸

Le système est évident pour les auteurs. À ce sujet, la prise de position de Gray ne semble faire aucun doute. Ce système justifie régulièrement le comportement de l'auteur – lorsqu'il doit voler pour manger, par exemple – en disant qu'il fallait survivre, que c'était l'époque, etc. Tous sont conscients de la logique qui s'impose désormais : *C'est le Juif, ou moi*. Tous sont piégés s'ils veulent survivre. Dès lors, il est sans doute facile de faire de l'autre, ami ou non, un bouc émissaire. Mais le fait de s'inclure dans cette logique pragmatique imposée par le régime nazi et ses oppressions, n'est-ce pas une façon de se déculpabiliser? D'expliquer également le comportement des autres? Perechodnik et Gray justifient tous deux leurs actions par le fait d'être un maillon de la chaîne de ce système. Perechodnik est une marionnette, Gray, un produit de son temps, si l'on peut l'exprimer ainsi. L'ami devient ennemi. Et, dans de rares cas, l'ennemi peut devenir ami. Perechodnik mentionne deux frères qui, ouvertement antisémites avant la guerre, ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour sauver des gens pendant la guerre.

À quel point ces auteurs croient-ils vraiment avoir été obligés d'agir de la sorte? Cela serait impossible à déterminer avec certitude, mais nous croyons, en ce qui concerne Perechodnik, que ce n'est pas totalement le cas. Bien que le fait même de poser l'action puisse être justifié par la commande reçue de ce tiers autoritaire, il reste l'implication personnelle du geste. Ce qui demeure certain est qu'il s'agit, d'une part, d'une tentative de

¹²⁸ *Ibid.*, p. 12-13.

justification à ses propres yeux et, d'autre part, d'une démystification du système par l'intérieur, d'un procès des forces « maléfiques » en présence, le tout au bénéfice du lecteur futur dans le but ultime, encore une fois, que son témoignage puisse servir dans les procès qui suivront la guerre.

Ayant été au service des Allemands, sans doute Perechodnik voit-il en eux le symbole d'une partie de son identité. Il est en partie les Allemands qu'il décrit. Il a agi comme eux, même si ce fut contre son gré. Les Allemands sont les autres. Cependant, pour Perechodnik, il reste un coupable, un dernier coupable qui, plus que les autres, a facilité la tâche des assassins : la religion juive.

2.2.3.4 La responsabilité de la religion juive

Les atrocités que Perechodnik a vues et vécues durant la guerre ont pour conséquence son détachement progressif de la religion. En effet, lui qui était auparavant militant sioniste pieux en vient à remettre en question l'existence de Dieu. Nous parlerons plus en détail de ce détachement de la religion lorsqu'il sera question de la déshumanisation mais, en même temps que ce détachement s'opère, la religion elle-même est mise sur le bûcher :

Au cours de cette période – tout comme aujourd'hui – je désignais comme responsables de nos malheurs non seulement le sadisme allemand, mais aussi la religion et la tradition juives. Telle une muraille de Chine, elles nous avaient séparés des autres nations, et elles nous avaient imposé la circoncision, permettant aux Allemands d'identifier et de tuer les Juifs.¹²⁹

Les marques physiques imposées par la religion sont dorénavant vues comme étant quelque chose d'extrêmement négatif, puisqu'elles contribuent à pointer les Juifs du doigt, à les ostraciser. Perechodnik parle *contre* la religion en lui reprochant son caractère atavique qui

¹²⁹ *Ibid.*, p. 210.

lui dicte son comportement moral et ses rituels. Il va même jusqu'à ridiculiser certains des principes de cette religion :

Mis à part le sadisme allemand inné, le désir de tuer par simple goût du meurtre et par soif d'or, j'attribue la responsabilité à la religion juive. On ne peut profiter de l'hospitalité des autres nations tout en se prenant pour un peuple élu, meilleur, plus intelligent. On ne peut répéter, dans sa prière quotidienne : « Tu nous as choisis parmi les autres nations, tu nous as aimées. » Peut-être Dieu nous a-t-il choisis, en effet, mais dans quel but ? Pour que nous soyons le bouc émissaire des peuples, que nous portions la responsabilité des péchés du monde ?¹³⁰

On peut y voir également le questionnement d'un croyant qui ne comprend pas pourquoi ce désastre arrive. Dieu n'intervient pas comme il l'aurait pensé. Bien au contraire, il semble évident que Dieu n'est pas du côté que l'on croyait. Et la religion ? Elle n'a que contribué à la séparation d'avec les autres. Perechodnik en parle plus d'une fois, et ce, de manière particulièrement cinglante. La religion est responsable d'un certain ostracisme forcé et d'un corps marqué différemment : « Nous nous sommes volontairement marqués, non pas du signe de l'alliance avec Dieu, mais du sceau de la mort qui nous a conduits à Treblinka. »¹³¹ Perechodnik s'interroge aussi sur l'idée que les marques corporelles de la religion auraient peut-être facilité la tâche aux Allemands et aux ennemis du peuple juif. Il fait d'ailleurs allusion à ce propos aux chirurgies extrêmement douloureuses qui servent à déformer le membre viril afin qu'on ne puisse dire s'il s'agit d'un Juif ou d'un Polonais, chirurgies que certaines de ses connaissances ont dû subir afin de rester en vie. La religion devient dès lors source de souffrance pour lui, et il est impératif de s'en détacher. Et Dieu ? « Si Dieu existe dans ce monde, tant pis pour lui – apparemment c'est le Dieu des forts et des riches, et non celui des pauvres et des humiliés. »¹³² Il n'y a plus rien qui vaille de continuer à espérer ou à croire. Ce constat que la foi lui est devenue inutile a pour conséquence son évacuation comme autre source personnelle de souffrance.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 234.

¹³¹ *Ibid.*, p. 235.

¹³² *Ibid.*, p. 236.

Il est important de rappeler ici que la Torah, avec ses 613 commandements dicte – dans une certaine mesure, le libre arbitre demeurant toujours très important – la vie des Juifs, que ce soit son aspect politique, social ou économique. La Shoah marque un point tournant, et, contrairement à la réaction de Rymkiewicz, plusieurs remettent en question l'importance de la religion dans leur vie. Deux réactions, découlant de l'analyse traditionnelle du mal, sont discutées. Certains considèrent que la Shoah est une épreuve de Dieu :

Renouer avec leur divinité équivaut pour les Juifs à renouer avec l'intelligence. Car être en lien avec sa divinité signifie pour un Juif de savoir l'interroger. Un Juif aimant son Dieu est un Juif qui étudie, qui réfléchit et qui tient pour essentielle sa capacité à créer de nouvelles propositions et à dialoguer avec son texte.¹³³

D'autres croient plutôt, tel que souligné par le rabbin Leigh Lerner – qui, soit dit en passant, soutient toutefois le point de vue opposé –, que « Dieu punit les humains pour leurs péchés et que les péchés du peuple juif ont été assez énormes pour qu'il mérite la punition que nous appelons Auschwitz »¹³⁴. Mais qu'est-ce que tant d'enfants avaient fait à Dieu pour mériter une telle punition? Faute de trouver une réponse satisfaisante à cette question, plusieurs réfutent désormais l'existence même de Dieu – c'est le cas notamment de Perechodnik – et deviennent ouvertement athées. Pour eux, le concept de « Juif » devient exclusivement sociopolitique et culturel et ne porte plus de référence religieuse. Comme Elie Wiesel le met en scène dans sa pièce *The Trial of God*, il fait dire à son personnage Berish : « What do you want from me? Am I His keeper? I resigned from membership in God – I resigned from God. Let Him look for another innkeeper, let Him find another people, let Him push around another Jew – I'm through with Him! »¹³⁵ D'autres encore n'osent se

¹³³ Nathalie Zajde, *op.cit.*, p. 41.

¹³⁴ Rabbin Leigh Lerner, « Qu'est-ce que nous, les Juifs, pouvons affirmer au sujet de Dieu après l'Holocauste ? », *Culture et Foi*, [en ligne]. [http://www.culture-et-foi.com/texteliberateur/lerner_dieu_holocauste.htm] (10 décembre 2011)

¹³⁵ Elie Wiesel, *The Trial of God*, Schocken, New York, 1995, p. 15.

prononcer et valsent entre l'indignation et la soumission : « Les procédures de rattrapage consistent en des actions spécifiques [...] adaptées à la particularité de chaque cas. »¹³⁶ Enfin, une dernière réaction consiste à écarter Dieu de l'équation et à accuser le diable d'avoir aidé les Allemands. En effet, on ne peut pas parler de Dieu sans parler du Diable, et le peuple croyant intègre bien cette binarité : le Yin et le Yan, le Monstre et le Sacré, le Ciel et l'Enfer, l'Amour et la Haine, etc. En plus de parler toujours des Allemands de manière ironique, Perechodnik va plus loin en les associant directement au diable. Ce dernier est donc celui qui encourage les nazis à continuer et celui qui leur souffle les idées machiavéliques de l'extermination : « Seul le diable saurait dire de quelle manière les Allemands s'y étaient pris »¹³⁷. Aussi, il nous dit que « le diable lui-même pourrait féliciter les Allemands et leur décerner la plus haute distinction pour avoir exécuté ce programme avec courage et précision »¹³⁸. Les Allemands représentent donc le mal incarné. Il s'agit d'une accusation très importante que Perechodnik pose ici en leur attribuant la plus grande part de responsabilité. Bien que cette implication soit aujourd'hui reconnue comme telle par tous, le fait que Perechodnik l'installe dans son récit est intéressant parce qu'il s'agit également d'une manière de se déculpabiliser. Ce sont eux les plus grands coupables, coupables à sa place.

Somme toute, il est évident que Perechodnik écrit *contre*. Il identifie les coupables, s'enlevant du coup une partie de la responsabilité qui pèse sur lui. Il réussit même à renier sa religion, se privant d'un autre morceau essentiel à son identité passée. Les Juifs sont désormais les autres. Cependant, tel que mentionné précédemment, Dominique Moncond'huy précise que l'écriture est, oui, contre les responsables extérieurs mais aussi, et principalement dans notre cas, contre l'auteur même.

¹³⁶ Nathalie Zajde, *op.cit.*, p. 36.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 60.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 43.

2.2.4 L'écriture-procès 2 ou la déshumanisation par l'écriture

Nous avons mentionné que l'écriture de Perechodnik est, pour lui, une écriture-procès. Nous avons vu qu'elle permet d'établir la culpabilité des autres : policiers, Polonais, Allemands et religion juive. Cependant, il nous serait impossible de passer outre le processus de condamnation que Perechodnik s'impose. En effet, maintes fois se rappelle-t-il sa faute, son implication, sa responsabilité dans la mort de quelqu'un :

Je me souviens également de la mort d'une femme inconnue. [...] Nous marchions, nous marchions [vers la place d'exécution], ça n'en finissait pas. Tous les deux ou trois mètres, la femme s'arrêtait, promettant des milliers de zlotys pourvu que je la laisse partir. Elle suppliait, elle priait, elle conjurait, enfin elle commença à me maudire. [...] La femme devint hystérique, tenta de s'arracher à moi, jura, cria que je serais responsable de sa mort. [...] Aujourd'hui encore, j'entends ses malédictions. Les ai-je méritées ou non? Ma conscience me dit que oui.¹³⁹

Toutes les actions, même les plus petites, même celles qui auraient semblé banales en d'autres circonstances, sont considérées comme dramatiques à cause du contexte dans lequel elles s'inscrivent. Non seulement Perechodnik se rappelle-t-il toujours ses fautes, et ce, de plusieurs façons, mais aussi en profite-t-il pour s'intenter un procès, procès qui peut être remarqué à travers un processus très particulier : la déshumanisation. Voilà peut-être l'aspect le plus dérangeant de l'œuvre de Calel Perechodnik. Il profite de son écriture pour retirer de sa personne les caractéristiques humaines qui l'identifiaient : sa religion, sa nationalité, son travail, ses sentiments, son droit à la tombe et son droit de victime en se présentant comme bourreau. Notons cependant qu'une fois ce procès réglé, il reprendra la plume pour se présenter une dernière fois comme victime. Il en sera question plus loin.

Tout d'abord, Perechodnik ne croit plus en Dieu et le dit ouvertement à plusieurs reprises : « Vois-tu, Anka, je ne crois pas en Dieu et n'y croirai plus jamais. »¹⁴⁰ Il rejette ainsi

¹³⁹ *Ibid.*, p. 120.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 258.

cette religion responsable, selon lui, de la mort des Juifs et va même jusqu'à la maudire, se détachant ainsi de ce qui le lie au judaïsme :

C'est probablement à ce moment-là que je perdis la foi, que je cessai de m'en remettre à la justice divine. Quelles fautes avaient pu commettre les petits enfants juifs pour mériter une mort si infâme? Je me posai la question moi-même : n'avais-je pas commis, à un moment ou à un autre, une faute qui m'attirait tant de malheurs?¹⁴¹

Il semble impossible pour lui que Dieu ne réagisse pas vis-à-vis d'un tel drame. Perechodnik tire d'ailleurs la conclusion « qu'il n'existe pas de justice suprême dans ce monde »¹⁴². La religion ayant été reconnue comme coupable dans le procès que Perechodnik fait, il est impossible pour lui de continuer à croire.

En plus de la perte imposée de la religion, autrefois caractéristique psychologique définissant la personnalité de l'auteur, Perechodnik devient insensible :

En vérité, plus rien ne me bouleverse : ni les conditions inhumaines dans lesquelles je vis, ni le rire des enfants qui jouent dans la rue, ni l'annonce dans le journal promettant une prime élevée à qui ramènera un chien ou un chat perdu, ni la mort tragique de mon père, ni le spectre de ma propre mort.¹⁴³

L'auteur devient tranquillement apathique en raison de l'excès de violence qu'il a vu et vécu. Il dit même ne plus avoir de cœur. Il est aussi de plus en plus conscient qu'il ne survivra sans doute pas à la guerre, sans toutefois s'en inquiéter outre mesure : « Même la conscience que ma propre fin est proche ne me trouble pas trop. »¹⁴⁴ Il n'est pas le seul à être touché par cette perte de la capacité de ressentir des émotions. Il dit des policiers, après qu'ils ont tous dû accompagner leur famille sur la place de déportation et les faire monter dans les wagons, qu'ils ne sont « même plus capables de pleurer. Nous n'éprouvons

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 100.

¹⁴² *Ibid.*, p. 212.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 272.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 272.

rien. »¹⁴⁵ C'est dans une sorte d'apathie que Perechodnik prévoit passer le reste de sa vie. Tout lui est indifférent depuis la mort des deux personnes qui lui étaient le plus chères : « Aucune mort, pas même la mienne, ne pouvait me bouleverser. C'était comme si mes larmes s'étaient desséchées : je n'étais capable de pleurer qu'en me rappelant l'image lumineuse de ma femme et le visage angélique de ma fille. »¹⁴⁶ Quelques pages plus loin, il écrit : « on ne saurait exiger d'un cœur froid qu'il se réchauffe soudainement. À vrai dire, je ne me sentais plus capable d'aimer qui que ce fût. »¹⁴⁷ Que ce soit envers ses parents, envers d'autres femmes ou d'autres personnes, Perechodnik se sait incapable d'aimer qui que ce soit, de quelque manière que ce soit, à nouveau, ce qui en soi n'est pas étonnant, puisqu'il a renié ses confrères de travail, les Polonais, l'armée allemande et les Juifs avertis qui continuent à croire en Dieu dans un tel moment. Mais encore, n'est-il pas presque normal de perdre cette capacité d'aimer lorsque, parce que passé par le camp et par la guerre, l'on est déjà mort ? Dominique Moncond'huy explique, parlant du témoin survivant, qu'il est « un mort qui marche, comme il peut, c'est un mort revenu d'entre les ombres. Survivant. Il n'en a pas réchappé : celui qu'il était est mort, il n'est plus le même, on ne le reconnaît plus parce qu'il n'est plus. Et il est encore, mais c'est un autre. »¹⁴⁸ La perte de la filiation s'inscrit dans cette perspective. N'étant plus fils, n'étant plus père, Perechodnik devient un individu isolé, sans sens transcendant. Il n'est qu'un homme de plus dans le rouage des autorités et de la vie. Il a perdu ce qui le déterminait par-dessus tout. De plus, Perechodnik est conscient de ce changement qui s'est opéré en lui. Il sait qu'il ne pourra plus jamais rien faire comme avant :

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 87.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 158.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 184.

¹⁴⁸ Dominique Moncond'huy, *op.cit.*, p. 241.

Après ce que j'ai vécu, je ne peux plus vivre normalement ni voir des gens heureux. Je ne resterais pas en Pologne non plus, je ne fonderais pas un nouveau foyer et ne serais plus jamais un membre utile de la société. Que pourrais-je encore devenir? Ni Juif, ni catholique, ni honnête homme, ni voleur : tout simplement personne.¹⁴⁹

Il est intéressant de constater que Perechodnik tient pour acquis ce fait. Il est conscient que celui qu'il était avant la guerre est mort. De fait, il ne peut que constater les changements s'étant opérés en lui :

J'ai beaucoup changé au cours de cette dernière année. Dans le temps, j'étais orgueilleux et froid, souvent dédaigneux; je suis maintenant devenu silencieux et humble, j'ai appris à écouter et à me taire, à ne montrer ni satisfaction ni colère. J'ai revêtu un masque de politesse pour ne pas provoquer de heurts dans la vie quotidienne. J'ai appris à ne pas indisposer les gens en leur disant la vérité droit dans les yeux. En plus, j'ai compris que l'argent était utile dans la vie, mais à condition de ne pas en être l'esclave.¹⁵⁰

Toutes ses caractéristiques qui le définissaient ont disparu ou ont changé. Il serait faux de comparer l'écriture de Perechodnik à une cure psychanalytique telle qu'on l'entend aujourd'hui. Il ne parle pas d'ego, de ça, de surmoi, etc., car il en est incapable. Cependant, il s'autoanalyse de manière très poussée en commençant par détruire ses référents, c'est-à-dire ce qui constitue ce qu'il est, ses déterminants identitaires (voir tableau).

¹⁴⁹ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 236-237.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 261.

Processus de déshumanisation

Déterminants	Objets de l'autoanalyse	Nouveaux déterminants
Religieux	Il renie la religion	Idolâtrie et sanctification de sa femme
Politique	Il renie les Allemands	Se venger des Allemands
Social	Il renie les Polonais	Parler pour dire la vérité
Économique	Il renie les policiers et l'argent	Moins d'importance à l'argent
Intellectuel	Il renie sa façon de penser	Écriture de ses mémoires qui permet de le constituer à nouveau
Affectif	Il renie sa famille	Épilogue sert à excuser son père
Sensitif	Il renie la souffrance de la mort de sa femme et de sa fille qu'il veut faire revivre dans ses mémoires	Sentiment de réussite dans la transmission de la mémoire de sa femme et de sa fille
Physique	Il renie la mort	Engagement dans la Résistance (La déshumanisation n'est donc pas complète)

Perechodnik renie sa religion. Nous entendons ici autant les pratiques religieuses, comme la circoncision, que les lois religieuses, les principes du sionisme, auxquels il adhérerait auparavant, et Yahvé. Cette religion se trouve à être en réalité remplacée par une forme d'idolâtrie et de sanctification de sa femme dans les dernières pages du récit :

Je n'arrive pas à croire qu'il ne soit rien resté de Toi. Je sais parfaitement que Ton corps, que j'avais tant caressé, a été brûlé par les Allemands et utilisé pour faire de l'engrais. Les pommes de terre dont je me nourris, le blé dont est fait le pain que je mange ont peut-être poussé sur tes cendres.¹⁵¹

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 258.

Anka est placée au rang des martyres. On peut même déceler une référence à la transsubstantiation et à la communion lorsqu'il fait allusion aux pommes de terre et au pain de blé. Aussi, il majuscule toutes les références à sa femme, tel qu'on le ferait pour Dieu. Ainsi est remplacé le déterminant religieux, lui permettant de la sorte de planter le premier clou de la constitution d'une nouvelle identité.

Le déterminant politique concerne l'autorité, la démocratie, la justice, l'aspect législatif, l'armée et les ordres. Même si Perechodnik les renie, il conserve cependant son sens de la justice et le principe selon lequel les torts d'une personne doivent être pardonnés – par l'écriture dans le cas présent. Ce déterminant est modifié alors qu'il profère des menaces de vengeance à plusieurs reprises envers les Allemands. Nous reparlerons de cette volonté de vengeance un peu plus loin.

Le déterminant social regroupe tout ce qui se rattache au voisinage, au respect d'autrui, à l'égalité sociale et aux classes sociales. Il ridiculise à plusieurs reprises l'importance que les classes sociales continuent à avoir dans le ghetto. Par exemple, il tourne au ridicule la femme de Kronenberg, le chef de la police juive, qui se vante sans arrêt du fait que le commandant de la gendarmerie l'avait appelé *Frau Kronenberg* et qui passe son temps à se plaindre de la mort de son chien, disant que sa perte est pire que celle des autres. Il renie donc toute appartenance à la société. Plus profondément, le déterminant qu'était son appartenance au peuple polonais est modifié, puisqu'il ne se considère plus comme un Polonais et qu'il remplace son désir d'appartenance par un désir de dire la vérité, qu'elle choque ou non, quant à l'implication réelle des Polonais pendant la guerre.

Perechodnik décrit également comment son déterminant économique a changé, ce dernier regroupant les questions d'argent, de lutte des classes, du travail et des relations de travail, de nourriture, de droit à un toit, de vêtements. L'attitude complète de l'auteur par rapport à l'argent est modifiée, attitude qui, selon lui, est en partie responsable de la mort de sa femme et de sa fille, puisque c'est pour sauver de l'argent qu'il a choisi de rester au ghetto et de ne pas s'enfuir. Une partie de sa personnalité d'avant la guerre est encore une fois responsable d'une certaine façon de la mort de ses proches. Lui pour qui ce

déterminant était auparavant très important, se moque désormais des riches qui pensent que l'argent et que leur statut leur permettra de sortir vivant de la guerre. Les biens matériels sont désormais considérés comme inutiles, et Perechodnik refuse même de réclamer ce qui lui a été volé.

Du point de vue intellectuel, il renie sa façon de penser en ridiculisant à tout bout de champ ses raisonnements pendant la guerre. Que ce soit en revenant sur des décisions qu'il aurait prises ou sur des croyances qui étaient siennes, il démolit minutieusement les réflexions qui l'avaient amené à faire de tels choix. C'est dans l'écriture de ses mémoires qu'il trouvera la capacité de définir un nouveau déterminant intellectuel, écriture qui lui permet de recommencer à penser en fonction de la personne qu'il est devenu pendant la guerre.

Le déterminant affectif, rassemblant toutes les relations affectives (famille, amis, etc.), que ces dernières soient positives ou négatives, est sans doute un de ceux qui touchent le plus Perechodnik. Il se considère maintenant comme incapable d'aimer qui que ce soit, sentant une distance le séparant des autres. Le nouveau déterminant est observable dans la volonté qui est déployée, lors de l'épilogue, de réparer dans la mesure du possible l'image qu'il avait dressée de son père :

J'ai honte, maintenant, d'avoir critiqué certains des traits de ton caractère. J'étais certain, alors, que tu survivrais à la guerre. Après tout, il est permis de critiquer un être vivant, même son propre père. Je ne sais pas si je dois rayer ce que j'ai écrit ou, plutôt, expliquer les raisons de ton comportement.¹⁵²

Le père étant mort, la construction d'un nouveau déterminant en présence du père, où le pardon serait sans doute en cause, est impossible. Il est donc inévitable de passer par une réparation écrite des fautes commises en parlant contre le père, constituant de la sorte un nouveau déterminant.

¹⁵² *Ibid.*, p. 269.

Le déterminant sensitif est également très important. Nous entendons par sensitif tout ce qui concerne les sens. Perechodnik renie la mort de sa femme et de sa fille, ou plutôt il renie la souffrance qui en découle, en mettant sur papier leur vie, leur mort, leur mémoire. Ce n'est qu'après avoir le sentiment d'avoir justement transmis leur mémoire que Perechodnik peut se débarrasser de sa douleur et enfin cesser d'écrire. Il se reconstruit sur le plan sensitif, puisqu'il sait que ses mémoires seront transmis, lus, et que sa femme et sa fille ne sombreront pas dans l'oubli.

Enfin, Perechodnik reconstruit son déterminant physique, qui touche le fait même de vivre et l'intégrité corporelle, bref ce qui fait de soi un être humain. L'auteur est tourmenté par l'idée de mourir en lâche. Il dit qu'il ne mérite pas d'être pleuré ou encore qu'il ne doit pas avoir de tombe, car il n'aura rien fait qui le mérite : « Si je n'y réussis pas, si l'on m'attrape, si l'on me tue en route, si Magister refuse de m'aider, si je ne vends pas les terrains, eh bien, personne ne versera une seule larme sur ma tombe inexistante. Je ne l'ai pas mérité. »¹⁵³ Ce refus de la tombe et le processus même de déshumanisation, sous-jacent au texte, annihilent le déterminant physique. Cependant, personne ne peut survivre en ayant complètement détruit son identité. Il est impératif de se reconstruire de nouveaux déterminants afin d'éviter de sombrer vers le suicide ou vers une vie apathique qui n'aurait aucun sens. C'est là que s'enclenche le travail décrit par Winnicott dans son livre *Agressivité, culpabilité et réparation* : « l'idée de détruire un objet surgit, le sentiment de culpabilité apparaît, et il en résulte un travail constructif »¹⁵⁴. Son engagement dans la Résistance peut, d'une certaine façon, symboliser ce travail constructif dont il est question. C'est ce qui lui permet de trouver un nouveau sens à sa vie et de mourir en homme. C'est précisément ce qui lui permet de reconstruire son déterminant physique.

Plus de religion, plus de sentiments, plus de place dans la société, plus rien. Perechodnik finit par constater : « Une partie de moi est morte, le 19 août de l'an passé. Je

¹⁵³ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 274.

¹⁵⁴ Donald W. Winnicott, *Agressivité, culpabilité et réparation*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », n° 491, 2004, p. 106.

reste en vie, mais ne suis plus capable de souffrir. Il me serait difficile de l'expliquer, mais je n'ai pas versé une seule larme en apprenant la mort de mon père. »¹⁵⁵ Il ne lui reste plus rien sauf la possibilité d'écrire ce qui s'est passé, ce qu'il sait. Nous reviendrons plus loin sur ce travail d'écriture.

Maintenant que ses mémoires sont écrits, qu'il s'attarde à donner le verdict sur sa propre implication, sur sa propre culpabilité, il sait qu'il laisse quelque chose derrière lui qui, bien que ce ne soit pas suffisamment éloquent, lui permettrait de partir presque sans inquiétude. N'ayant pas su comment réagir à temps, il brouille les cartes dans son texte et se décrit à la fois comme la victime et le bourreau. Michel Wieviorka explique, dans le livre *La violence*, à propos des bourreaux, meurtriers, assassins :

[ils] sont définis par leur passivité dans le crime qu'ils commettent, et qui pour eux ne fait pas sens en dehors, précisément, du respect de l'ordre et de la loi. Ce sont des êtres réduits à leur rôle, et donc désobjectivés, ou non subjectivés, en tout cas agissant sans la moindre référence à leur subjectivité personnelle.¹⁵⁶

Voilà exactement ce dont l'auteur s'accuse :

[Les Allemands] ordonnent donc aux policiers d'approvisionner toute la foule en eau du puits d'à côté. Je marche comme un automate, j'entends des voix sans les comprendre. [...] Que veulent-ils tous de moi, moi qui ne sais pas et ne comprends pas ce qui se passe tout autour? Il ne me reste que la conviction d'avoir conduit ma femme et ma fille à la mort.¹⁵⁷

Il ne comprend pas pourquoi il agit en obéissant calmement aux ordres. Pour Wieviorka, le bourreau est un « chaînon dans un dispositif »¹⁵⁸. Perechodnik se décrit précisément comme une marionnette des Allemands : « À moins que tous deux nous ne

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 272.

¹⁵⁶ Michel Wieviorka, *La violence*, Paris, Éditions Balland, coll. « Vois et regards », 2004, p. 296.

¹⁵⁷ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 68-69.

¹⁵⁸ Michel Wieviorka, *op.cit.*, p. 244.

soyons que des marionnettes du destin, du mauvais sort d'Israël. »¹⁵⁹ Il se voit donc véritablement comme un pion forcé de commettre des actes horribles contre sa volonté, comme un bourreau. Enfin, dès la préface, il dit qu'il ne « demande pas l'absolution »¹⁶⁰ et que ses mémoires sont une « ultime confession »¹⁶¹. Il se pose dès le départ comme ayant quelque chose à confesser et donc comme coupable. Il prend malgré tout la peine de faire son procès, mais en connaît déjà l'issue.

Malgré toutes ces idéations qui le décrivent comme bourreau, il est impossible d'oublier qu'il est aussi une victime : « Le processus de déchéance de ma famille touche à sa fin. C'est à moi, dernière victime, qu'échoit le triste rôle de chroniqueur. »¹⁶² Notons qu'il s'agit ici du seul moment où il se considère concrètement comme une victime. Il se voit non seulement comme une victime à la merci des Allemands, mais aussi comme une victime future et certaine de leurs crimes barbares. Il est prisonnier du système qui a été établi par les Allemands et auquel il a participé. Il rejoint alors sa femme et sa fille, ainsi que ses proches décédés, comme son père. Il est évident que, plus son verdict avance, plus Perechodnik se détache des critères qui le définissent pour tranquillement se transférer du côté de ceux qu'il considère comme des barbares sanguinaires, les nazis. La première présentation qu'il fait de lui-même comme bourreau vient assez tard dans le texte, alors que son procès est fait. Il parle alors de sa volonté de vengeance :

De toute ma vie, je n'ai jamais levé la main sur mon prochain, mais je sens que j'arrêteraï alors de boire de l'eau et n'étancheraï ma soif qu'avec du sang allemand, surtout celui des enfants en bas âge. Je prendrais une revanche au centuple pour ma fille, pour tous les enfants juifs. Mon cœur bat de joie, mes pâles joues se raniment rien qu'à la pensée des tortures psychiques et physiques auxquelles je soumettraï les Allemands avant leur

¹⁵⁹ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 89.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 19.

¹⁶¹ *Idem*

¹⁶² *Ibid.*, p. 265.

mort. Après, repu de sang et de vengeance, je pourrais périr en même temps que mes ennemis.¹⁶³

Perechodnik n'est pas le seul à être affligé d'un sentiment de culpabilité et à appeler d'une vengeance. Peter Michael Lingens explique, dans la préface des mémoires de Simon Wiesenthal, ce lien existant entre la culpabilité et la vengeance :

Une fois encore, il allait échapper à la mort, et il serait le seul rescapé. D'où un sentiment de culpabilité qui n'a jamais cessé de le ronger, mais qui n'a rien à voir avec ce que Kreisky peut lui reprocher. « Pourquoi moi? » Voilà la question qui hante Wiesenthal depuis plus de quarante ans. « Pourquoi ai-je été épargné tandis que des milliers d'autres ont été assassinés? » Cette grâce va à l'encontre de sa conception mystique de la justice : il n'avait rien fait qui pût lui donner le droit de survivre.

Ce sentiment de culpabilité est l'une des clés de l'activité de Wiesenthal : en livrant à la justice les meurtriers de ses frères, il pense justifier a posteriori cette faveur du destin.¹⁶⁴

Comme chez Perechodnik, le fait d'être « celui qui reste » amène à la volonté de vengeance. Mais la vengeance est-elle la bonne solution? Pourquoi doit-on préférer la justice à la vengeance pure et simple? Lingens nous donne encore une fois la réponse :

Wiesenthal n'aspirait pas à la vengeance, il voulait la justice. Dans les premières années d'après-guerre, de nombreux commandos de jeunes juifs ou d'anciens partisans vinrent le trouver pour l'inciter à se venger. « Donne-nous les noms, donne-nous les adresses. On s'en charge! » Et Wiesenthal passait des heures à essayer de les faire changer d'avis. Car pour triompher définitivement de la vieille loi du talion, il fallait, pensait-il, que la victime accepte de déléguer sa volonté de vengeance à la société, de la soumettre à des règles définies – celles de la recherche de la vérité par les tribunaux – et de respecter leur jugement, quel qu'il soit.

« On vous demandera : en quoi êtes-vous différents des nazis? Ils ont tué des hommes parce qu'ils pensaient en avoir le droit. Et vous agissez comme eux. »¹⁶⁵

¹⁶³ *Ibid.*, p. 237.

¹⁶⁴ Peter Michael Lingens, « Prologue. Qui est Simon Wiesenthal », *Justice n'est pas vengeance. Une autobiographie*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Vécu », 1989, p. 22.

Plusieurs ont suivi les conseils de Wiesenthal et ne se réclament pas d'un besoin de vengeance, optant plutôt pour la justice. Mais que faire lorsque la justice ne condamne pas, par manque de preuves, par non-lieu, etc.? Dans ces cas, l'utilisation de la littérature permet, de manière plus générale, des appels à cette justice absente en l'honneur des morts :

Il appartient à l'œuvre de pouvoir incarner une exigence de justice pour ce qui, par l'ampleur des crimes accomplis, excède les juridictions réelles, mais aussi pour ce que le juridique manque : gestes, paroles ou comportements qui témoignent d'une banalisation de l'offense telle qu'elle semble près de se dissoudre dans le quotidien, l'inaperçu. [...] C'est une fonction remarquable et importante de l'œuvre littéraire que de faire apparaître, à la lumière publique, la responsabilité de ces comportements fugitifs dans le fonctionnement quotidien de l'oppression. Dans la présentation littéraire, les notions de complicité et de responsabilité débordent leur cadre juridique habituel : en exposant l'inapparent et le furtif, l'œuvre juge non plus seulement des individus, mais une part importante, sinon majoritaire, de la population d'un pays. La littérature rend visible la continuité entre les crimes de masse et leur légitimation minuscule par un comportement individuel [...].¹⁶⁶

La responsabilité n'est plus seulement l'affaire d'un seul homme, mais bien celle d'une société. Comme Rymkiewicz le disait, il faut savoir ce qui rendait un comportement raciste, antisémite, oppresseur, etc., acceptable dans la société de l'époque. Perechodnik, sachant qu'il est sali de toute manière pour avoir participé aux crimes contre son peuple, n'éprouve aucune honte à dévoiler justement la responsabilité des autres et souhaite sans retenue la mort de tous ceux qui sont responsables. Il l'écrit d'ailleurs à plusieurs reprises et fait part de son envie particulièrement forte de faire souffrir le peuple allemand afin qu'il paie pour tous les crimes qu'il a commis. Malgré cela, lorsqu'il reprend la plume le 9 octobre 1943, soit environ deux mois après l'écriture de ses mémoires, afin de raconter la mort de son père et de rédiger son propre testament, Perechodnik a encore une fois de la difficulté à se catégoriser. Il se place sans hésitation du côté des victimes dans son testament : « Quant

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 26-27.

¹⁶⁶ Alain Parrau, *op.cit.*, p. 75-76.

à l'ordre des décès dans ma famille, ma sœur Rachela est morte en août 1942, son mari Jakub Frajnd en janvier 1943. Mon père est mort le 15 septembre 1943 à Varsovie, laissant derrière lui sa femme Sara, moi-même et éventuellement mon frère. »¹⁶⁷ Le procès a été fait. Nous pourrions croire qu'il est en paix avec ce qui s'est passé durant les premières années de la guerre. Cependant, l'épilogue se termine ainsi : « Je dois continuer mon chemin de croix avec ce refrain sur les lèvres : *zol zayn as mayn shif vet kejn breg nit dergeyn* [Même si mon bateau n'atteint jamais la rive. (yidd.)]. Ce qui compte n'est pas que mon bateau accoste, mais que je poursuive mon but. »¹⁶⁸ Ces phrases, avec lesquelles il clôt ses mémoires, affirment sans doute possible qu'il se considère comme coupable et que ce sera toujours le cas. Cependant, il a choisi de faire pénitence afin de racheter ses crimes. La lettre qui a été annexée à ses écrits par après prouve d'ailleurs qu'il a fait partie de la Résistance après avoir terminé d'écrire ce qu'il avait à dire.

En somme, l'écriture-procès de Perechodnik sert non seulement à définir les coupables, mais principalement à s'expliquer à lui-même pourquoi il a changé, pourquoi il n'est plus le même, pourquoi il se sent aussi coupable. Il en vient à la conclusion ultime qu'il est entièrement responsable de ses actes, bien que ces derniers aient été déterminés par les Allemands et leur « méthode ». Le « travail constructif » de Winnicott peut à la fois être vu comme le procès dressé par l'auteur *contre* l'auteur afin de pouvoir aller de l'avant, mais également comme le processus d'écriture même menant à l'engagement dans la Résistance. Son écriture est le processus destructif et constructif de l'identité.

En terminant, nous croyons qu'il serait important de revenir sur la définition du sentiment de culpabilité tel que décrit par Laplanche et Pontalis. Pour reprendre la définition telle que mentionnée en début du présent chapitre, le sentiment de culpabilité est un « sentiment diffus d'indignité personnelle sans relation avec un acte précis dont le

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 277.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 275.

sujet s'accuserait »¹⁶⁹ ou un « état affectif consécutif à un acte que le sujet tient pour répréhensible »¹⁷⁰. C'est donc la conscience d'être en faute à la suite d'une action posée. Cette définition étant très psychanalytique, nous croyons qu'il serait plus juste, dans le contexte particulier que sont les écrits de la Shoah, de le décrire ainsi : *sentiment d'indignité personnelle en relation ou non avec un ou des actes dont le sujet s'accuse, acte(s) touchant l'individu dans son intégrité et prédisposant ce dernier à enclencher un processus de destruction, puis de réparation*. Ce processus de réparation est établi comme l'écriture même. Elle est le moyen de réparation ultime auquel les témoins ont recours. À la suite de la théorie de Moncond'huy, l'écriture s'impose comme un moyen de fixer la mémoire de ce que l'on fut et de l'événement. Elle est parole libérée et témoigne du ressassement intérieur du survivant. L'écriture du camp devient alors l'écriture de sa propre mort.

¹⁶⁹ Nathalie Zajde, *op.cit.*

¹⁷⁰ Laplanche et Pontalis, *op.cit.*, p. 440.

CHAPITRE III

DES FORMES DE LA RÉPARATION

La culpabilité est un motivateur fondamental du récit de nos deux auteurs. Mais comment expliquer que tous deux, afin d'atténuer ce sentiment puissant propre à l'humain, se soient tournés vers l'écriture dans le but de s'en défaire? Dans les deux cas, elle a permis l'instauration d'une écriture-procès, d'une écriture *contre*, voire d'une écriture que nous qualifierons de réparatrice, et ce, pour plusieurs raisons que nous étudierons ici. Selon Mélanie Klein, la culpabilité « est un stimulant fondamental de la puissance créatrice et du travail en général [...] »¹⁷¹. Dans le cas de nos auteurs, l'écriture est l'incarnation de l'acte créateur. Une fois cet acte accompli, la réparation est en voie de s'effectuer, et il n'est point besoin de revenir sur ce qui a été touché lors de l'écriture. L'écriture prend la place des traumatismes et permet au témoin de se reconstituer une place par la parole. Mais, pour ces deux textes dont les contextes d'énonciation sont si différents, il est évident que ce processus de réparation ne s'articule pas de la même façon.

3.1 Les formes d'écriture chez Rymkiewicz

Rymkiewicz est écrivain et considère que son « travail consiste à tenter de comprendre ce que les autres gens ont dans le crâne »¹⁷². Écrire pour comprendre mais,

¹⁷¹ Mélanie Klein, « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation », in *L'amour et la haine*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », n° 18, 2005 [1968], p. 149.

¹⁷² J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 82.

plus particulièrement, écrire pour l'avenir : « je pense à notre avenir. À tout ce que cela signifie pour la vie et la spiritualité polonaises, au sens que cela représente, que cela peut représenter pour notre avenir : le fait que nous vivions aux abords du lieu où *eux* sont morts. Voilà. »¹⁷³ Il y a cette volonté que les Polonais lisent ce livre et fassent eux aussi un travail de mémoire. Surtout, il y a cette volonté de retrouver le lieu afin que le devoir de mémoire puisse s'effectuer adéquatement. Pour ce faire, la recherche historique est essentielle et elle se reflète dans la démarche de l'auteur. Par cette recherche, le jugement de l'auteur s'inscrit dans le texte puisqu'il doit choisir ce dont il parle. Une fois ce travail accompli, l'écriture peut mettre en place un itinéraire de la mémoire, qui témoigne de la dialectique qui s'articule entre la culpabilité et la réparation.

3.1.1 L'écriture, forme de recherche historique

Il convient de s'arrêter sur le processus de recherche historique sous-jacent à l'écriture de Rymkiewicz. En effet, la position de l'auteur par rapport à l'Histoire est très claire, et il la définit d'ailleurs dès le début du texte. Il veut fournir un témoignage chrétien d'Umschlagplatz et du ghetto de Varsovie. Bien que la narration de son roman soit éclatée, elle reste toujours fidèle au but que l'auteur s'est fixé, lui permettant ainsi de prendre position par rapport à l'Histoire : « L'histoire des Juifs polonais, et par conséquent des chrétiens polonais, n'a pas été pensée jusqu'au bout »¹⁷⁴. Le choix du jugement de l'auteur est qu'il faut parler du côté polonais de la Shoah. Mais, bien que ce soit très important quant à ce qui le pousse vers l'écriture, Rymkiewicz décide de laisser le soin aux historiens de traiter des relations entre les Juifs et les Polonais, car ce qu'il veut véritablement étudier, ce sont les raisons fondamentales ayant conduit les Polonais à traiter ainsi les Juifs. C'est ainsi que l'histoire arrive au premier plan du récit. La fiction, quoiqu'elle soit peu présente (les parties avec Icyk entre autres), ne lui sert en réalité qu'à diriger le regard des lecteurs

¹⁷³ *Ibid.*, p. 20.

¹⁷⁴ Jaroslaw Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 51.

vers l'Histoire et à poser ses hypothèses. Rymkiewicz ne se permet aucune liberté véritable par rapport à l'histoire. Lorsque Hania lui dit qu'elle « ne veu[t] pas [qu'il invente] »¹⁷⁵, il lui répond que c'est bien la dernière chose qui l'intéresse. Il cherche au contraire une vérité, une justesse historique, d'où l'importance de la démarche d'historien qu'il s'impose. On peut ainsi lire dans la préface que deux ans de recherche historique intensive ont été nécessaires à la rédaction du roman. Cette vérité est si essentielle que l'auteur ne prend pas la peine de camoufler les processus de sa recherche historique. Ainsi, il revient sur une erreur commise dans son récit lorsqu'il explique que l'hôpital pour enfants dont il parlait plus tôt n'a pas été transféré à la rue qu'il nous avait mentionnée. Il y a là en même temps une démonstration et une réflexion sur ses processus de recherche, puisqu'il nous met face à face avec ces derniers. Le choix qu'il fait de nous faire part de sa démarche problématise la véracité de la recherche historique et du témoignage, toujours ouverts à la remise en question malgré la bonne volonté qui a présidé à leur élaboration. La recherche documentaire est également mise de l'avant :

Il se peut que moi aussi, en écrivant ce livre, je commette des erreurs embarrassantes. Mais je ne prétends pas être un spécialiste : je m'appuie sur ce que j'ai lu ou vu de mes propres yeux. Il serait donc bon, tant qu'il en est encore temps, de confirmer et fixer une fois pour toutes certains points. C'est mon vœu le plus cher.¹⁷⁶

Il n'est pas historien, mais emploie les mêmes stratégies, la recherche documentaire, la parole rapportée, la correction systématique des erreurs, afin de parvenir à ses fins : écrire une histoire qui serait la mémoire collective des Polonais pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Selon Maurice Halbwachs, il y a lieu de distinguer deux types de mémoire : l'individuelle, qui s'articule autour d'un seul individu, et la collective, qui se diffuse à

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 123.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 181.

l'intérieur d'un groupe social et qui représente plusieurs mémoires individuelles. Un individu peut participer à l'une et à l'autre :

Mais, suivant qu'il participe à l'une ou à l'autre, il adopterait deux attitudes très différentes et même contraires. D'une part, c'est dans le cadre de sa personnalité, ou de sa vie personnelle, que viendraient prendre place ses souvenirs : ceux-là mêmes qui lui sont communs avec d'autres ne seraient envisagés par lui que sous l'aspect qui l'intéresse en tant qu'il se distingue d'eux. D'autre part, il serait capable à certains moments de se comporter simplement comme le membre d'un groupe qui contribue à évoquer et entretenir des souvenirs impersonnels, dans la mesure où ceux-ci intéressent le groupe.¹⁷⁷

Si Perechodnik se limite à la mémoire individuelle, Rymkiewicz est la représentation même de la mémoire collective, car il fait appel à différentes mémoires individuelles par les témoignages qu'il inscrit à même son récit. La mémoire collective est donc, selon Halbwachs, un souvenir ou une histoire qui nous sont rappelés par d'autres hommes :

[...] on nous accordera même, lorsque ces hommes ne sont point matériellement présents, qu'on peut parler de mémoire collective quand nous évoquons un événement qui tenait une place dans la vie de notre groupe et que nous avons envisagé, que nous envisageons maintenant encore au moment où nous nous le rappelons, du point de vue de ce groupe.¹⁷⁸

Cette mémoire collective, par opposition à la mémoire individuelle-autobiographique, s'inscrit dans les domaines social et historique. Halbwachs indique d'ailleurs que la mémoire autobiographique s'inscrit, bien entendu, dans la mémoire historique, car le témoin existe à un moment dans l'histoire de son peuple. Cependant, la mémoire historique est « bien plus étendue que la première. D'autre part, elle ne nous représenterait le passé que sous une forme résumée et schématique, tandis que la mémoire de notre vie nous en présenterait un

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 30-31.

¹⁷⁸ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, 2^e éd., 1950, p. 17, [en ligne]. [http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/memoire_collective/memoire_collective.html] (8 décembre 2011)

tableau bien plus continu et plus dense. »¹⁷⁹ C'est donc en passant par la mémoire collective qu'il est possible de dresser un portrait de l'histoire sociale.

Jacques Le Goff, dans son texte *Histoire et mémoire*, dit qu'il existe deux sortes d'histoire : celle qui serait effectivement basée sur la mémoire collective et celle qu'il appelle la *nouvelle* histoire. Suivant la définition de Pierre Nora, Le Goff nous dit que « la *mémoire* collective définie comme "ce qui reste du passé dans le vécu des groupes, ou ce que ces groupes font du passé" peut à première vue s'opposer presque terme pour terme à la *mémoire historique* »¹⁸⁰, principalement en raison de sa subjectivité. Il est évident, par la présence de différentes opinions toujours exprimées très ouvertement, que Rymkiewicz s'inscrit dans le courant de la mémoire collective. Mais sa recherche ne concerne pas seulement les témoignages répertoriés ou la dimension humaine de la guerre. Nous avons vu l'importance qu'ont les lieux dans sa démarche. À la lumière de ces informations, nous croyons donc pouvoir dire que Rymkiewicz s'inscrit plus particulièrement dans le courant de la *nouvelle* histoire « qui s'efforce de créer une histoire scientifique à partir de la mémoire collective »¹⁸¹. La différence principale entre la mémoire collective et cette *nouvelle* histoire est que cette dernière « se ferait à partir de l'étude des "lieux" de la mémoire collective »¹⁸². Entendons par « lieux » ceux qui sont topographiques – ville, pays, etc. –, monumentaux – lieux de mémoire, monuments, etc. –, symboliques – lieu occupant une fonction dans la religion, dans une culture, etc. – et fonctionnels – école, maison, hôtel de ville, etc. Rymkiewicz a recours, en plus de la recherche documentaire, à la recherche dans les lieux physiques que sont Otwock et Umschlagplatz. Loin d'être d'une aussi grande importance qu'Umschlagplatz, Otwock est tout de même reconstitué en partie, selon les souvenirs de

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 32.

¹⁸⁰ Jacques Le Goff, *op.cit.*, p. 170.

¹⁸¹ *Idem.*

¹⁸² *Ibid.*, p. 171.

l'auteur, lorsqu'il retourne sur les lieux. En ce qui concerne Umschlagplatz, il est possible d'affirmer que Rymkiewicz tente d'immortaliser le lieu.

Tout ce qui existe, ne serait-ce que par le seul fait, absolument invraisemblable et extraordinaire, d'exister, est beau, digne d'être immortalisé, tend à être éternisé. Cette aspiration est l'unique vérité de notre existence ici-bas, la seule chose importante au cours de notre passage sur terre car elle contient l'injonction à laquelle doit se soumettre celui qui prend la plume et inscrit des signes sur le papier : l'écrivain, le *sofer* [Scribe, en hébreu].¹⁸³

Sofer désigne le scribe rédigeant les textes sacrés mais, dans l'hébreu moderne, le terme signifie également de manière plus générale la simple fonction d'écrivain. Malgré tout, Rymkiewicz, se décrivant lui-même dans le texte comme un écrivain, choisit à la fin du roman le terme hébreu afin de définir son rôle. La matière porte à réflexion. Ce qui semble certain est qu'il y a eu une évolution dans la façon dont l'auteur se considère, du moins dans la façon dont il considère son rôle. L'écriture est désormais perçue comme un moyen de transmission des textes sacrés, l'immortalité du lieu Umschlagplatz incarnant l'élément sacré.

Au fil de l'écriture de son roman, Rymkiewicz s'est investi d'une mission ou, plutôt, sa mission première, à même la volonté d'écriture, s'est transformée en une volonté de transmettre le lieu sacré. Umschlagplatz est un lieu significatif pour trop de raisons, et le fait que rien ne rappelle ou ne symbolise ce lieu en 1987 est inacceptable. Il faut donc prendre en charge la mission sacrée de transmettre le lieu de mémoire en le reproduisant le plus fidèlement possible. La mémoire ne peut se vivre qu'à travers les lieux. Maurice Halbwachs explique :

[...] il n'est point de mémoire collective qui ne se déroule dans un cadre spatial. Or, l'espace est une réalité qui dure : nos impressions se chassent l'une l'autre, rien ne demeure dans notre esprit, et l'on ne comprendrait pas que nous puissions ressaisir le passé s'il ne se conservait pas en effet par le

¹⁸³ J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 245.

milieu matériel qui nous entoure. C'est sur l'espace, sur notre espace, – celui que nous occupons, où nous repassons souvent, où nous avons toujours accès, et qu'en tout cas notre imagination ou notre pensée est à chaque moment capable de reconstruire – qu'il faut tourner notre attention; c'est sur lui que notre pensée doit se fixer, pour que reparaisse telle ou telle catégorie de souvenirs.¹⁸⁴

Le texte de Rymkiewicz se trouve donc à être un face à face avec l'histoire, puisque cette dernière est l'un des sujets jugés principaux de son récit, que le processus de recherche est partie intégrante du développement du lieu de mémoire que se veut son livre et que seule l'écriture peut permettre l'établissement du lieu sacré.

3.1.2 L'écriture, sacralisation du lieu

Selon le *Petit Robert*, le sacré est ce « Qui appartient à un domaine séparé, interdit et inviolable (par opposition à ce qui est *profane*) et fait l'objet d'un sentiment de révérence religieuse »¹⁸⁵. Ainsi, la sacralisation d'un lieu serait la transformation d'un lieu profane en un lieu appelant un sentiment de révérence. Historiquement, entendons plus précisément avant le XIX^e siècle, les lieux sacralisés en sont de culte, par exemple la synagogue, l'église ou La Mecque. Le XIX^e siècle marque un tournant :

L'histoire contemporaine de l'Occident, aux xix^e et xx^e siècles [...] est, en effet, marquée par une sacralisation de la terre largement héritée du christianisme latin, transmise par des États-nations tout imprégnés d'un rapport affectif au sol de la patrie et à divers lieux d'incarnation de la mémoire collective.¹⁸⁶

¹⁸⁴ Maurice Halbwachs, *op.cit.*, p. 106-107.

¹⁸⁵ Alain Rey et Josette Rey-Debove (dir.), *Le Petit Robert*, éd. revue et augmentée, Paris, Éditions Le Robert, 2011, p. 2289.

¹⁸⁶ Dominique Iogna-Prat et Gilles Veinstein, « Lieux de culte, lieux saints dans le judaïsme, le christianisme et l'islam : Présentation », *Revue de l'histoire des religions*, 2005-n°4, 2005, p. 387-391, [en ligne]. [<http://rhr.revues.org/4220>] (29 novembre 2011)

Halbwachs estime d'ailleurs que la mémoire collective sociale et religieuse des groupes est tributaire de l'inscription dans l'espace :

[Ces derniers] dessinent en quelque sorte leur forme sur le sol et retrouvent leurs souvenirs collectifs dans le cadre spatial ainsi défini. [...] Ainsi chaque société découpe l'espace à sa manière, mais une fois pour toutes ou toujours suivant les mêmes lignes, de façon à constituer un cadre fixe où elle enferme et retrouve ses souvenirs...¹⁸⁷

Cette nouvelle sacralisation de la terre peut précisément s'appliquer au lieu que représente Umschlagplatz dans la mémoire collective de la Shoah. Nous pourrions même affirmer qu'une certaine pression, découlant du devoir de mémoire, pèse sur les épaules de la collectivité. Plus spécifiquement, le poids du legs, pour reprendre l'expression d'Iogna-Prat et de Veinstein, est à ce point puissant parce que ces lieux que l'on a tendance à sacraliser « disent notre rapport émotionnel à la terre et aux lieux dont nos sociétés sont censément constituées »¹⁸⁸. Le fait de considérer le lieu Umschlagplatz comme un lieu sacré à la fois juif et chrétien – comme le fait notre auteur – revient à admettre que ce lieu a marqué l'Histoire des deux sociétés. Les chrétiens polonais doivent inclure ce lieu parmi leurs lieux de culte puisqu'une partie de leur histoire s'y est jouée.

Le but de l'auteur est donc de décrire ce lieu sacré pour que les autres le voient aussi. Rymkiewicz constate que « Les lieux où se déroulent de tels événements sont généralement décrits par les historiens de façon très détaillée »¹⁸⁹. Cependant, le plan d'Umschlagplatz reste inaccessible : « Je trouve cela étrange, car Varsovie est la ville où se trouvait Umschlagplatz. »¹⁹⁰ Il est conscient de l'importance que revêt le lieu pour la mémoire collective et sait que sans ce dernier aucune commémoration de l'histoire n'est possible. Rymkiewicz avait-il l'intention première de sacraliser le lieu? Il est possible qu'il

¹⁸⁷ Maurice Halbwachs, *op.cit.*, p. 119.

¹⁸⁸ *Idem.*

¹⁸⁹ J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 15-16.

¹⁹⁰ *Idem.*

s'agisse d'un processus inconscient. Cependant, la description détaillée d'Umschlagplatz ne peut que mener à la sacralisation. Cette dernière est ce qui donne lieu à l'intérieur du texte à un véritable itinéraire de la mémoire, subterfuge utilisé par l'auteur parce qu'il n'a pas accès au lieu.

3.1.3 L'écriture, itinéraire de la mémoire collective

Le lieu Umschlagplatz n'existe plus. Le seul moyen de le faire revivre est par l'imagination. Rymkiewicz, étant écrivain, sait employer la fiction afin de parvenir à une renaissance d'Umschlagplatz, reconnu consciemment ou non par l'auteur comme lieu devant être sacralisé. Le subterfuge qu'est l'écriture permet donc d'opérer la sacralisation, qui reste entièrement à faire, car en général « le lieu où victimes et bourreaux se sont rencontrés n'est que mentionné »¹⁹¹. Il faut décrire un lieu concret par lequel passera la sacralisation. Pour ce faire, Rymkiewicz établit dans son roman ce que nous nommerons l'itinéraire de la mémoire, itinéraire qui permet le processus de remémoration et de sacralisation du lieu. La mémoire donnée à lire est transportable et à la portée de tous les lecteurs, peu importe leur origine, leur culture, leur religion, etc. Sans doute l'idée lui est-elle venue à la suite de la réflexion menée sur la temporalité et les lieux :

Une promenade de quelques minutes sur cette rue [Krochmalna] est donc fortement recommandée : il est bon de se retrouver simultanément à trois époques différentes, car cela permet de constater, de manière visuelle, que l'histoire présente des possibilités extraordinaires.¹⁹²

Le pouvoir de l'imagination est tel qu'il permet au lecteur/visiteur des lieux historiques – celui à qui s'adressent ces propos – d'être simultanément à différentes époques en imaginant ce qui se passait sur cette rue. Rymkiewicz va donc continuer à s'adresser, de manière périodique, à ce lecteur/visiteur en créant des itinéraires à suivre dans la ville. Ces

¹⁹¹ J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 80.

¹⁹² *Ibid.*, p. 172.

itinéraires sont inclus à même le texte et participent à la réflexion sur les lieux historiques et à leur description, dans le sens où cet itinéraire est ce qui permet de *faire mémoire*. Ainsi, il écrit :

Vous descendez du tertre, de la rue Miła vous tournez à droite, puis par les rues Zamenhof et Anielewicz vous arrivez à la rue Świętojerska. Prenez maintenant la direction des rues Bonifraterska et Koźła. À droite se trouve le jardin Krasinski, à gauche le mur derrière lequel se trouvait le quartier des brossiers.¹⁹³

Il guide ainsi le lecteur à travers plusieurs lieux importants et s'adresse à lui à la deuxième personne du pluriel : « Là-bas, au-delà de l'amas de scories et de la casse de voitures, il faut tourner à gauche, puis à droite. Du côté droit, vous verrez alors un grillage rouillé derrière lequel se dressent des tas de briques ainsi que sous un toit en tôle, des portes et des fenêtres préfabriquées. »¹⁹⁴ Le fait de s'adresser directement aux lecteurs crée automatiquement une sensation d'implication qui retient l'attention de celui qui lit, qui implique le lecteur de manière implicite dans l'histoire, dans la reconstruction du lieu. Ainsi, quand Rymkiewicz reconstruit Umschlagplatz, les lecteurs y sont avec lui :

Là où il y avait les poteaux, la porte, le poste de garde et les barbelés, il y a maintenant un couloir étroit coincé entre la station d'essence et le centre commercial bleu. C'est un passage pour les voitures, situé à l'arrière du centre. Le chemin par lequel on les chassait est maintenant réservé aux camionnettes de livraison – une camionnette franchit le poste de garde, les barbelés, passe entre les poteaux – qui viennent décharger des cartons de macaronis, des plateaux chargés de gâteaux, des barils de lessive.¹⁹⁵

Le lecteur ne peut s'empêcher alors de sentir la dénonciation sous-jacente du manque d'un lieu de commémoration. La dénonciation est formulée par le personnage d'un ami de l'auteur, qui fait la visite avec lui : « Il y a quelque chose que je ne comprends pas, dit Jacek. Pourquoi a-t-on construit ces immeubles? Pourquoi ce centre commercial? Pourquoi les

¹⁹³ *Ibid.*, p. 189.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 223.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 273.

enfants se balancent-ils ici sur des balançoires? N'est-ce pas là l'un des rares lieux que l'on ne devrait jamais oublier? »¹⁹⁶ L'itinéraire de la mémoire permet donc d'éviter l'oubli du lieu et de l'inscrire dans l'Histoire collective, de ramener à la surface ce lieu qui avait été effacé – peut-être volontairement, ou par instinct ou par honte – et d'en faire un lieu symbolique du changement opéré pendant la guerre dans l'histoire des Juifs et des Polonais. L'itinéraire de la mémoire dans le récit devient pratiquement un guide de voyage qui permettrait de s'orienter dans les lieux mémoriels importants et d'entamer sa propre réflexion quant à l'importance de ces derniers.

La reconstruction du lieu chez Rymkiewicz devient donc une façon d'investir le lieu disparu de la dimension spirituelle qui doit lui revenir. En effet, la responsabilité collective qui le pousse vers l'écriture est rejetée dans la possibilité de création d'un lieu représentant les événements. Umschlagplatz représente parfaitement la dimension polonaise de la Shoah, s'inscrivant à même Varsovie, par le fait qu'il s'agit d'un lieu fantomatique, d'un lieu dont personne ne veut se souvenir, car il rappellerait trop le rôle des Polonais dans la Deuxième Guerre mondiale. L'écriture se veut donc tributaire de l'absence du lieu à l'époque contemporaine et, surtout, de l'absence de commémoration du lieu. Elle permet qu'Umschlagplatz, au fil du texte, incarne le lieu sacré de la mémoire collective. Pour citer à nouveau Halbwachs :

Il n'est donc pas exact que pour se souvenir il faille se transporter en pensée hors de l'espace, puisque au contraire c'est l'image seule de l'espace qui, en raison de sa stabilité, nous donne l'illusion de ne point changer à travers le temps et de retrouver le passé dans le présent; mais c'est bien ainsi qu'on peut définir la mémoire; et l'espace seul est assez stable pour pouvoir durer sans vieillir ni perdre aucune de ses parties.¹⁹⁷

Cette image de l'espace, Rymkiewicz la crée dans son roman.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 274.

¹⁹⁷ Maurice Halbwachs, *op.cit.*, p. 120.

C'est à travers la sacralisation du lieu par l'écriture que la réparation s'effectue, puisque désormais le tournant existe. Il est défini, et l'on sait d'où commencer pour effectuer la réparation personnelle. Cette réparation est à même de se faire, car :

[...] ce sont les images spatiales qui vont donner naissance aux états psychologiques collectivement constitués qui motivent les individus, parce qu'elles sont à l'origine des représentations les plus essentielles que le groupe se fait de lui-même, et en particulier des représentations collectives associées aux souvenirs qui vont être stockés dans la mémoire collective.¹⁹⁸

Umschlagplatz devient souvenir; il incarne le lieu de reconstruction primitif de l'identité polonaise, d'une identité reconstruite en n'occultant pas le rôle des Polonais pendant les événements. Ce qui était à dire est désormais avoué, et le sujet écrivain peut enfin se réveiller de son cauchemar, pour reprendre ici les termes de Rymkiewicz, et reprendre une vie normale. Chez Perechodnik, l'écriture sert également à la reconstruction, mais celle-ci s'opère sur un plan beaucoup plus individuel. Son écriture est influencée non seulement par la réclusion, mais aussi par la peine et la souffrance qu'il ressent devant la perte des êtres aimés.

3.2 Les formes d'écriture chez Perechodnik

Il est impossible d'étudier l'écriture de Perechodnik, qui s'inscrit, en tant que récit d'une mémoire individuelle et autobiographique, dans la sphère du personnel avant de s'insérer dans la mémoire collective et sociale, sans relater un élément très important : la réclusion. En effet, n'oublions pas que, lorsqu'il écrit, il est enfermé dans cet appartement de Varsovie, caché derrière une armoire, et ce, pendant plusieurs mois. Lorsque les

¹⁹⁸ Jean-Christophe Marcel et Laurent Mucchielli, « Un fondement du lien social: la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », *Technologies. Idéologies. Pratiques. Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 13, n° 2, 1999, p. 30, [en ligne]. [http://classiques.uqac.ca/contemporains/marcel_jean_christophe/fondement_lien_social_memoire/fondement_lien_social.html] (3 décembre 2011)

autorités font appel, en situation de guerre ou autre, aux diverses situations d'enfermement, elles souhaitent bien évidemment contraindre le sujet et l'empêcher de communiquer en le sortant des sphères habituelles de la communication. C'est notamment le cas du système nazi qui, en plus de créer des ghettos et des camps dont les territoires étaient séparés par des murs et des barbelés, interdisait également les journaux officiels¹⁹⁹ et les radios, et coupait de la sorte tout contact de ces lieux avec le monde extérieur. Alain Parrau, dans *Écrire les camps*, indique que de « [f]aire du détenu un être hors langage est un rêve de la puissance qu'elle s'acharne à réaliser ». ²⁰⁰ Les méthodes d'isolement, qui visent si ardemment l'élimination de toute communication, suscitent au contraire l'envie de communiquer chez les victimes. Linda Pipet, dans le livre *La notion d'indicible dans la littérature des camps de la mort*, dit qu'on « peut considérer que le fait d'écrire un livre sur son expérience concentrationnaire est une tentative pour s'ouvrir au monde, pour sortir de cet univers clos »²⁰¹. L'écriture serait donc une conséquence logique de la situation d'enfermement, ce qui expliquerait, dans le cas de Calel Perechodnik, le choix de l'écriture comme vecteur réparateur.

3.2.1 Écrire, par défaut, une histoire individuelle et collective

Plusieurs choix s'offrent au témoin qui souhaite faire réparation. L'acte créateur peut s'exprimer sous différentes formes : le dessin et les arts visuels, comme c'est le cas pour plusieurs enfants, ou encore pour Léon Delarbre, Walter Spitzer et David Olère (membre du *Sonderkommando* chargé de brûler les cadavres après la chambre à gaz à Auschwitz, dont les dessins troublent encore aujourd'hui), qui dessinent tous pendant et après les camps; la peinture, qui permet à Zoran Music de traiter, entre 1970 et 1975, de

¹⁹⁹ Il y avait malgré tout circulation de journaux clandestins.

²⁰⁰ Alain Parrau, *op.cit.*, p. 201.

²⁰¹ Linda Pipet, *op.cit.*, p. 87.

son expérience dans le camp de Dachau lorsqu'il peint et grave une série d'œuvres intitulée *Nous ne sommes pas les derniers*; la photographie clandestine prise par certains prisonniers; etc. L'écriture se rajoute à ces formes créatrices et est utilisée notamment par Primo Levi, Martin Gray, Hillel Seidman, Anne Frank, etc. Cael Perechodnik ne fait pas exception à la règle. Mentionnons toutefois la différence des processus d'écriture, qui ne sont pas tous réparateurs. Certains auteurs ont ressenti le besoin d'écrire plusieurs fois sur le sujet alors que d'autres n'ont écrit qu'une fois.

Perechodnik choisit l'écriture, mais pourquoi? Sans doute est-ce la seule forme possible pour lui. Elle s'impose par la logique, en quelque sorte. Nous supposons qu'il n'a probablement pas les moyens matériels de faire autrement. Par contre, sur le plan psychologique, il a sans doute l'intuition que le mot tue la pensée inédite, car celui-là est désormais porteur de cette pensée. C'est le livre qui maintenant portera sa peine. Il ne lui reste qu'à expliquer ses souffrances et à trouver réparation. Mais cette écriture n'est pas sans conséquence. Celles-ci sont principalement perceptibles à travers les thèmes dont l'auteur traite. Nous avons vu qu'il parle fréquemment du besoin d'établir une mémoire transmissible, de sa solitude profonde, de son sentiment de culpabilité qui l'afflige et de la déshumanisation de son être. Au-delà de ces thèmes, l'écriture devient une autothérapie qui ne fait que rendre plus présent ce sentiment de culpabilité. Elle est recherche de la mémoire individuelle à court terme. L'écriture est carrément le processus de recherche historique chez lui. Ainsi, elle est soumise au jugement historique. Évidemment, il serait impossible pour Perechodnik de raconter tous les faits. Des choix doivent être faits. D'autres sont faits également quant à l'utilisation de la fiction. Son jugement lui permet de faire de l'écriture un acte réparateur.

Tout d'abord, l'écriture permet la réparation « historique », au sens où, comme chez Rymkiewicz, elle permet de rétablir les faits. Ensuite, elle répond au besoin de réparation, tel que décrit par Mélanie Klein, c'est-à-dire que cette nécessité de réparation découle de l'angoisse ressentie devant l'idée de la mort possible de l'être aimé. Pour Perechodnik, cette mort est un fait. Il a perdu sa femme et sa fille, les deux êtres qu'il aimait le plus au monde.

Mélanie Klein explique que, une fois cette crainte surmontée, « Le désir de réparer, si intimement lié à l'intérêt éprouvé pour la personne aimée et à l'angoisse relative à sa mort, peut maintenant s'exprimer dans des voies créatrices et constructives. »²⁰² La crainte est, dans le cas de notre auteur, non pertinente, puisque cette mort tant anticipée a eu lieu. Le désir de réparer peut donc automatiquement s'exprimer. Il choisit sans doute l'écriture aussi en raison de son caractère près de la confession, comme l'est le journal, car c'est là précisément ce qu'il souhaite accomplir : écrire son ultime confession; cette confession se veut non seulement l'histoire d'un individu, mais également la représentation de tant d'autres histoires individuelles et donc d'une histoire collective. De plus, grâce à l'écriture, sa parole sera transmise. Nous ne sommes pas très loin ici du pacte autobiographique de Rousseau : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi. »²⁰³ C'est donc à la fois le récit d'une vie, mais aussi celui d'un homme qui refuse son innocence et celle de plusieurs autres. Et, précisément pour ce faire, Perechodnik écrira *contre*.

L'écriture étant procès, le verdict de la culpabilité tombe, coupant ainsi la volonté créatrice. Mélanie Klein dit que la culpabilité peut, « si elle est trop forte, avoir pour conséquence d'inhiber des intérêts et des activités productrices »²⁰⁴. Une fois le processus d'écriture terminé, la culpabilité de l'auteur ne fait plus aucun doute pour lui. Il doit travailler à se reconstruire; il ne peut pas rester enfermé dans cette écriture. Dès lors, le processus d'écriture s'achève, culminant dans la culpabilité : « Plus que de pain quotidien, plus que d'air, j'ai besoin de ta bénédiction. Anetka, m'as-tu vraiment pardonné? »²⁰⁵ Il sait le pardon impossible, il sait qu'il ne pourra aller nulle part en continuant comme il le fait. Il

²⁰² *Idem*.

²⁰³ Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 5.

²⁰⁴ Mélanie Klein, *op.cit.*, p. 149.

²⁰⁵ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 263.

doit tirer un trait sur son passé, ce que l'écriture lui a permis de faire. La réparation est effectuée. Maintenant qu'il a été établi qu'il n'est pas un homme religieux, juif, allemand ou polonais, et qu'il ne mérite pas la considération ou le pardon des autres, il peut désormais essayer d'être à la hauteur et tenter de redevenir un nouveau « moi », un nouveau « Je », tel que le définit Freud – c'est-à-dire une nouvelle personnalité dans son ensemble, ancrée dans la réalité et assurant la stabilité du nouveau sujet en construction. Une fois cette étape accomplie, Perechodnik peut passer à autre chose. Comme nous l'avons mentionné, nous savons, grâce à la lettre jointe au texte et au roman de Rymkiewicz, qu'il s'est engagé dans la Résistance et qu'il est mort au combat, comme un homme. Mais quel est le rôle réel de l'écriture ?

3.2.2 L'écriture : une forme-prison

Perechodnik ressent le besoin de dire ce qui se passe en Pologne à l'époque, de dénoncer les autres et de se dénoncer *lui-même*. Notons également que son écriture est marquée par la langue de son époque. Quoique ses mémoires soient écrits en polonais, l'auteur mêle dans son récit des mots de français (il a étudié en France), de yiddish et même d'allemand (parfois approximatif, manifestement écrit au son), influence notamment de sa présence dans les camps. Il utilise ces langues, car ce sont celles qui le constituent. Cet écrit, qui emprunte des mots à différentes langues, est-il également un moyen permettant de communiquer l'expérience personnelle, l'expérience de son « moi » ? Il faudra revenir sur cette question à un autre moment puisqu'il s'agit d'un questionnement tout autre, mais il est important de noter qu'il s'agit d'une intégration minutieuse d'autres éléments le constituant en tant que sujet, c'est-à-dire le « Je ».

Calel Perechodnik écrit donc sans se rendre compte de ces formes-prisons qui contribuent à l'isoler davantage. Celles-ci, instaurées par les autorités allemandes, servent un but précis :

[...] répartir les individus, les fixer et les distribuer spatialement, les classer, tirer d'eux le maximum de temps, et le maximum de force, dresser leur corps, coder leur comportement continu, les maintenir dans une visibilité sans lacune, former autour d'eux tout un appareil d'observation, d'enregistrement et de notations, constituer sur eux un savoir qui s'accumule et se centralise.²⁰⁶

Malgré tout, ce processus d'écriture ne parvient, au bout du compte, qu'à le faire entrer plus profondément dans cet enfermement dont il tente de s'échapper. C'est ainsi qu'il va identifier ses mémoires à un fœtus vivant et, par extension, à son sang. Ils sont soi, au sens de Freud, un miroir de sa vie avant et pendant la guerre; ils sont l'occasion parfaite d'examiner tous les rouages de son propre esprit, bien que cet exercice ne soit pas toujours fait de manière consciente. Nous avons d'ailleurs vu que l'écriture parvient à l'aider à se constituer de nouveaux déterminants. Ce qui se produit ici est que l'espace scriptural devient petit à petit espace d'expiation. Non seulement l'écriture l'enferme-t-elle au sens figuré, puisqu'il passe ses journées à écrire, mais elle devient aussi rapidement le poison alors qu'elle devait servir d'antidote. En écrivant, il ne peut qu'être confronté à lui-même et à ce qu'il a dû faire pendant qu'il faisait partie de la police juive. Toutes les questions éthiques qui flottaient dans son esprit sont dès lors couchées sur papier; tous ses sentiments, également. Le choix d'écrire se transforme chez lui en espace d'autoréclusion, en tentative de déresponsabilisation échouée, bref en autoprocès. L'écriture devient un espace volontaire d'expiation de la faute : « Je crois avoir tout écrit, que cela fût agréable pour moi ou non. »²⁰⁷ Mais cette écriture comporte plusieurs conséquences importantes.

²⁰⁶ Michel Foucault, *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « tel », n° 225, 1975, p. 267.

²⁰⁷ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 256.

3.2.3 Écrire pour sacraliser les faits

Perechodnik est convaincu qu'il doit communiquer. Il se doit d'écrire afin que tout le monde sache ce qui s'est passé, faisant par la sorte une sacralisation des faits. Ce désir va de pair avec la prise de conscience de la gravité de la situation. Perechodnik a compris qu'il doit impérativement transmettre la mémoire, retournant ainsi de l'individuel au social. Il mentionne d'ailleurs à plusieurs reprises qu'il veut, du moins qu'il espère, que ses mémoires soient publiés et il les écrit précisément dans ce but. Enfin, il voit ses mémoires comme son propre enfant :

Ce fœtus, ce sont ces mémoires qui – je le crois – seront un jour publiés, afin que le monde entier apprenne tes souffrances. Puisque notre fille ne vit plus, il me faut soigner ce deuxième enfant, le protéger jusqu'au jour où aucune force ne pourra plus le tuer. [...] Notre deuxième enfant, né dans les douleurs de la mort, te vengera.²⁰⁸

Le fœtus devient ce qui représente le sacré. Sa femme a également été sanctifiée par ses mots²⁰⁹. Il ne lui reste qu'à donner la vie. La renaissance s'opère chez lui par cette vie supplémentaire qu'il insuffle à ses mémoires. La sacralisation s'opère donc par la consécration et par la transmission de sa vie et de celle des siens dans un nouvel enfant qui vivra à leur place. C'est donc l'itinéraire de sa propre mémoire, à partir du moment où il se met à réfléchir sur son histoire, qu'il met en place dans son récit. Ce subterfuge est utilisé pour se guérir et pour finalement se créer un autre moi.

3.2.4 L'écriture, itinéraire de la mémoire personnelle

Un événement peut avoir différents impacts sur quelqu'un. D'abord, la douleur est la sensation physique imposée par l'événement, par exemple un mal de ventre causé par la perte d'un être cher. En découle la souffrance, qui pourrait être considérée comme la

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 259.

²⁰⁹ Voir chapitre 2 pour les citations.

dimension mentale de la douleur chronique ou récurrente. Le meilleur exemple en serait de ressentir une douleur physique uniquement parce qu'on voit que l'on est blessé. Vient ensuite la peine, dimension psychologique, qui est la manifestation de sentiments plus profonds, comme les remords, la culpabilité, etc., causés par la présence de la souffrance. Tu te sens coupable de souffrir, toi qui es vivant, alors que d'autres sont morts. La peine a besoin d'être expliquée, d'être mise en mots. Différents actes peuvent alors intervenir comme moyens d'expiation : refaire sa vie et réussir pour la satisfaction personnelle d'avoir su redonner un sens à sa vie; se suicider, faute de redonner un sens à sa vie; sombrer dans la folie, par dérèglement du surmoi; mourir par la main des Allemands et ainsi vivre ce qui a été vécu par la personne perdue; etc. Perechodnik a de la peine. Perechodnik souffre. L'écriture est sa forme d'expiation. Chez lui, elle s'apparente même à une forme psychanalytique, puisqu'elle a plusieurs fonctions : elle est constructrice, permet d'imposer une distance, permet l'autoprocès et est très intimiste.

Chez Perechodnik, il serait même possible d'affirmer que son écriture se rapproche du geste d'écriture du suicidé. Selon Jean-Christophe Marcel, le geste du suicidé part du fait qu'il y a rupture du sentiment d'appartenance qui permettait autrefois de s'inscrire dans un groupe social. Le groupe cesse de reconnaître l'individu comme membre en raison de ses gestes, et inversement le suicidé cesse de reconnaître le groupe comme ce qui le définit. De plus, le sentiment d'angoisse qui naît par la rupture d'avec le groupe est amplifié par la remémoration constante des actes qui ont mené à son exclusion :

[...] les motifs individuels qui poussent à se tuer, les cognitions et les états psychologiques qui les accompagnent, sont la traduction d'une connaissance collective, qui s'appuie sur l'activité de remémoration, et qui ici prend la forme : "je me tue parce que les autres sont d'avis qu'un homme, dans la situation où je me trouve, n'a plus qu'à mourir" ([Halbwachs], p. 474).²¹⁰

²¹⁰ Jean-Christophe Marcel, « Mauss et Halbwachs: vers la fondation d'une psychologie collective (1920-1945) », *Sociologie et sociétés*, vol 36, n° 2, automne 2004, p. 19, [en ligne]. [http://classiques.uqac.ca/contemporains/marcel_jean_christophe/mauss_et_halbwachs/mauss_et_halbwachs.html] (1^{er} décembre 2011)

Perechodnik est, au sens figuré, dans la situation du suicidé. Son ancien moi ne peut que mourir, car il ne s'inscrit plus dans les limites qui sont respectées par le groupe d'appartenance et dans ce que lui-même considère comme tolérable. Ce qu'il a fait, en n'osant pas mourir avec sa famille, est impardonnable, et il devient impératif alors d'écrire pour tuer ce moi.

L'écriture « du suicidé » permet à Perechodnik d'entamer son processus de reconstruction des déterminants de sa vie; elle est donc aussi constructrice. Simon Harel nous explique que l'écriture a pour fonction d'inscrire un « objet de perspective », c'est-à-dire qu'elle instaure un « équivalent d'une enveloppe psychique qui permet d'exister »²¹¹. L'écriture est dès lors perçue comme ce qui permet d'échapper au néant. Harel dit même qu'elle permet « l'inscription d'une énonciation posthume au cœur du projet autobiographique »²¹². L'écriture est celle d'un sujet mort qui se rattache à cette dernière afin de rester vivant. Voilà précisément ce que nous retrouvons chez Perechodnik. Il se sait mort, se présente d'ailleurs comme la prochaine victime assurée et met fin à son ancienne vie en écrivant ses mémoires. Une fois le processus d'écriture terminée, il va de l'avant et se reconstitue.

Mais ce processus d'écriture se fait à travers une distance imposée par l'auteur lui-même. Perechodnik est étonnamment distant, et ce, à plusieurs reprises, car l'important est la transmission des faits. C'est ainsi qu'il peut raconter en détail avec un certain détachement la mort de ses proches. On peut le remarquer aussi lorsqu'il met en fiction la mort de son père. Ne connaissant rien du déroulement de cet événement, il prend la peine de l'inventer et de la décrire, jusque dans les moindres détails. Ces événements traumatiques sont couchés sur papier, et sans doute pouvons-nous voir ici une nouvelle preuve de la cure psychanalytique permise par l'écriture.

²¹¹ Simon Harel, *L'écriture réparatrice, Le défaut autobiographique (Leiris, Crevel, Artaud)*, Montréal, XYZ Éditions, coll. « Théorie et littérature », 1994, p. 49.

²¹² *Ibid.*, p. 50.

Perechodnik termine ses mémoires sur son testament et sur son espérance de mourir digne et dans l'honneur, de ne pas mourir en lâche, de mourir « en tant qu'homme »²¹³. Il termine ainsi un processus d'écriture qui devait à l'origine l'aider à se défaire de ce sentiment de culpabilité, processus qui a dû cesser car beaucoup trop pénible. Malgré tout, cette « autopsychanalyse » qu'il s'est infligée l'a guéri et lui a permis d'aller de l'avant, d'accepter qu'il ait commis des actes irréparables en étant au service des nazis, actes qui ne pourraient jamais être pardonnés. Il lui restait maintenant à se racheter pour mourir en homme. Après avoir terminé ses écrits, il s'est engagé dans la Résistance polonaise et a participé à l'Insurrection de Varsovie en août 1944. Atteint du typhus, il est surpris dans un bunker avec 22 personnes, est incapable d'en sortir et est brûlé vif. Il serait possible qu'il se soit suicidé au cyanure avant d'être trouvé par les Allemands.

Il me faut terminer Aneczka, je t'ai déjà tout dit. Tu sais que tu seras vengée par le sang. [...] Envoie-moi, Anetka, un signe de ton pardon. Plus que de pain quotidien, plus que d'air, j'ai besoin de ta bénédiction. Anetka, m'as-tu vraiment pardonné?

Varsovie, 7 mai – 19 août 1943²¹⁴

Parrau remarque :

[...] la vérité déborde les ressources langagières qui tentent de la capturer. Mais parce que le désir d'une prononciation intégrale de la vérité est probablement au cœur de la volonté de témoigner, le sentiment d'un échec peut faire conclure, de ce que la vérité se dérobe en partie au langage, à l'impuissance du langage lui-même.²¹⁵

²¹³ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 216.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 263.

²¹⁵ Alain Parrau, *op.cit.*, p. 107.

Perechodnik s'est rendu au bout des capacités de son langage. Le chemin qu'il lui reste à parcourir ne peut se faire qu'autrement. L'écriture lui a permis d'entamer sa reconstruction, d'abord et avant tout en lui permettant de transmettre la mémoire de sa femme et de sa fille mais, plus profondément, sa propre mémoire : « L'écriture garde la trace d'une mémoire, devient le milieu où se préserve l'affirmation de soi comme être humain. Affirmation pure, se soutenant d'une évidence aussi incontestable qu'impossible à traduire en termes de définition positive. » ²¹⁶ Calel Perechodnik, agronome polonais, tel qu'il était avant la guerre, sa femme et sa fille sont préservés dans ces pages. L'écriture est donc un moyen d'entretenir la mémoire des autres, mais surtout, dans le cas présent, la mémoire d'un autre soi, qui est mort pendant la guerre. Elle est aussi un moyen de s'adresser aux disparues, de leur présenter des excuses :

Ma fille, ma fille, aujourd'hui c'est ton deuxième anniversaire. Ah, si j'avais su, je t'aurais peut-être étranglée de mes propres mains à la naissance, il y a deux ans. Ma fille, tu es la cause indirecte de la mort de ta mère, et peut-être meurs-tu victime de la bêtise de tes parents. Qui sait ce qui est cause et ce qui est conséquence? Pour l'instant, ma fille chérie, tu me regardes à travers les barbelés avec tes yeux sérieux. Tu ne pleures plus. Tu ne te plains plus. En une heure tu es devenue adulte, tu es devenue vieille. Tu sais déjà, dirait-on, que tu es condamnée. Tu tends tes bras vers moi, mais je n'ai pas le droit de te prendre, je risque une balle dans la tête. Et alors? Et si je la recevais cette balle? Ah cette peur, cette peur panique des esclaves!²¹⁷

Il s'adresse aussi à sa femme, comme si l'écriture, étant fœtus, faisait également partie d'Anka, et qu'elle lui permettait de parler avec elle pour fermer sa propre plaie, afin de lui dire qu'il n'a pas voulu que les choses se passent ainsi, qu'il souhaite que c'en soit autrement. Notons que cette écriture, comme chez d'autres auteurs ayant parlé de leur expérience dans les camps ou autre, n'est pas une écriture professionnelle. Au contraire, ces derniers écrivent pratiquement comme des enfants, n'ayant aucune prétention littéraire, leur seule préoccupation étant de coucher leurs pensées sur le papier. Anne Frank, par exemple, présente le même profil. Le journal devient un lieu d'*écriture de soi*, qui est le

²¹⁶ *Ibid.*, p. 263-264.

²¹⁷ Calel Perechodnik, *op.cit.*, p. 69.

témoin d'une altération à l'intérieur de l'auteur, écriture à distinguer de l'autobiographie, qui se veut la mise en scène d'un soi fictif. Chiantaretto, dans *Le témoin interne*, explique les formes de témoignages et d'écriture de soi :

[Elles sont] le lieu d'un conflit entre deux positions psychiques : d'un côté, l'attestation d'identité, le figement rétrospectif de soi dans l'écriture, la quête idolâtre d'une coïncidence de soi et de la représentation de soi; de l'autre, le témoignage d'une *altération*, l'expérience de soi en relation, la confrontation au décentrement – ces deux positions étant en conflit chez chaque auteur, avec une prévalence plus ou moins nette et variable de l'une ou l'autre.²¹⁸

Perechodnik jette les bases de la reconstruction de soi par l'écriture de ses mémoires. Ils sont ce qui lui permet de prendre conscience du changement, d'en parler et de l'effectuer. L'écriture de soi, lieu d'adresse privilégié à un tiers lecteur, devient, pour reprendre l'expression de Chiantaretto, un *témoin de l'expérience de soi en changement*, un endroit où il est possible de s'exposer afin de savoir où l'on va, « un témoin pour l'avenir d'un passé en cours de constitution en tant que tel »²¹⁹. Anne Frank s'adresse à Kitty, personnage fictif incarnant l'Autre, le tiers lecteur. Perechodnik s'adresse pour sa part à sa femme, à sa fille, à son fœtus fictif, à lui-même et, surtout et de manière indirecte, à ses tiers lecteurs. Ce fœtus représente la renaissance de l'auteur par l'écrit. Anne Frank a témoigné de sa puberté; Calel Perechodnik, de l'itinéraire de sa reconstruction en l'homme qu'il souhaitait être au lendemain de la mort de sa famille.

Rymkiewicz écrit en reconstruisant un lieu. Perechodnik, en sachant, en reconstruisant un « moi » et en espérant qu'il sera lu. C'est d'ailleurs ce qui le motive à continuer son écriture, puisque le témoignage doit être complet et être suffisamment évocateur pour les personnes qui le liront. Il crée le même genre de personnage imaginaire que Kitty, qui est, pour Anne Frank, une création de son esprit à laquelle elle donne naissance. Les mémoires de Perechodnik sont son fœtus, son enfant qu'il doit faire vivre

²¹⁸ Jean-François Chiantaretto, *op.cit.*, p. 13-14.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 36.

plus longtemps que sa propre fille. Bref, c'est son deuxième enfant, voire son dernier lien avec sa femme décédée. L'écriture a donc plusieurs fonctions chez Perechodnik, étant responsable de l'expiation et de la réparation. Ses mémoires sont devenus porteurs de sa peine. Il ne lui reste que la souffrance qui est modifiée par l'écriture, libérée de sa dimension psychologique. C'est ce qui lui permet d'aller de l'avant et de s'engager dans la Résistance. Chiantaretto dit que « Ce travail psychique [d'écriture de soi] est aussi un travail de renoncement [...]. C'est aussi bien un travail mémoriel consistant à mettre son passé en mémoire pour poser son avenir et en disposer comme étant à écrire, non prévu. »²²⁰ L'écriture est ce qui permet de se dépasser, de recommencer à vivre. L'écriture est réparatrice.

Pour conclure, Rymkiewicz et Perechodnik ont tous deux recours à l'écriture comme processus de réparation, bien que ce recours ne soit pas articulé de la même façon. Rymkiewicz a une écriture plus sociologique, voire « sociothérapeutique ». Perechodnik écrit, quant à lui, d'une manière plus psychologique ou psychothérapique. Pourtant, chacun a su y trouver ce qu'il cherchait puisque l'écriture a permis de clore le chapitre de la culpabilité. Évidemment, il serait cavalier de prétendre que tout témoin ayant recours à l'écriture comme moyen de réparation aurait la même expérience. En effet, l'écriture n'est pas toujours réparatrice; il suffit d'observer les Primo Levi, Elie Wiesel et Imre Kertész de ce monde pour comprendre que l'écriture peut avoir une autre fonction entièrement. Loin d'ignorer ces récits, nous croyons plutôt qu'ils s'inscrivent dans un autre mode de fonctionnement du recours à l'écriture. Mentionnons enfin que l'écriture réparatrice n'est pas la seule et unique responsable de la réparation. Elle est ce qui permet d'entamer le processus, elle est témoin de l'altérité, témoin du changement en train de s'opérer.

²²⁰ *Ibid.*, p. 49.

CONCLUSION

Les témoignages rendus à la suite de la Shoah varient, tant par leur forme – peinture, photographie, écriture, etc. – que par les motivations qui ont poussé les auteurs à témoigner. Nous avons expliqué dans ce travail comment la culpabilité se définit comme motivateur du témoignage. Plus particulièrement, nous avons cherché à analyser comment la culpabilité peut pousser l'auteur vers le choix logique de l'écriture dans le but de transmettre ce qui est à transmettre.

Plusieurs éléments ont dû être pris en compte, notamment les thèmes récurrents propres aux œuvres de la Shoah. Nous avons principalement retenu ici la légitimité du témoignage et la question de l'identité personnelle après un événement traumatique. Jarosław Marek Rymkiewicz et Calel Perechodnik écrivent dans deux contextes d'énonciation très différents. Il a été important, dans un premier temps, de définir leur position énonciative et d'étudier les signes du besoin de légitimer le témoignage sous-jacent à leur texte. Lorsque ces bases ont été établies, nous avons pu nous pencher sur la question de la culpabilité et analyser les inscriptions laissées par ce sentiment, source de leur peine. Nous avons conclu que la culpabilité est d'abord et avant tout un motivateur du récit. Elle est ce qui mène au choix de l'écriture. Elle instaure également dans le récit une écriture *contre*, qui peut ou non servir son auteur, le facteur ayant influencé un tel retournement étant les actions commises ou non par le sujet écrivant. Chez Perechodnik, les actions commises ont grandement influencé le déroulement du récit, au sens où elles ont causé une modification des prémisses de l'écriture, en poussant le sujet écrivant vers une déconstruction systématique des déterminants de sa personnalité, une déshumanisation, afin de l'amener à un processus de reconstruction entamé par l'écriture. Chez Rymkiewicz, ce sont plutôt les actes non commis, ou les actions commises par d'autres que soi, qui l'ont conduit vers une introspection et un questionnement personnel quant à savoir comment la société polonaise avait pu juger correct et normal de trahir d'autres membres de la société,

en l'occurrence les Juifs. Ce questionnement a mené, dans les deux cas, à la prise de conscience du manque de transmission mémorielle au sein de la société polonaise, qui tend à oublier les événements de la Shoah. Est alors devenue essentielle chez Rymkiewicz la transmission de la mémoire par le rétablissement d'un lieu sacré par l'écriture.

Il existe de grands parallèles entre ces deux écrits. Premièrement, la culpabilité est le sentiment premier qui porte l'écriture. Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'un schéma pouvant être appliqué à tous les écrits post-Shoah, la raison première étant que plusieurs auteurs ont écrits à de maintes reprises sur le sujet.

Deuxièmement, l'écriture permet une réparation. Nous croyons que cela dépend de la possibilité de se réveiller du « cauchemar », pour reprendre le terme de Rymkiewicz. Les deux auteurs avaient un but bien précis, différent du simple témoignage qui se veut la motivation consciente et initiale du récit. L'un souhaitait définir un lieu de mémoire qui permettrait aux Polonais et aux Juifs de se souvenir de leur histoire commune. L'autre souhaitait témoigner de sa faute, de celle des autres et se punir, mais surtout décortiquer les changements qui étaient survenus ou qui étaient en cours chez lui afin de pouvoir modifier le cours de son destin et devenir un homme. Il avait besoin de *closure* – « le complètement d'une forme, la résolution d'une tension ou le rétablissement d'un équilibre (d'après Good) »²²¹ –, pour reprendre ici le terme de la psychologie contemporaine. Cette seconde motivation n'est pas consciente au début et se précise au fur et à mesure de l'écriture. Chez Rymkiewicz, elle culmine avec la prise en charge de la mémoire collective; chez Perechodnik, de la mémoire personnelle.

Il convient de s'arrêter sur la question de la relève de la mémoire qui se fait à la fin du récit de Rymkiewicz, car nous croyons qu'il s'agit véritablement de l'image parfaite de cette transmission mémorielle exigée par la conscience de l'auteur. Lorsque ce dernier s'attarde sur la photo du jeune garçon (cf. photo insérée au chapitre 2), un processus

²²¹ Office québécois de la langue française, *Le Grand Dictionnaire terminologique*, [en ligne]. [<http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/gdt.html>] (14 décembre 2011)

d'identification se produit. Le petit garçon devient même un double de l'auteur alors qu'il était jeune. Comme l'identité du jeune garçon est connue (Artur Siemiatek), Rymkiewicz sait aujourd'hui qu'il a le même âge qu'Artur et, après avoir bien étudié la photo, l'auteur en vient à la conclusion que cette photo et la photo de lui sur le quai d'Otwock ont été prises à quelques jours/semaines d'intervalle. Il interpelle alors Artur :

Tu es fatigué, dis-je à Artur. Cela ne doit pas être très commode, cette position avec les bras levés. Regarde ce que nous allons faire : c'est moi qui vais maintenant lever les bras, et toi, tu vas les baisser. Il se peut qu'ils ne remarquent rien. Non, restons là tous les deux les bras en l'air.²²²

Le récit se termine tout juste une page après. Le lecteur reste sur l'image de l'auteur qui lève les bras avec le garçon (et franchement souhaiterait pouvoir les lever lui aussi pour le soulager). Il a été dit plus haut qu'une fois le lieu établi, la mémoire s'inscrit en ce lieu et qu'elle peut à partir de ce moment être transmise, le transfert s'étant opéré. Nous croyons que cette image symbolise littéralement le transfert de la mémoire effectué dans ce livre. L'auteur, ayant terminé son récit et symbolisant par son appartenance culturelle tous les Polonais, prend en charge cette mémoire puis, à la lecture du livre, chaque personne le fait, l'une à la suite de l'autre. Tous les Polonais doivent être ce garçon et tous les Polonais d'aujourd'hui doivent se mettre à sa place.

Umschlagplatz, *La dernière gare* est un roman qui met en jeu différentes perceptions de la mémoire. Autant Rymkiewicz joue avec les frontières entre la mémoire individuelle et collective, autant il s'attache à établir minutieusement la mémoire des événements dans un lieu historique bien précis. Édith Castel expliquait que la « résistance au mal passe par la mémoire. La mémoire de la propre souffrance de chacun, transcendée pour dépasser le souvenir douloureux qui enferme au lieu de guérir. »²²³ L'auteur ne s'attarde justement pas à la douleur de l'expérience mais bien aux faits, à l'histoire telle qu'on doit s'en souvenir, telle qu'elle doit être remémorée. Francesco Taniello, cité dans *Le*

²²² *Ibid.*, p. 294.

²²³ Édith Castel, *op.cit.*, p. 108.

devoir de mémoire de Primo Levi, indique, dans le même ordre d'idée, que l'événement est quelque chose qui dépasse la vérité. Il ne pourrait pas s'exprimer par des termes rationnels ou logiques, car il n'est ni réductible ni mesurable. Il est donc impossible de l'identifier avec « l'idée de vérité, au moins de la manière rationaliste avec laquelle nous sommes portés à concevoir la vérité. En effet, dans un procès, le témoin n'est généralement pas interrogé pour qu'il livre un témoignage sur un événement, mais sur un fait. »²²⁴ Dès lors, l'événement, le fait et la vérité se trouvent être trois concepts différents. Ce qui est essentiel au bout du compte est de permettre à la mémoire collective de rester vivante, en levant les bras.

Chez Perechodnik, la transmission de la mémoire n'est qu'un enjeu secondaire. Il s'agit de l'étude d'un homme sur sa propre implication, étude qui mène à la conclusion ultime de l'impossibilité de continuer dans la même veine. Une action doit être prise. Rymkiewicz, lorsqu'il parle de Perechodnik, nous confirme son implication dans la Résistance :

Calel Perechondik qui accompagna à l'Umschlagplatz d'Otwock sa femme et sa fille, qui ne partit pas avec elles car il avait peur de mourir, puis qui pensa qu'il devait mourir car il n'était pas parti avec elles, survécut deux années encore. Après le soulèvement de Varsovie, il se cacha dans un bunker qui fut vraisemblablement découvert par les Allemands. On sait seulement que cela [sa mort] se passe après le 28 octobre 1944.²²⁵

Lorsque Perechodnik reprend la plume pour l'épilogue, un mois et demi après la fin de ses mémoires, il est évident qu'il est parvenu à aller de l'avant. Il a accepté le sort qui l'incombe et il a joint la Résistance, qui donne un sens à sa vie. Il serait intéressant de faire une analyse psychologique, voire psychanalytique, plus approfondie de ses mémoires, car les moindres pensées de Perechodnik sont couchées sur le papier. Aussi, il serait intéressant d'étudier les choix d'écriture, soit de laisser de côté certains événements ou détails, et l'utilisation de la

²²⁴ Francesco Traniello, *Storia vissuta*, Angeli, Milan, 1988. Cité dans Primo Levi, *Le devoir de mémoire*, Paris, Éditions Mille et une nuits, coll. « Primo Levi », n° 50, 1995, p. 78-79.

²²⁵ J.M. Rymkiewicz, *op.cit.*, p. 214-215.

fiction pour décrire d'autres événements considérés comme importants – la mort de son père, entre autres. Beaucoup reste encore à dire sur ce texte, jusqu'à présent peu étudié.

Finalement, il est important de souligner que le cheminement des deux auteurs est intriqué de jugements personnels qui diffèrent, certes, mais qui sont essentiels pour leur rédemption. La question de la religion, par exemple, est traitée différemment par chacun : Rymkiewicz refuse d'y toucher, s'attaquant plutôt à l'aspect sociopolitique, tandis que Perechodnik y accorde beaucoup d'importance en la reniant et s'attarde plus particulièrement aux déterminants de son individualité.

Nous aimerions clore ce mémoire sur une citation de Jarosław Marek Rymkiewicz qui interroge, grâce à la fiction, Calel Perechodnik sur un sujet très discuté, la prise de conscience trop tardive des Juifs. Cette citation souligne aussi les mauvais traitements subis par les Polonais, autre sujet très important chez les deux auteurs. Laissons-les terminer :

- Pourquoi, monsieur Calel, n'êtes-vous pas partis? demandé-je en regardant la photo [de Calel] à l'inscription bilingue. Ne bastonnait-on pas sur le campus universitaire de Varsovie, ne défenestrait-on pas du petit train jaune et bleu, ne brisait-on pas les vitres des villas juives? Vous habiteriez à Tel-Aviv. Votre petit-fils aurait exactement l'âge que vous aviez en 1942. Votre petit-fils, un homme à lunettes, au front haut, au cou maigre. Le même gentil sourire que vous.
- Premièrement, dit Calel, nous n'étions pas malheureux ici. Anna était copropriétaire de « L'Oasis » et moi, j'avais une entreprise dans le bâtiment. Nous étions citoyens de la République et en dépit des projets des « nationalistes radicaux » de nous priver de cette citoyenneté, nous considérions que c'était aussi la nôtre. Deuxièmement, au moment où l'on défenestrait, où l'on bastonnait, je faisais mes études en France, je n'ai donc jamais eu à subir ces voies de fait dont je n'avais connaissance que par ouï-dire. Enfin que les Allemands nous tueraient tous, je ne pouvais évidemment le deviner.²²⁶

²²⁶ *Ibid.*, p. 209.

APPENDICE A

Données recueillies sur le site de Yad Vashem : The Central Database of Shoah Victims' Names
[http://www.yadvashem.org/wps/portal/IY_HON_Welcome]

Perechodnik Bezalel (Calek)

Bezalel Perechodnik was born in Warszawa in 1916 to Oszer and Sonia nee Guralski. He was an engineer and married to Ana. Prior to WWII he lived in Otwock, Poland. During the war he was in Otwock, Poland. Bezalel was murdered in 1944 in Warszawa, Poland at the age of 28. This information is based on a Page of Testimony (displayed on left) submitted by his cousin

Perechodnik Ana

Ana Perechodnik nee Nusfeld was born in Otwock in 1917. She was a housewife and married to Bezalel. Prior to WWII she lived in Otwock, Poland. During the war she was in Otwock, Poland. Ana was murdered in the Shoah. This information is based on a Page of Testimony (displayed on left) submitted by her relative.

Perechodnik Otuska (Athalie)

Otuska Perechodnik was born in Otwock in 1940 to Bezalel and Ana nee Nusfeld. She was a child. Prior to WWII she lived in Otwock, Poland. During the war she was in Otwock, Poland. Otuska was murdered in 1942 in the Shoah at the age of 2. This information is based on a Page of Testimony (displayed on left) submitted by her relative.

Perechodnik Sonia

Sonia Perechodnik nee Guralski was born in Slonim. She was a housewife and married to Oszer. Prior to WWII she lived in Otwock, Poland. During the war she was in Warszawa, Poland. Sonia was murdered in the Shoah at the age of 50. This information is based on a Page of Testimony (displayed on left) submitted by her niece.

Perechodnik Oszer (Asher)

Oszer Perechodnik was born in Plotnica in 1888 to Yehoshua and Dina. He was a merchant and married to Sonia. Prior to WWII he lived in Otwock, Poland. During the war he was in Otwock,

Poland. Oszer was murdered in 1943 in Warszawa, Poland at the age of 55. This information is based on a Page of Testimony (displayed on left) submitted by his nephew.

Frojnd Rachel

Rachel Frojnd nee Perekhodnik was born in Warszawa in 1915 to Asher and Sonia. She was married to Yan. Prior to WWII she lived in Otwock, Poland. During the war she was in Otwock, Poland. Rachel was murdered in the Shoah at the age of 27. This information is based on a Page of Testimony (displayed on left) submitted by her cousin.

2152554

רשות הזיכרון לשואה ולגבורה, ירושלים

דף-עד

לרשום חליה במוסדה והזכר

יד ושם

דואר. הד הזכרון
ת.ד. 3477

1. שם המשפחה	באותיות עבריות	באותיות לטיניות
	PERECHODNIK	פֶּרֶחֹדניק
2. שם פרטי	BEZALEL CALEK	(BEZALEL) CALEK
2. שם משפחה לפני הנישואים		
3. תאריך לידה או גיל משוער		8 ספטמבר 1916
4. מקום לידה (עיר ארץ)	באותיות לטיניות	ווארסא פוילנד WASAW, POLAND
5. שם אם הנספה	שם אם הנספה	סולנה (לנה)
6. שם אם הנספה	שם אם הנספה	אברהם
7. שם אשת אי בעל הנספה	שם אשת אי בעל הנספה	אנה וואסילי
8. מקצוע	מקצוע	מנהל סטאטוס
9. מקום המגורים הקבוע (באותיות לטיניות)	מקום המגורים הקבוע	אוקרסק (פולנד-הווא)
10. מקומות המגורים במלחמה (באותיות לטיניות)	מקומות המגורים במלחמה	אוקרסק - ווארסא OTWOCK - WARSAW
11. נסיבות המוות (זמן, מקום, וכיו"ד)	נסיבות המוות (זמן, מקום, וכיו"ד)	קצת לאחר הפולין (שאר) בלוקר בולסא ה'ה'ה'ה'ה'

חוק זכרון השואה והגבורה -

יד ושם

תש"ג 1933

קובץ בספרי מ"ג

תפקידו של יד ושם הוא לשמור
אל המולדת את זכרם של כל
אלה שבני הקה היהודית, שנשלו
והסד את נפשם, נלחמו במלחמה
באויב האנטי-היהודי, ולהציל
שם וזכר להם, לעתידות.
לזכרונם ולכבודם שנוצרו בגלל
השתייכותם לקה היהודי.

(סמי החוקים מ"ג 132,
יין אולל תש"ג 28.8.33)

אני, הח"מ אליהו וואסילי קידמה משפחתית או אחרת 2/3

חנך בכתובת רח' תלמוד בבלי 22 ווארסא

מצהיר/ה בזה כי העדות שמסרתי כאן על פרטיה
היא נכונה ואמיתית, לפי מיטב ידיעתי וחכרתי.

מקום ותאריך הרשום 1/9/40 חתימה 4.9.90

...ונתתי להם בביתי ובחומותי יד ושם... אשר לא יכרת.

* נא לרשום את שמו של כל נספה על דף נפרד

121634

Source: Central Data Base of Shoah Victims' Names

http://www.yadvashem.org/wps/portal/!ut/p/_s.7_0_A/7_0_2KE/.cmd/acd/.ar/sa.portlet.VictimDetailsSubmitAction/.c/6_0_1L5/.c
e/7_0_2KI/.p/5_0_2E6?victim_details_id=1748685&victim_details_name=Perechodnik+Bezalel&q1=v3mmRj%2FviYY%3D&q2=Vo6Z
TAhAf3Gu9Z3UH8OD6QidLYUfCDa&q3=cR9YycOb2zQ%3D&q4=cR9YycOb2zQ%3D&q5=6Nj9rMkUowc%3D&q6=FgApq75wpCc%3D
&q7=q5X%2FzsaqIS8PHRr%2F2ILRC%2BANI%2FrbFgn&frm1_npage=2

2152552

רשות הזיכרון לשואה ולגבורה, ירושלים

דף-נד

יד ושם

 יד ושם, הר הזיכרון
 ת.ד. 3477

לדשום חנ


1. שם המשפחה	2. שם פרטי	3. שם משפחה לפני הנישואים	4. מקום לידה (עיר ארץ)	5. שם אם הנספה	6. שם אב הנספה	7. שם אשת או בעל הנספה	8. מקום הולדת	9. מקום המגורים הקבוע (אם בארץ)	10. מקומות המגורים במחנה (אם בארץ)	11. מסיבות המוות (זמן, מקום, וכד')
PERECHODNIK	אנה (אנה)	3505	אוסק (פולין)	אוסק	אוסק	אוסק	אוסק	אוסק	אוסק	אוסק

יד ושם

תשי"ג 1953

קובץ בספריי מס' 2

הספריי של יד ושם הוא למעשה אל האנשים שהיו שואה שלה מבני העם היהודי, שנפלו ונשחטו את נפשם, נחשבו והורו בארץ הזאת והקורבן, ולחיים שם וזכר להם, לקדשם, לאנשים ולספרות שנתנו עולם השואה וקם והחיה.

(ספר החוקים מס' 133,
 י"ז אלול תשי"ג 20.6.53)

אני, הח"ט אנה פרחודניק קירבה משפחתית או אחרת אנה פרחודניק
 חנר בכתובת הר הזיכרון 23 ירושלים
 מצהיר/ה בזה כי העדות שמסרתי כאן על פרטי, היא נכונה ואמיתית, לפי מיטב ידיעתי וחכרתי.
 מקום והתאריך הרישום ירושלים חתימה אנה פרחודניק 4.9.90

...ונתתי להם בביתי ובחומותי יד ושם... אשר לא יכרת.

* נא לדשום את שמו של כל נספה על דף נפרד

 121692
 121693

Source : Central Data Base of Shoah Victims' Names

http://www.yadvashem.org/wps/portal/!ut/p/.s.7_0_A/7_0_2KE/.cmd/acd/.ar/sa.portlet.VictimDetailsSubmitAction/.c/6_0_1L5/.c/e/7_0_2K1/.p/5_0_2E6?victim_details_id=1717366&victim_details_name=Perechodnik+Ana&q1=PwxgCPDKJKA%3D&q2=CZprR2VlyE96h%2BKxC%2BXiyGuO%2BtMQDqtl&q3=cR9YycOb2zQ%3D&q4=cR9YycOb2zQ%3D&q5=6NJ9rMkUowc%3D&q6=FgApq7SwpCc%3D&q7=q5X%2FzsaqIS8PHRR%2F2iLRC%2BANI%2FrbFgn&frm1_npage=1

2152551

רשות הזיכרון לשואה ולגבורה, ירושלים

דף-עד

יד ושם

ירושלים, הר הזיכרון
ת.ד. 3477

לרשום



חוק זכרון השואה והגבורה -

יד ושם

חשי"י 1953

קובץ בסעיף מס' 2:

הפקידו של ירושלים הוא לאומי
על השלוחות את זכרם של כל
שלה מבני הקהילה היהודית, שנפלו
והסירו את נפשם, נלחמו והסירו
באויב הנאצי והקוואר, ולחשיב
שם וזכרם להם, לקהילות,
לארגונים ולסוכנויות שניהלו פעולות
השתייכותם להם היהודי.

(לשם החוקים מס' 13,
י"ז חלל חשי"י 2003)

1. שם המשפחה	באותיות עבריות	באותיות לטיניות
2. שם פרטי	סטיה (אקאסקה)	OTUSZKA
2. שם משפחה לפני הנישואים		
3. תאריך לידה או ניל משוער		
19 אפריל 1940		
4. מקום לידה (עיר ארץ)	באותיות לטיניות	באותיות עבריות
אקאסקה (פולין)	OTUSZKA	
5. שם אם הנספה	שם אם הנספה	שם אם הנספה
אנה נאמל	אנה נאמל	אנה נאמל
6. שם אם הנספה	שם אם הנספה	שם אם הנספה
אנה נאמל	אנה נאמל	אנה נאמל
7. שם אשת אי בעל הנספה	שם אשת אי בעל הנספה	שם אשת אי בעל הנספה
—	—	—
9. מקום המגורים הקבוע (באותיות לטיניות)	באותיות עבריות	באותיות לטיניות
אקאסקה - פולין	אקאסקה	OTUSZKA
10. מקומות המגורים במלחמה (באותיות לטיניות)	באותיות עבריות	באותיות לטיניות
אקאסקה	אקאסקה	OTUSZKA
11. נסיבות המוות (זמן, מקום, וכיו"ב) (באותיות לטיניות)	באותיות עבריות	באותיות לטיניות
נרצח בשואה, 19.8.42, קרית המועצות	נרצח בשואה, 19.8.42, קרית המועצות	OTUSZKA

בסעיפים 1 עד 12 יש לרשום את פרטי הנספה בלבד.

אני, הח"מ אנה נאמל קירבה משפחתית או אחרת אנה נאמל חתומה אנה נאמל

הנר בכתובת רחוב המלח 23 וירושלים

מצהירה בזה כי העדות שמסרתי כאן על פרטיה
היא נכונה ואמיתית, לפי מיטב ידיעתי והכרתי.

מקום ותאריך הרישום 1/10/90 חתימה אנה נאמל

...ונתתי להם בביתי ובחומותי יד ושם... אשר לא יכרת" (ישעיהו נ"ז, ה')

* נא לרשום את שמו של כל נספה על דף נפרד

החלף

Source : Central Data Base of Shoah Victims' Names

http://www.yadvashem.org/wps/portal/lut/p/_s_7_0_A/7_0_2KE/.cmd/acd/.ar/sa.portlet.VictimDetailsSubmitAction/.c/6_0_1L5/.c/e/7_0_2KI/.p/5_0_2E6?victim_details_id=1717374&victim_details_name=Perechodnik+Otuszk&q1=fjLJVu9P60%3D&q2=DbhGRH&q3=cR9YycOb2zQ%3D&q4=cR9YycOb2zQ%3D&q5=6NJ9rMkUowc%3D&q6=FgApq7SwpCc%3D&q7=q5X%2FzsaqI58PHRr%2F2iLRC%2BANI%2FrbFgn&frm1_npage=1

2152560

רשות-הזיכרון לשואה ולגבורה, ירושלים

דף-עד

לרשום חללי השואה והגבורה

יד ושם

ירושלים, תד הזיכרון
ת.ד. 3477

1. שם המשפחה	באותיות עבריות	באותיות לטיניות
	פֶּרֶחֹדניק	PERECHODNIK
2. שם פרטי	סוניה (לנה)	
2. שם משפחה לפני הנישואים	212 פ.ק.י	
3. תאריך לידה או גיל משוער	50 שנה	
4. מקום לידה (עיר ארץ)	באותיות לטיניות	סלונים
5. שם אם הנספה	6. שם אם הנספה	
7. שם אשת או בעל הנספה	8. מקצוע	
9. מקום המגורים הקבוע (באותיות לטיניות)	אֶבְרוֹק (פולין אוקראינה)	
10. מקומות תמורים במלחמה (באותיות לטיניות)	אֶבְרוֹק - ורשה	
11. נסיבות המוות (זמן, מקום, וכיו') (המסומן גם באותיות לטיניות)	OTWOCK - WARSAW	

חוק זכרון השואה והגבורה —

יד ושם

תשי"ג 1953

קובץ כספדי מס' 2:

תפקידו של יד ושם הוא לאסוף
ולתעד את זכרונות השואה של כל
אדם שחיו בשבי השואה, שחיו
במחנות או שחיו בשטחים
באזורים הנאצים והקומוניסטיים, ולחיות
שם וזכרם לחיים, לקהילות,
למדינות ולמחנות שחיו בגלות
השנייה בשם הישראלי.

(ספר תולדות מס' 122,
י"ז אלול תשי"ג 1953)

אני, הח"מ אליהו גולדמן קירבה משפחתית או אחרת אמא
הנר בכתובת רחל גולדמן זל ונולד

מצהירה/ה בזה כי העדות שמסרתי כאן על פרסיה
היא נכונה ואמיתית, לפי מיטב ידיעתי והכרתי.

מקום ותאריך הרישום 4.9.90 חתימה [חתימה]

...ונתתי להם בביתי ובחומותי יד ושם... אשר לא יכרת" ישיבה 13 ה

* נא לרשום את שמו של כל נספה על דף נפרד

121005

Source : Central Data Base of Shoah Victims' Names

http://www.yadvashem.org/wps/portal/!ut/p/_s.7_0_A/7_0_2KE/.cmd/acd/.ar/sa.portlet.VictimDetailsSubmitAction/.c/6_0_1L5/.c/e/7_0_2Kl/.p/5_0_2E6?victim_details_id=1738705&victim_details_name=Perechodnik+Sonia&q1=LhP2u0Ylws%3D&q2=6cNkSxlww1DtLYrMiG5%2FcyMXNb4mY8bv&q3=cR9YycOb2zQ%3D&q4=cR9YycOb2zQ%3D&q5=6NJ9rMkUowc%3D&q6=FgApq7SwpCc%3D&q7=q5X%2FzsaqS8PHRr%2F2iLRC%2BANI%2FrBfgn&frm1_npage=2

2152553

דעות-הזיכרון לשואה ולגבורה, ירושלים

דף-ד

יד ושם

דוועליס. הר הויכרא
ת.ד. 3475



לדעם חו

1. שם המשפחה	באותיות עבריות	באותיות לטיניות
2. שם פרטי	אשר	OSZER
3. תאריך לידה או גיל משוער	15 אפריל 1888	
4. מקום לידה (עיר ארץ)	נס באותיות לטיניות	PEOTNICA
5. שם אם הנספה	ביונה	שם אם הנספה
6. שם אב הנספה	יהודה	שם אב הנספה
7. שם אשת או בעל הנספה	יונה (לדה)	שם אשת או בעל הנספה
8. מקצוע	אס	מקצוע
9. מקום המגורים הקבוע (וגם באותיות לטיניות)	אויבוביץ פולטנה (פולין)	מקום המגורים הקבוע (וגם באותיות לטיניות)
10. מקומות המגורים במלחמה (וגם באותיות לטיניות)	אויבוביץ - ורשה	מקומות המגורים במלחמה (וגם באותיות לטיניות)
11. נסיבות המות (זמן, מקום, כוונה)	הוא נהרג בגזרת (המחנה) אויבוביץ 43 ה'ש"ו	נסיבות המות (זמן, מקום, כוונה)

בסעיפים 1 עד 12 יש לרשום את פרטי הנספה מלבי

— ויש זכרון השואה הנבחרת —

יד ושם

1953 1st EFN

קובע בסעיף 2:

תפקידו של ידידו הוא לאמור
אל המורה את זכרם של כל
הזה שבני הקה והעו, שגילו
שבו את נפשו, נלחמי הרדו
במרים המאזי ובמקוריה, ולהביא
שם וזכר להם, למעלה,
למרגלים ולמחשבות שניהם בכל
המחשבות להם והחזיר.

132 (החוקים '65)
י"ז אלול תשי"ג (29.8.53)

אני, הח"מ חיים ציון קירבה משפחתית או אחרת 2/ א"א
הגור בכתובת רח' המלך 23 ירושלים

מנהיג/ה בזה כי העדות שמסרתי כאן על פרטיה היא נכונה ואמיתית, לפי מיטב ידיעתי וחזרתי.

מקום ותאריך חרישום: 4.9.90 חתימה: מ/ח

...ונתתי להם בביתי ובחומותי יד ושם... אשר לא יכחש:

* נא לרשום את שמו של כל נספח על דף נפרד

121698

Source : Central Data Base of Shoah Victims' Names

Source : Central Data base of Serbian victims' Names
http://www.yadvashem.org/wps/portal/lut/p/_s.7_0_A/7_0_2KE/.cmd/acd/.ar/sa.portlet.VictimDetailsSubmitAction/.c/6_0_1L5/.c/e/7_0_2KI/.p/5_0_2E6?victim_details_id=1748688&victim_details_name=Perechodnik+Oszer&q1=PwxgCPDKJKA%3D&q2=CZprR2VlY8Ufh3HqCNMWo0k0wJ1GqaC&q3=cR9YycOb2zQ%3D&q4=cR9YycOb2zQ%3D&q5=6NJ9rMkUowc%3D&q6=FgApq7SwpCc%3D&q7=q5X%2FzsaagIS8PHRr%2F2iLRC%2BANI%2FrbFgn&frm1_npage=2

רשות הזיכרון לשואה ולגבורה, ירושלים


דף-עד

לדשום חללי השואה והגבורה

2162538

יד ושם

ירושלים, הד הזיכרון
ת.ד. 3477

	1. שם המשפחה	נאותיות עבריות	נאותיות לטיניות
	2. שם פרטי	3. תאריך לידה או יום משוער	4. מקום לידה (עיר ארץ)
	5. שם אם הנספה	6. שם אב הנספה	7. שם אשת או בעל הנספה
	8. מקום המגורים הקבוע (גם בארצות לטיניות)	9. מקום המגורים במלחמה (גם בארצות לטיניות)	10. נסיבות המוות (זמן, מקום, וכיו"ל)
	11. קרבה משפחתית או אחרת	12. חתומה	13. מקום ותאריך הדשום
	<p>השם המלא: פְּרוֹיִנְד רַחֵל</p> <p>תאריך לידה: 27 במרץ 1927</p> <p>מקום לידה: ווארש</p> <p>שם אב: אברהם</p> <p>שם אם: סולמה</p> <p>שם אשת או בעל: אברהם</p> <p>מקום המגורים הקבוע: ווארש</p> <p>מקום המגורים במלחמה: ווארש</p> <p>נסיבות המוות: 19.8.42, חיסול בארץ ישראל</p> <p>קרבה משפחתית או אחרת: 2. בן</p> <p>חתימה: 4.9.90</p> <p>מקום ותאריך הדשום: ירושלים</p>		
	<p>השם המלא: פְּרוֹיִנְד רַחֵל</p> <p>תאריך לידה: 27 במרץ 1927</p> <p>מקום לידה: ווארש</p> <p>שם אב: אברהם</p> <p>שם אם: סולמה</p> <p>שם אשת או בעל: אברהם</p> <p>מקום המגורים הקבוע: ווארש</p> <p>מקום המגורים במלחמה: ווארש</p> <p>נסיבות המוות: 19.8.42, חיסול בארץ ישראל</p> <p>קרבה משפחתית או אחרת: 2. בן</p> <p>חתימה: 4.9.90</p> <p>מקום ותאריך הדשום: ירושלים</p>		
	<p>השם המלא: פְּרוֹיִנְד רַחֵל</p> <p>תאריך לידה: 27 במרץ 1927</p> <p>מקום לידה: ווארש</p> <p>שם אב: אברהם</p> <p>שם אם: סולמה</p> <p>שם אשת או בעל: אברהם</p> <p>מקום המגורים הקבוע: ווארש</p> <p>מקום המגורים במלחמה: ווארש</p> <p>נסיבות המוות: 19.8.42, חיסול בארץ ישראל</p> <p>קרבה משפחתית או אחרת: 2. בן</p> <p>חתימה: 4.9.90</p> <p>מקום ותאריך הדשום: ירושלים</p>		
	<p>השם המלא: פְּרוֹיִנְד רַחֵל</p> <p>תאריך לידה: 27 במרץ 1927</p> <p>מקום לידה: ווארש</p> <p>שם אב: אברהם</p> <p>שם אם: סולמה</p> <p>שם אשת או בעל: אברהם</p> <p>מקום המגורים הקבוע: ווארש</p> <p>מקום המגורים במלחמה: ווארש</p> <p>נסיבות המוות: 19.8.42, חיסול בארץ ישראל</p> <p>קרבה משפחתית או אחרת: 2. בן</p> <p>חתימה: 4.9.90</p> <p>מקום ותאריך הדשום: ירושלים</p>		
	<p>השם המלא: פְּרוֹיִנְד רַחֵל</p> <p>תאריך לידה: 27 במרץ 1927</p> <p>מקום לידה: ווארש</p> <p>שם אב: אברהם</p> <p>שם אם: סולמה</p> <p>שם אשת או בעל: אברהם</p> <p>מקום המגורים הקבוע: ווארש</p> <p>מקום המגורים במלחמה: ווארש</p> <p>נסיבות המוות: 19.8.42, חיסול בארץ ישראל</p> <p>קרבה משפחתית או אחרת: 2. בן</p> <p>חתימה: 4.9.90</p> <p>מקום ותאריך הדשום: ירושלים</p>		
	<p>השם המלא: פְּרוֹיִנְד רַחֵל</p> <p>תאריך לידה: 27 במרץ 1927</p> <p>מקום לידה: ווארש</p> <p>שם אב: אברהם</p> <p>שם אם: סולמה</p> <p>שם אשת או בעל: אברהם</p> <p>מקום המגורים הקבוע: ווארש</p> <p>מקום המגורים במלחמה: ווארש</p> <p>נסיבות המוות: 19.8.42, חיסול בארץ ישראל</p> <p>קרבה משפחתית או אחרת: 2. בן</p> <p>חתימה: 4.9.90</p> <p>מקום ותאריך הדשום: ירושלים</p>		
<p>השם המלא: פְּרוֹיִנְד רַחֵל</p> <p>תאריך לידה: 27 במרץ 1927</p> <p>מקום לידה: ווארש</p> <p>שם אב: אברהם</p> <p>שם אם: סולמה</p> <p>שם אשת או בעל: אברהם</p> <p>מקום המגורים הקבוע: ווארש</p> <p>מקום המגורים במלחמה: ווארש</p> <p>נסיבות המוות: 19.8.42, חיסול בארץ ישראל</p> <p>קרבה משפחתית או אחרת: 2. בן</p> <p>חתימה: 4.9.90</p> <p>מקום ותאריך הדשום: ירושלים</p>			
<p>השם המלא: פְּרוֹיִנְד רַחֵל</p> <p>תאריך לידה: 27 במרץ 1927</p> <p>מקום לידה: ווארש</p> <p>שם אב: אברהם</p> <p>שם אם: סולמה</p> <p>שם אשת או בעל: אברהם</p> <p>מקום המגורים הקבוע: ווארש</p> <p>מקום המגורים במלחמה: ווארש</p> <p>נסיבות המוות: 19.8.42, חיסול בארץ ישראל</p> <p>קרבה משפחתית או אחרת: 2. בן</p> <p>חתימה: 4.9.90</p> <p>מקום ותאריך הדשום: ירושלים</p>			
<p>השם המלא: פְּרוֹיִנְד רַחֵל</p> <p>תאריך לידה: 27 במרץ 1927</p> <p>מקום לידה: ווארש</p> <p>שם אב: אברהם</p> <p>שם אם: סולמה</p> <p>שם אשת או בעל: אברהם</p> <p>מקום המגורים הקבוע: ווארש</p> <p>מקום המגורים במלחמה: ווארש</p> <p>נסיבות המוות: 19.8.42, חיסול בארץ ישראל</p> <p>קרבה משפחתית או אחרת: 2. בן</p> <p>חתימה: 4.9.90</p> <p>מקום ותאריך הדשום: ירושלים</p>			

סעיפים 1 עד 12 של לרשום את פרטי הנספה בבכר.

נא לרשום את שמו של כל נספה על דף נפרד

121601

Source : Central Data Base of Shoah Victims' Names

http://www.yadvashem.org/wps/portal/!ut/p/_s.7_0_A/7_0_2KE/.cmid/acd/.ar/sa.portlet.VictimDetailsSubmitAction/.c/6_0_1L5/.c/e/7_0_2KI/.p/5_0_2E6?victim_details_id=1707481&victim_details_name=Frojnd+Rachel&q1=LhP2u0Ylws%3D&q2=6cNkSxlww1Ax722CF4yPwCMtT4qldeAc&q3=cR9YycOb2zQ%3D&q4=cR9YycOb2zQ%3D&q5=6NJ9rMkUowc%3D&q6=FgApq7Swpc%3D&q7=q5X%2FzsaqIS8PHRr%2F2iLRC%2BANl%2FrbFgn&frm1_npage=1

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres étudiées

PERECHODNIK, Cael. *Suis-je un meurtrier?*, Paris, Éditions Liana Levi (pour l'édition française), 1995, 313 p.

RYMKIEWICZ, Jaroslaw Marek. *Umschlagplatz, la dernière gare*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Pavillons. Domaines de l'Est », 1989, 296 p.

Témoignages sur la Shoah

BERNADAC, Christian. *Les mannequins nus Tome 2. Le camp des femmes Ravensbrück*, Genève, Éditions Famot, 1975, 293 p.

ELIAS QUDDUS, Marguerite. *Cachée*, Toronto, La Fondation Azrieli, coll. « Collection Azrieli des mémoires de survivants de l'Holocauste », Première série, 2007, 271 p.

GRAY, Martin. *Au nom de tous les miens*, Paris, Éditions Pocket Jeunesse, coll. « Jeunes Adultes », n° J319, 2004, 400 p.

LEVI, Primo. *Le devoir de mémoire*, Paris, Éditions Mille et une nuits, coll. « Primo Levi », n° 50, 1995, 92 p.

LEVI, Primo. *Les naufragés et les rescapés : Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, coll. « Arcadès », 1989, 200 p.

REINHARTZ, Henia. *Fragments de ma vie*, Toronto, La Fondation Azrieli, coll. « Collection Azrieli des mémoires de survivants de l'Holocauste », Première série, 2007, 100 p.

SEIDMAN, Hillel. *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie*, Paris, Éditions Plon, coll. « Terre humaine », 1998, 702 p.

SEMPRUN, Jorge. *L'écriture ou la vie*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », n°2870, 1994, 400 p.

SHTIBEL, Rachel. *Le violon*, suivi de Adam SHTIBEL, *Témoignage d'un enfant*, Toronto, La Fondation Azrieli, coll. « Collection Azrieli des mémoires de survivants de l'Holocauste », Première série, 2007, 251 p.

SOLJÉNITSTYNE, Alexandre. *Deux siècles ensemble 1795-1995 I. Juifs et Russes avant la révolution*, Paris, Éditions Fayard, 2002, 562 p.

WIESEL, Elie. *The Trial of God*, New York, Schocken, 1995, 208 p.

WIESENTHAL, Simon. *Justice n'est pas vengeance. Une autobiographie*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Vécu », 1989, 394 p.

Textes critiques sur la Shoah

ALTOUNIAN, Janine. *L'intraduisible : deuil, mémoire et transmission*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 2005, 206 p.

BÉDARIDA, François. « Comment écrire l'histoire du génocide », in *Auschwitz, La solution finale*. Paris, Éditions Tallandier, 2005, pp. 195-204.

BENSOUSSAN, Georges. *Auschwitz en héritage? D'un bon usage de la mémoire*, Paris, Éditions Mille et une nuits, coll. « Les petits livres », n° 24, 1998, 205 p.

BILGER, Philippe. « Claude Lanzmann, dépositaire de l'Holocauste? », *Marianne 2*, [en ligne]. [http://www.marianne2.fr/savoirsvivre/Claude-Lanzmann-depositaire-de-l-Holocauste_a177.html] (15 décembre 2011)

BRÉARD, Roland. *La mémoire des génocides : le trajet de l'oubli à travers le génocide arménien et le génocide juif*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1997, 47 feuillets.

CASTEL, Édith. *La traversée de la mémoire, Cinquante ans après Auschwitz*, Paris, Assas Éditions, coll. « Cahiers pour croire aujourd'hui », n° 15, 1995, 134 p.

CHIANTARETTO, Jean-François. *Le témoin interne*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « La psychanalyse prise au mot », 2005, 178 p.

CREMIEUX, R., Jacques ANGELERGUES (éd.) et Eva WEIL. « Stucke or not stucke, Devoir de mémoire : entre passion et oubli », *Revue française de psychanalyse*, n° 64, 2000, pp. 47-51.

DOBBELS, Daniel et Dominique MONCOND'HUY (dir.). *Les camps et la littérature, une littérature du XX^e siècle*, 2^e éd., Rennes, La Licorne, Presse Universitaires de Rennes, 2006, 327 p.

GOLDSCHLÄGER, Alain. « La littérature de témoignage de la Shoah, dire l'indicible – lire l'incompréhensible », *Textes Toronto*, n° 19-20, pp. 259-278.

- JURGENSON, Luba. *L'expérience concentrationnaire, est-elle indicible? : essai*, Monaco, Éditions du Rocher, 2003, 396 p.
- KÈGLE, Christiane (dir.), Claudie GAGNÉ, Karine FORTIN, Émilie MARTZ KUHN et Richard GODIN. *Les récits de survivance : modalités génériques et structures d'adaptation au réel*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Mémoire et survivance », 2007, 251 p.
- LERNER, Leigh (Rabbin). « Qu'est-ce que nous, les Juifs, pouvons affirmer au sujet de Dieu après l'Holocauste ? », *Culture et Foi*, [en ligne]. [http://www.culture-et-foi.com/texteliberateur/lerner_dieu_holocauste.htm] (10 décembre 2011)
- MERTENS, Pierre. *Écrire après Auschwitz? Semprun, Levi, Cayrol, Kertész*, Paris, La Renaissance du Livre, coll. « Paroles d'Aube », série « Conférences des "Midis de la Poésie" », 2003, 55 p.
- MURA-BRUNEL, Aline et Karl COGARD. *Limites du langage : indicible ou silence?*, Paris, L'Harmattan, 2002, 378 p.
- OUZAN, Françoise et Dan MIKHMAN. *De la mémoire de la Shoah dans le monde juif*, Paris, CNRS Éditions, 2008, 498 p.
- PARRAU, Alain. *Écrire les camps*, Paris, Éditions Belin, coll. « Littérature et politique », 1995, 379 p.
- PIPET, Linda. *La notion d'indicible dans la littérature des camps de la mort*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2000, 154 p.
- PRSTOJEVIC, Alexandre. « Fictions(s) de témoignage et vérité du récit : Zvi Kolitz, Yossel Rakover s'adresse à Dieu » in *Raconter l'Histoire*, Paris, Éditions L'improviste, coll. « les aéronautes de l'esprit », 2009, p. 77-94.
- RINN, Michael. *Les récits du génocide : sémiotique de l'indicible*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, coll. « Sciences des discours », 1998, 228 p.
- STAUBER, Roni. « Polémique sur la résistance juive pendant la Shoah. Documentation et recherche en Israël dans les premières années », dans *L'historiographie israélienne de la Shoah, Revue d'histoire de la Shoah*, Centre de Documentation juive Contemporaine, coll. « C-LEVY AUTO. DIFF », n°188, janvier-juin 2008, 555 p.
- UNGER, Leopold. « On ne touche pas à Jan Karski », *Gazeta Wyborcza, Courrier international*, [en ligne]. [<http://www.courrierinternational.com/article/2010/02/12/on-ne-touche-pas-a-jan-karski>] (15 décembre 2011)

ZAJDE, Nathalie. *Guérir de la Shoah*, Paris, Odile Jacob, 2005, 302 p.

Autres ouvrages théoriques

BLANCHOT, Maurice. *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, 219 p.

BOUNAN, Michel. *L'impensable, l'indicible, l'innommable*, Paris, Paris Allia, 1999, 90 p.

CHIANTARETTO, Jean-François (dir.). *Écriture de soi et psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, coll. « Psychanalyse et civilisations », 1996, 283 p.

FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « tel », n° 225, 1975, 360 p.

GROSS, David. *Lost time : on remembering and forgetting in late modern culture*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2000, 198 p.

HALBWACHS, Maurice. *La mémoire collective*, 2^e éd., 1950, p. 17, [en ligne]. [http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/memoire_collective/memoire_collective.html] (8 décembre 2011)

HAREL, Simon. *L'écriture réparatrice, Le défaut autobiographique (Leiris, Crevel, Artaud)*, Montréal, XYZ Éditions, coll. « Théorie et littérature », 1994, 231 p.

IOGNA-PRAT, Dominique et Gilles VEINSTEIN. « Lieux de culte, lieux saints dans le judaïsme, le christianisme et l'islam : Présentation », *Revue de l'histoire des religions*, 2005-n°4, 2005, p. 387-391, [en ligne]. [<http://rhr.revues.org/4220>] (29 novembre 2011)

KLEIN, Melanie et Joan RIVIERE. *L'amour et la haine*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », n° 18, 2005 [1968], 169 p.

LAPLANCHE, Jean et J.B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Quadrige/PUF, coll. « Quadrige », n° 249, 3^e éd., 2002, 523 p.

LE GOFF, Jacques. *Histoire et mémoire*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « folio/histoire », n° 20, 1988, 409 p.

MARCEL, Jean-Christophe. « Mauss et Halbwachs: vers la fondation d'une psychologie collective (1920-1945) », *Sociologie et sociétés*, vol 36, n° 2, automne 2004, p. 19, [en ligne]. [http://classiques.uqac.ca/contemporains/marcel_jean_christophe/mauss_et_halbwachs/mauss_et_halbwachs.html] (1^{er} décembre 2011)

MARCEL, Jean-Christophe et Laurent MUCCHIELLI. « Un fondement du lien social: la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », *Technologies. Idéologies. Pratiques. Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 13, n° 2, 1999, p. 30, [en ligne]. [http://classiques.uqac.ca/contemporains/marcel_jean_christophe/fondement_lien_social_memoire/fondement_lien_social.html] (3 décembre 2011)

RÉTIF, Françoise. *L'indicible dans l'espace franco-germanique au XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, 272 p.

RICOEUR, Paul. *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, 675 p.

RICOEUR, Paul. *Temps et Récit III, Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1985, 426 p.

STIEGLER, Bernard. *Mécréance et discrédit*, vol. 1 et vol. 2, Paris, Galilée, coll. « Débats », 2004, 214 p.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, 1969 p.

WIEVIORKA, Michel. *La violence*, Paris, Éditions Balland, coll. « Vois et regards », 2004, 328 p.

WINNICOTT, Donald W. *Agressivité, culpabilité et réparation*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », n° 491, 2004, 144 p.

Ouvrages de référence

OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE. *Le Grand Dictionnaire terminologique*, [en ligne]. [<http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/gdt.html>] (14 décembre 2011)

REY, Alain et Josette REY-DEBOVE (dir.). *Le Petit Robert*, éd. revue et augmentée, Paris, Éditions Le Robert, 2011, 2837 p.